

An abstract artwork featuring a large black circle on the left side, partially overlapping a large tan-colored triangle on the right. The background is a light beige color. In the top left corner, there is a small, textured, silver-colored geometric shape. A thin black line outlines the large tan triangle. A thin red line forms a small, elongated shape at the bottom left, overlapping the black circle and the tan triangle.

HeleneCaroline Fournier

**LE CERCLE
NOUVELLE D'ART**

Le Cercle

NOUVELLE D'ART

HELENECAROLINE FOURNIER

Le Cercle

NOUVELLE D'ART

Art Total Multimédia

ART TOTAL MULTIMEDIA
C.P. 75161 SUCCURSALE CAP-ROUGE
QUÉBEC (QUÉBEC)
G1Y 3C7 Canada

www.arttotalmultimedia.com
info@arttotalmultimedia.com

ISBN 978-2-923622-53-8
Dépôts légaux
Bibliothèque et Archives nationales du Québec,
2021
Bibliothèque et Archives Canada, 2021

Édition et distribution: Art Total Multimédia
Illustration en couverture : El Lissitzky
Proun 8 Stellungen (Proun 8 Positions), huile et
gouache avec feuille de métal sur toile, 139,3 x
139,3 cm diagonal, 1923

Tous droits de traduction, de reproduction et
d'adaptation réservés

© 2021 Art Total Multimédia

version numérique

A ceux et celles
qui souhaitent
comprendre l'art.

Le monde de l'art est un cercle sans fin...

C'est un univers où les artistes vivent comme tout le monde, en n'étant comme personne.

L'art est une invention de l'esprit, c'est-à-dire un complexe, où la rationalité se confond avec l'imagination qui, elle, n'a ni début, ni fin.

citation de l'auteur

Le Cercle

Le Cercle était une société secrète de mécènes et de philanthropes, tous de grands amateurs d'art avertis. Si *Le Cercle* avait été plus médiatisé, vu de l'extérieur, certaines personnes auraient pu penser qu'il s'agissait, ni plus ni moins, d'une loge maçonnique à peine déguisée car *Le Cercle* avait, en effet, été initié pour prodiguer un enseignement, une connaissance, dans un domaine bien précis. A l'instar des loges maçonniques traditionnelles, *Le Cercle* encourageait ses membres à œuvrer pour le progrès de l'humanité. Par contre, il se distinguait de la Franc-Maçonnerie car il n'y avait ni rite, ni tradition, ni hiérarchie. Les participants, tous des gens fortunés, tous des collectionneurs d'art, se réunissaient une fois par année, le 6 janvier, pour entendre l'annuelle conférence présentée lors de leur grand rassemblement. Cette année-là, l'experte en art, Ashsey Ephthée, avait été

invitée. A Ottawa, ce groupe comptait soixante-et-un membres triés sur le volet. La seule règle qui persistait avec les années était de porter un smoking ou une robe de soirée lors de leur réunion et un masque pour conserver leur précieux anonymat. Une vente aux enchères clôturait la soirée dont la moitié des fonds récoltés allaient directement dans une fondation caritative administrée par *Le Cercle* qui décernait régulièrement des bourses aux artistes de moins de quarante ans, l'autre moitié allait au mécène qui avait vendu une œuvre de sa collection privée. C'était habituellement un événement auquel tous se faisaient un devoir de participer. Les œuvres étaient nombreuses et de qualité supérieure ; des artistes canadiens exclusivement en musée. *Le Cercle* encourageait nettement l'art de leur pays. Les œuvres passaient ainsi d'une collection à l'autre, comme un accord implicite de protectorat. A bien des égards, ils étaient les Bilderberg de l'art.

Ashsey Ephthée fut présentée par le maître de cérémonie et s'avança sur la scène sous les applaudissements des gens masqués,

glissant dans sa longue robe de velours noire, qu'elle avait délibérément choisie pour son élégance. Ses cheveux étaient relevés en une savante coiffure laissant entrevoir des bijoux scintillant sous le projecteur qui l'accompagnait jusqu'au pupitre de conférence en plexiglas. La lumière de la salle se tamisa doucement, l'écran s'éclaira derrière elle et la conférence débuta. Elle était nerveuse car c'était sa première conférence pour eux. Elle avait refusé l'invitation à deux reprises, jugeant qu'elle n'était pas prête à entrer dans ce genre d'arène. Elle avait longuement préparé sa conférence qui touchait à l'art du comprendre et à l'art de l'interprétation. Son titre d'experte et de théoricienne de l'art était reconnu dans le milieu canadien. On murmurait dans l'ombre la possibilité qu'elle devienne une future membre de leur confrérie car elle était également collectionneuse. Or, la principale concernée n'avait pas l'intention de se prêter à leur mascarade. L'esprit sectaire ne l'intéressait tout simplement pas, même si l'art était leur principal credo.

« Partant du principe que l'œuvre contemporaine a été créée par un artiste qui fait corps avec sa peinture, on peut donc comprendre l'artiste à travers son travail. Pour les peintures figuratives, il faut les interpréter à la manière d'un récit codifié, tel un rêve ayant ses codes particuliers, son langage symbolique. A contrario du rêve, dicté essentiellement par l'inconscient, la peinture est, quant à elle, le fruit de plusieurs choix plus ou moins conscients, mais très révélateurs : Quel est le sujet choisi ? En quoi ce sujet particulier touche l'artiste ? Quelles sont les couleurs utilisées ? Que raconte la narration ? Que nous apprend la composition sur l'artiste ? Quelle est la scène ? Qu'évoque-t-elle pour l'artiste ? Est-ce une œuvre anecdotique, imaginaire, symbolique ? Quels sont les éléments récurrents ? Et pourquoi sont-ils à ce point importants ? Ce ne sont là que quelques questions posées par l'herméneute de l'art lorsqu'il y a interprétation. Tout nous parle de l'artiste : des outils utilisés jusqu'aux éléments de présentation. Si l'artiste est cohérent dans sa démarche artistique, il est possible de saisir la genèse de l'œuvre, c'est-à-dire le besoin

qui l'a fait naître. Toutefois, s'il s'agit d'une œuvre commanditée, l'interprétation n'est plus possible, car l'intention derrière l'œuvre est colorée par les impératifs du client. L'artiste devient alors un exécutant, il n'est plus un créateur! Seules les œuvres authentiques, nées du besoin de créer d'un artiste peuvent être interprétées avec justesse ! »

L'inexpression faciale du public rendait la conférencière nerveuse. Elle avait du mal à s'ajuster émotionnellement aux gens masqués, assis devant elle. Elle ne pouvait nouer le contact. Elle se concentra sur leur langage corporel, le seul élément qui pouvait lui donner un indice sur leur degré d'intérêt. Le silence de l'assemblée la rassura. On aurait pu entendre une mouche voler. Sa nervosité tomba au bout de quelques minutes.

« L'art abstrait, directement lié à l'état d'âme de l'artiste, à sa psyché, va donner de précieux renseignements sur les sentiments et les émotions de l'artiste, au moment précis de la création de son œuvre. A priori, nous

pourrions croire que la peinture figurative est plus précise que la peinture abstraite - visuellement, c'est exact - mais par le biais de l'herméneutique de l'art, l'art abstrait donne des renseignements beaucoup plus révélateurs. L'abstrait permet d'avoir une vision claire de l'état d'esprit, de l'état d'âme, de la vraie personnalité de l'artiste. Les éléments récoltés seront différents car le genre est différent. Les artistes abstraits diffèrent des artistes figuratifs et très peu d'entre eux parviennent à peindre aussi bien le figuratif que l'abstrait ; ils ont tous un genre de prédilection, car la peinture est un mode d'expression personnelle, un mode de transmission, de communication, qui leur est propre. L'artiste figuratif peut difficilement emprunter un autre mode de transmission que le sien avec la même facilité. D'ailleurs, leur vocabulaire est différent. Les artistes figuratifs diront que leur peinture est leur univers. Les artistes abstraits diront que leur peinture est leur refuge. On remarque ici la différence de perception ! »

Pendant 90 minutes, Ashsey Ephthée transmet en anglais sa passion, expliquant très

simplement sa recherche. Bien que son public était des plus avertis, elle n'utilisa jamais de mots compliqués, comme aurait pu le faire un professeur d'université pour asseoir d'emblée sa supériorité sur ses étudiants. La jeune femme ne souhaitait aucunement paraître supérieure à son auditoire. D'après le langage corporel de plusieurs membres de l'assemblée, le sujet semblait les fasciner et cette perception était suffisante à ses yeux. Malgré les masques qui l'avaient empêché de nouer une proximité émotionnelle, sa passion avait trouvé le moyen de s'infiltrer. Lorsqu'elle termina sa conférence, il y eut un long moment d'applaudissement. Elle quitta la scène, sans se presser dans sa robe de soirée, suivie par le projecteur. Elle était soulagée d'avoir accompli ce défi personnel parce que l'anglais n'était pas sa langue maternelle. Elle serra cordialement quelques mains tendues au passage lorsqu'elle fut descendue de la scène et se dirigea lentement vers le vestiaire pour récupérer son long manteau de cachemire et son sac à main. Elle n'était pas du genre à imposer sa présence. Elle avait fait ce que l'on

attendait d'elle, il n'y avait aucune raison de rester plus longtemps. Profitant de l'entracte, alors que tous se déplaçaient vers la salle des enchères, elle se faufila à l'extérieur, espérant trouver un taxi pour rentrer chez elle, mais il n'y en avait aucun sur place. La distance était trop importante pour rentrer à pieds, en talons hauts. Avant d'arriver à destination, elle serait complètement gelée.

Un homme sortit derrière elle. C'était un homme très grand et très maigre qui portait des gants blancs, une cape noire, un chapeau tricorne noir et une canne à pommeau de bronze. Elle crut qu'il sortait d'une autre époque. Elle sourit, amusée par son excentricité. Elle trouvait qu'il avait néanmoins du style, malgré son masque Bauta Casanova en cuir blanc. A sa grande surprise, il s'adressa à elle avec douceur: *« Puis-je vous déposer ? J'ai l'impression que nous sommes deux à vouloir quitter cet endroit en catimini. »* Ashsey Ephthée étudia l'homme qui se tenait très droit. Elle sentait que derrière son masque, il lui souriait. *« Il n'est pas dans mes habitudes de monter dans la voiture du premier venu, vous*

savez ! », osa-t-elle avec un ton amusé pour ne pas vexer l'homme. « *Ni dans les miennes d'y faire monter la première venue ! Nous sommes donc à égalité !* », répondit-il du tac-au-tac.

Elle y perçut une forme d'humour subtil qui lui plaisait. Elle l'étudia, jugeant l'homme qu'elle avait sous les yeux. Il venait de lever sa canne pour faire signe à son chauffeur. Une voiture s'avança lentement dans l'allée, reflétant les lumières environnantes. « *Votre absence ne risque-t-elle pas d'être remarquée ?* », osa-t-elle. « *Pas ce soir, dans cet accoutrement ! On nous impose un masque ridicule, ce qui, heureusement, nous permet de quitter la soirée avant l'heure, sans être reconnu !* » Ashsey appréciait vraiment son sens de l'humour. « *Quelle étrange mascarade !* », murmura-t-elle. « *N'est-ce pas ! ?* », répondit-il avec humour, heureux qu'elle soit du même avis que lui sur ce point. L'homme se tourna vers Ashsey et lui fit offrir son bras pour descendre les quelques marches qui les séparaient de la Bentley. Le chauffeur en livrée sortait déjà pour leur ouvrir la portière arrière. L'étrange

homme avait pris pour acquis qu'elle avait accepté son invitation. Quelques instants plus tard, après avoir donné des indications précises au chauffeur, Ashsey Ephthée se tourna vers la fenêtre pour observer négligemment le paysage. Par le reflet de la vitre, elle observait également les gestes de l'homme qui n'avait pas enlevé son masque. Il la détaillait plus qu'il ne la regardait. « *Votre compréhension de l'art est impressionnante. Ainsi, par le biais de la peinture, vous pourriez accéder aux pensées intimes d'un artiste ?* » Elle posa tranquillement son regard d'émeraude sur l'homme masqué. « *Pas exactement. Les pensées sont des données trop précises, changeantes et éphémères... alors, il est impossible de lire les pensées d'un artiste par le biais de sa peinture, toutefois je peux dire dans quel état d'esprit il se trouvait, à ce moment-là... ou dans quel état d'âme. Il y a tout de même une nuance !* » L'homme hocha la tête d'un air compréhensif. « *Vous êtes-vous déjà heurtée à un échec dans l'interprétation d'une peinture ?* » Ashsey hésitait à répondre de façon catégorique. « *C'est quelque chose qui peut effectivement arriver... Certains artistes, qui*

n'ont aucune imagination, qui copient d'autres artistes, qui n'ont aucune démarche artistique personnelle, ceux-là trompent l'interprétation car les bases ne reposent sur rien de personnel. Tout ce qu'on peut interpréter, c'est le genre de la personne qui a peint l'œuvre. L'interprétation juste n'est pratiquement pas possible dans un tel cas. Habituellement, on repère ces artistes en regardant une dizaine de leurs œuvres... qui sont hétéroclites. J'évite de travailler avec ce genre de personnes. Je ne travaille qu'avec des artistes pour qui l'art est un besoin vital et qui ont trouvé leur voie à travers leur pratique artistique.» L'homme était fasciné par ses propos. «*C'est fascinant ! Vous pouvez donc comprendre intimement un artiste à travers sa peinture !*» La jeune femme hochait la tête simplement. Elle nuança néanmoins l'affirmation. «*Mais surtout à travers sa démarche artistique... ce qui peut être utile pour déceler des blocages, des blessures, sur lesquels on peut travailler par la suite pour aider l'artiste dans son cheminement personnel*». L'homme était de plus en plus fasciné par ce qu'elle lui disait. «*J'ignorais que l'herméneutique avait*

*une dimension thérapeutique ! Et cela vous arrive encore de regarder une peinture sans l'analyser ? » « Il y a fort longtemps que je n'ai pas admiré une peinture d'un point de vue purement esthétique. Il est plus facile de contempler une œuvre ancienne sans l'analyser qu'une œuvre contemporaine qui s'analyse presque automatiquement dès que le regard se pose dessus. C'est comme des mots : machinalement vous allez les lire et comprendre leur sens. Il vous sera difficile de simplement les regarder sans les interpréter ». Il acquiesça d'un air entendu. « Et pour quelle raison les œuvres anciennes permettraient-elles plus facilement la contemplation ? » Ashsey Ephthée sourit avec grâce devant son intérêt et sa curiosité. Elle profita de l'occasion pour lui rappeler qu'historiquement la peinture ancienne était souvent commanditée. Plusieurs œuvres naissaient, en effet, sous les demandes particulières des mécènes. Elle nomma quelques grands-maîtres qui avaient néanmoins utilisé un langage fort symbolique, notamment Jérôme Bosch qui était un maître incontesté des symboles. Le *Jardin des Délices* était d'ailleurs une œuvre*

très complexe, inépuisable de symboles à décrypter, un véritable casse-tête pour les herméneutes. L'homme l'écouta sans l'interrompre. Il était subjugué par ce bref cours d'histoire de l'art. Il avait l'impression de prolonger un peu plus la conférence de la jeune femme.

Quelques minutes plus tard, la voiture s'arrêta lentement. L'homme la regardait avec une certaine intensité. La théoricienne de l'art aurait juré qu'il s'agissait d'un regard rempli d'admiration. « *Auriez-vous une carte d'affaires, Madame Ephthée ?* » Elle fouilla dans son sac à main et lui remit sa carte de visite. La portière s'ouvrit. Elle était arrivée. « *Je vous remercie de m'avoir accompagnée, Monsieur. Ce fut une rencontre très plaisante !* ». Quand elle était montée dans cette voiture, quinze minutes plus tôt, elle ne s'attendait pas à donner un cours accéléré d'histoire de l'art. « *Je vous assure que tout le plaisir fut pour moi, Madame !* » Ashsey sentait le respect derrière la formule de politesse de l'homme aux manières élégantes qui venait de porter sa main à son tricorne pour la saluer. Le chauffeur se tenait

droit comme un « i » et referma la portière pour elle. Il inclina la tête à son passage. « *Bonsoir, Madame* », lui dit-il très poliment avant de reprendre sa place derrière le volant. Elle regarda la rutilante Bentley Mulsanne Speed Hallmark noire repartir lentement en notant mentalement le numéro de plaque. Elle savait que ce type de voiture se comptait sur les doigts d'une seule main en Amérique du Nord et qu'il serait probablement facile de trouver le nom du propriétaire du véhicule, si elle souhaitait éventuellement retrouver cet homme pour connaître son identité. Elle marcha une cinquantaine de mètres jusqu'à son édifice de l'avenue Laurier. Par précaution, elle avait demandé qu'on la laisse coin Elgin et Laurier pour éviter qu'il sache exactement où elle vivait. Même si la discussion avait été très plaisante, elle ne pouvait faire confiance à un homme qui portait un masque de Casanova et qui roulait dans une voiture de luxe avec chauffeur en livrée. Pourtant, en montant chez elle, elle dû reconnaître que cet inconnu masqué était d'une classe supérieure.

Cercles de culture

Le début de l'année marquait exceptionnellement le commencement d'une période plus intense pour la théoricienne de l'art. En février et mars, elle devait donner un cours d'histoire de l'art au Musée des beaux-arts du Canada à Ottawa, au Musée de l'art de l'Ontario à Toronto, au Musée des beaux-arts de Montréal à Montréal et au Musée national des beaux-arts du Québec à Québec. Parallèlement, une série de conférences sur l'interprétation de l'art contemporain avait débuté à Montréal et s'était poursuivie dans onze autres villes du Québec, l'obligeant à parcourir en voiture de longues distances ; elle avait d'ailleurs passé plus de temps sur les routes que dans une salle de conférence. De plus, comme si ce n'était pas déjà suffisant, elle avait été invitée à la toute dernière minute à l'Université Laval à Québec et à l'Université du Québec à Trois-

Rivières dans une classe d'histoire de l'art pour rencontrer des étudiants qui l'avaient longuement interrogée sur sa récente recherche. Elle avait bouclé son périple avec une rencontre étudiante informelle à l'Université d'Ottawa, pas très loin de chez elle. Après avoir parcouru près de 4000 kilomètres en voiture, sur des routes enneigées, parfois glacées, elle n'aspirait plus qu'à traîner en pyjama dans son appartement du *Centertown*. Ce trajet infernal l'avait refroidie. Elle avait besoin de se reposer au chaud pendant une semaine.

Lorsqu'Ashsey Ephthée ouvrit la télévision, ce matin-là, un étrange phénomène social était en train de se produire. Une frénésie peu commune s'était apparemment propagée au Royaume-Uni. Elle suivit cinq minutes les entrevues en direct réalisées avec des témoins de la création d'une série de *Crop Circles* dans les champs de Marlborough, une petite ville d'un peu plus de 8000 habitants située dans le Wiltshire, un comté du sud-ouest de l'Angleterre. Elle sourcilla en regardant les images télévisées.

«*Décidément, les médias ne savent plus quoi inventer pour conserver leurs téléspectateurs ! N'y a-t-il donc pas de nouvelles plus importantes qu'un cercle que deux clampins ont fait avec une planche et une corde dans un champ ?* », se dit-elle en soupirant d'ennui. Elle avait toujours été sceptique face à ce phénomène qui se produisait partout dans le monde mais, bizarrement, beaucoup plus fréquemment en Angleterre. L'hystérie collective de ces phénomènes, qui avaient commencé en 1960, était devenue un prétexte à faire des pèlerinages. Chaque année, des autobus entiers faisaient descendre et monter un flot incessant de curieux, de touristes et d'amateurs de phénomènes bizarroïdes. Le phénomène des *Crop Circles*, aussi appelés agroglyphes, agrogrammes, cercles céréaliers ou cercles de culture, avait le don de l'irriter au plus haut point. «*Si des êtres venus d'ailleurs nous visitent, ils ont sûrement autre chose à faire que des cercles dans un champ !* », se disait-elle avec philosophie. Elle changea de chaîne et tomba sur d'autres nouvelles en direct qui parlaient du phénomène. C'est ainsi qu'elle apprit qu'il

existait des spécialistes en céréologie et que ces spécialistes étaient connus sous le nom de céréologues. Un peu amusée d'avoir appris deux nouveaux mots en moins de 5 minutes, elle changea encore de chaîne et retomba sur des commentateurs qui déroulaient fébrilement le fil des événements qui s'étaient produits pendant la nuit et au petit matin. Elle coupa net la télévision et fit couler son café dans un silence apaisant. La journée s'annonçait ensoleillée ; c'était dimanche et elle avait l'intention de profiter pleinement de sa journée de repos pour terminer la lecture d'un bon livre de philosophie. Elle repensait à ces cercles céréaliers dans les champs. *« C'est probablement du Land Art, une branche de l'art contemporain qui utilise le cadre naturel et les matériaux de la nature pour créer des œuvres in situ, en extérieur. Le Land Art n'existe-t-il pas justement depuis les années 1960 !? »*

Elle regarda, sans trop y croire, le chiffre de l'écran ACL blanc rétroéclairé de son téléphone sans fil. Visiblement, de nombreux messages l'attendaient sur son répondeur

numérique intégré. Cela ne présageait rien de bon pour la tranquillité de son dimanche matin. « *Bonjour, nous sommes un organisme de recherche à but non lucratif situé dans la Silicon Valley. Nos recherches portent sur l'intelligence extraterrestre, nous cherchons des preuves de la vie dans l'univers.* » La théoricienne pressa le bouton 'skip' pour passer le premier message. Elle tomba sur le deuxième qui était la suite du premier. « *Notre recherche est très sérieuse. Nous écoutons le ciel à la recherche d'un signal intelligent...* » Elle continua à presser 'skip' pour passer le deuxième message. Elle tomba sur le troisième qui était la suite du deuxième. « *Nous souhaiterions avoir vos lumières sur une série d'agroglyphes artistiques. Nous sommes prêts à vous offrir un contrat de recherche, si vous acceptiez de nous accorder un peu de votre temps.* » Elle pressa à nouveau le bouton le plus utile et le plus usé de son répondeur pour passer d'un message à l'autre. « *Vous pourriez travailler avec de grands scientifiques !* » Elle sauta à l'autre message. « *Vos talents d'interprète en matière d'art pourraient servir à notre recherche.* » Ils avaient occupé entièrement

les quinze minutes d'espace d'enregistrement de son répondeur numérique. Elle vérifia ses messages sur sa boîte de courriels. Il y en avait quatre-vingt-dix du SETI. On l'implorait littéralement d'appeler l'Institut dans les plus brefs délais. Elle alluma son téléphone portable et une foule de textos l'attendaient également du *Search for Extra-Terrestrial Intelligence* (SETI). « *Ils sont tenaces, les mecs !* », pensa-t-elle, admirative devant leur détermination. La théoricienne se planta devant le calendrier mural et tourna tranquillement la page sur le mois d'avril. « *Je n'ai jamais vu un Poisson d'avril aussi gros !* » Elle prit son petit-déjeuner et sirota son café dans son pyjama en pilou, duveteux, mais surtout chaud et confortable. Elle texta à son nouvel ami français Pierre Legrandier. « *Méfies-toi du Poisson d'avril ! Cette année, j'ai eu droit à une baleine !* ». Trois coups énergiques à la porte d'entrée de son appartement la firent sursauter.

« *Who's there ? Qui est là ?* », demanda la théoricienne en regardant par le judas de sa porte d'entrée. « *Police ! Open up, please ! Ouvrez, s'il vous plaît !* », lui répondit un

homme dans les deux langues. « *Vous vous trompez d'appartement !* », conclut-elle en français, ennuyée d'être dérangée un dimanche matin. « *Nous souhaiterions vous parler !* », poursuit l'homme dans un français impeccable. La théoricienne roula des yeux. « *C'est dimanche ! Je ne reçois personne ! Revenez dans la semaine !* » Elle savait qu'il était vain de discuter avec un agent des forces de l'ordre pour le convaincre de revenir plus tard, mais elle tenta tout de même le coup. « *Revenez plutôt demain !* » L'agent frappa plus doucement. « *S'il vous plaît, Madame. C'est vraiment très important ! Ouvrez-nous, s'il vous plaît !* » Sa voix s'était adoucie, comme s'il lui demandait une faveur personnelle. Elle s'attendait plutôt à une voix durcie par l'impatience. Cette douceur l'intriguait fortement. A contre cœur, elle ouvrit la porte entravée par la chaîne de sécurité. Un homme blond-roux, aux yeux incroyablement bleus, en costume-cravate sortait sa carte d'identité pour la lui montrer. Deux autres types en costume noir et lunettes fumées se tenaient derrière lui. Elle inspecta sa carte d'identité. Elle reconnut l'emblème

distinctif du CSIS/SCRS du premier coup d'oeil. Elle comprit que par souci de discrétion, il avait préféré dire qu'il était de la police. « *Agent spécial James MacFarlane* », annonça-t-il avec sérieux. Elle releva les yeux vers les siens. « *Visiblement, vous vous trompez d'appartement et de personne. Je n'ai rien à voir de près ou de loin avec les menaces envers la sécurité du Canada* ». Il lui fit un sourire attendri qui démonta totalement la théoricienne. « *Vous êtes bien Ashsey Ephthée, l'auteure d'un volume en herméneutique de l'art, théoricienne de l'art, experte dans l'interprétation d'œuvres artistiques, docteure en histoire de l'art et docteure en philosophie ?* » La théoricienne regrettait à présent sa longue et fastidieuse recherche. Depuis sa publication, ce livre semblait ne lui apporter que des ennuis. « *Si c'est une blague, elle n'est pas drôle !* », annonça-t-elle sur la défensive. « *Je vous assure que c'est très sérieux, Madame !* », confirma l'agent MacFarlane. « *Nous devons vous parler... en privé de préférence* ». Ashsey les fit attendre devant la porte pendant qu'elle passait un peignoir. Elle se sentait affreusement ridicule dans son

pyjama d'hiver qui n'avait rien de sexy. Elle les fit entrer sans cérémonie. L'agent spécial MacFarlane s'excusa poliment de la déranger un dimanche matin. L'homme du *Service canadien du renseignement de sécurité* (SCRS) présenta ensuite ses acolytes qui étaient des agents spéciaux du FBI. Comme ils n'avaient aucune juridiction sur le territoire canadien, ils étaient accompagnés d'un agent de liaison du CSIS/SCRS. Elle les fit asseoir au salon. Elle resta debout les bras croisés en les regardant tour à tour. « *Maintenant, Messieurs, dites-moi ce qui se passe !* » Elle était pressée de les voir repartir. « *We know... pour le SETI* », fit l'un des agents américains dans un mauvais français en enlevant ses lunettes fumées. « *Acceptez de travailler avec eux !* », déclara le deuxième avec un fort accent anglais. Ashsey Ephthée dévisagea les deux hommes en noir. « *Et vous, les Dupont et Dupond, vous avez une carte d'identité ?* » Les deux agents sortirent leur carte dans un synchronisme presque parfait. Elle croyait avoir affaire à des agents de la CIA et, même après avoir vu leur carte du *Federal Bureau of Investigation*, elle resta suspicieuse. La théoricienne n'osait pas leur

demander comment ils étaient au courant pour les nombreux messages du SETI. « *C'est une blague, c'est ça ? C'est un Poisson d'avril !?* » Elle trouvait la situation totalement surréaliste bien que les trois hommes n'avaient pas l'air de blaguer. L'agent spécial MacFarlane lui tendait déjà un dossier confidentiel. « *Ce sera la version que nous offrirons au public... pour noyer le poisson, si j'ose dire. S'il vous plaît, jetez un coup d'oeil à ces agroglyphes et dites-nous ce que vous en pensez !* » Il avait choisi de parler français avec elle, surtout parce qu'il savait que c'était sa langue maternelle. Voyant qu'elle était toujours réticente, l'agent MacFarlane insista gentiment. « *S'il vous plaît, dites-nous juste ce que vous en pensez !* » La jeune femme ouvrit le dossier sur la table de la grande pièce et jeta un oeil sur les photos couleurs prises du ciel. Elle analysait déjà ce qu'elle voyait. Sa première pensée fut que personne ne pouvait faire ce genre de dessin dans un champ de blé, que c'était beaucoup trop parfait, trop complexe, pour être l'œuvre d'un ou de plusieurs individus. Elle se garda bien de faire connaître ses premières impressions. Elle resta

silencieuse. L'agent canadien se pencha sur le dossier et en sortit une autre photo qu'il plaça au-dessus de la pile. C'était une photo satellite. *« Celui-ci fait exactement un kilomètre en longueur et il a été réalisé en quelques minutes seulement »*. La théoricienne était toujours aussi sceptique. *« Comment le savez-vous ? Vous y étiez ? »* James MacFarlane fit un signe négatif de la tête. *« Personnellement, non, mais des centaines de témoins ont vu des sphères lumineuses survoler un champ de céréales. L'agroglyphe est apparu sous le passage de ces sphères. Lorsque le dessin a été terminé, les sphères se sont toutes réunies en une imposante boule de lumière qui est montée en ligne droite vers le ciel et les témoins ont pu suivre cette trajectoire à l'oeil nu. Non seulement, il y a eu des témoins, mais l'OTAN a détecté une présence sur leur radar que personne n'a pu identifier, étant donné les prouesses et la vitesse de cette... chose ! »* La théoricienne de l'art jeta un air inquiet en direction des agents américains toujours assis sur le sofa. *« Is that true ? »* Les deux hommes hochèrent la tête dans un parfait synchronisme. La théoricienne sourcilla à

nouveau. « *En clair, vous êtes en train de me dire que c'est un phénomène attribuable aux objets volants non identifiés !?* » Les trois hommes se regardèrent entre eux. Personne ne pouvait l'affirmer avec certitude. « *L'Institut de recherche en sait sûrement plus* », avança prudemment l'agent MacFarlane. Sa voix se radoucit. « *Mais vous, Madame Ephthée, qu'en pensez-vous ? Voyez-vous un message dans ce dessin ?* » Ashsey fit quelques pas dans la pièce avec une pile de photos entre les mains, analysant ce qu'elle voyait dans le dossier. Elle les passa en revue assez rapidement et s'attarda sur une photo en particulier. Elle ne pouvait prétendre qu'il n'y avait rien à creuser. La perfection mathématique du *Crop Circle* était trop évidente. Cela cachait peut-être un message mathématique. Bien que cela ne l'enchantait pas particulièrement, elle finit par hocher la tête. « *Peut-être... mais il faudrait davantage de photos pour comprendre l'ensemble des symboles. Dans un cas comme celui-là, on ne peut pas juste analyser un dessin, tiré hors de son contexte. Il en faut plusieurs pour voir si quelque chose en ressort... comme une*

constante. Il est possible que le langage soit mathématique même s'il semble artistique... A mon avis, le seul langage qui pourrait nous réunir serait le langage mathématique. Connaissez-vous le nombre premier le plus long, agent spécial MacFarlane ? » L'homme blond-roux aux yeux bleus sourcilla. Il ne s'attendait pas à une telle question. « *Pas vraiment, pourquoi ? Est-ce important ?* » Elle se rendit compte qu'il n'était vraiment pas à son avantage d'étaler sa science. Elle lui sourit un peu nerveusement. « *Essayez d'imaginer un nombre comportant 24 862 048 chiffres lorsqu'il est écrit en base dix, qui fait des milliers de pages, du genre $2^{82\ 589\ 933} - 1$... alors, voilà, vous avez le nombre devant vous, sur des feuilles complètement noircies de chiffres sans fin et vous voyez qu'un motif ressort à l'oeil nu, sur chaque page, et ce motif est fait essentiellement de 1 et de 0... et bien, il y aurait peut-être un message binaire codé dans votre nombre premier. Peut-être qu'il y a un code dans ces symboles... mais il faudrait plusieurs symboles pour voir une constante ressortir dans chacun d'entre eux. Une constante qui*

pourrait être un message codé. Pendant la guerre, il y avait des messages codés qui se passaient à travers les œuvres d'art. Si on ne savait pas où chercher, on pouvait ne pas le voir. Dans le cas qui nous occupe, si on présume qu'on cherche un code, on peut le découvrir avec des régularités ou des irrégularités trop flagrantes. On nous présente ces formes géométriques comme des œuvres d'art... c'est vrai qu'elles sont remarquables pour du Land Art, mais on veut certainement nous transmettre quelque chose. On ne voit que le premier plan, on s'arrête sur ce qu'on voit immédiatement, mais qu'est-ce qu'on voit au deuxième plan ou au troisième plan ? C'est comme La Joconde... peu de gens ont remarqué qu'il y avait un beau paysage derrière elle. On ne regarde qu'elle car elle est au premier plan. On en oublie les détails de l'arrière plan ! Il y a forcément un message dans celui-ci... car il est trop parfait ! » L'agent spécial James MacFarlane réfléchissait au quart de tour. « Un message ? Quel genre de message ? », demanda-t-il avec une pointe d'inquiétude dans la voix. La théoricienne de l'art haussa les épaules. « Des coordonnées stellaires, des

prises en garde, des plans de construction, des renseignements scientifiques d'importance que seuls les esprits les plus brillants pourraient comprendre... Tout est possible ! Si, vraiment, ces agroglyphes proviennent d'entités biologiques extra-terrestres, posez-vous la question de façon bien terre à terre : pourquoi faire des cercles dans des champs sur Terre ? Pour le divertissement ? Pour l'amour de l'art ? Pour nous impressionner ? Cela n'a aucun sens ! Aucune logique ! C'est forcément pour transmettre quelque chose d'utile, voyons ! Ne dit-on pas, d'ailleurs, qu'une image vaut mille mots ? Je vous donne un exemple : Si vous êtes dans un pays étranger et que vous ne parlez pas la langue locale et que l'anglais n'est pas la langue dans laquelle vous pouvez vous faire comprendre, vous faites quoi, agent MacFarlane, pour retrouver votre chemin ? ». James MacFarlane la regarda un instant en appréciant le vert de ses yeux. « Je fais un dessin ! » Les trois hommes se regardèrent entre eux d'un air entendu. « Quoi ! ? Qu'est-ce qu'il y a ? », demanda-t-elle en comprenant leur manège. « Vous allez me

demander d'infiltrer le SETI!? C'est cela ? Vous n'êtes pas venus ici juste pour me demander mon avis, n'est-ce pas ? » La théoricienne n'était pas dupe. Elle avait compris l'échange des regards des trois hommes en costume-cravate et le discret hochement de tête de l'un d'entre eux. Ashsey Ephthée remit les photos dans le dossier et le referma brusquement avant de le plaquer contre la poitrine de l'agent MacFarlane. « *Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais je ne suis pas trop du genre à crapahuter dans un champ de blé. Mon terrain à moi, ce sont les salles de musées, les ateliers d'artistes et les expositions internationales... Il existe des céréologues... ce sont eux les spécialistes des Crop Circles ! Ce n'est pas mon champ... sans vouloir faire de jeu de mots ! »* L'agent MacFarlane affichait un air faussement désolé. « *Je comprends votre point de vue, Madame Ephthée. En temps normal, nous aurions effectivement demandé à des agents d'expérience d'y aller, mais c'est vous que le SETI veut. Nous devons donc composer avec votre popularité... et, malheureusement, avec votre manque d'entraînement ! »*

La théoricienne resta silencieuse un instant, puis revint sur ses derniers mots. « *Mon manque d'entraînement !? Ai-je l'air de manquer d'entraînement ?* ». L'agent MacFarlane la détaillait tranquillement. Il savait que son regard pouvait être un outil de séduction chez certaines femmes. Il décida d'en user, bien qu'il n'était pas certain qu'une telle femme se laisse influencer par des yeux doux. « *Vous avez de l'expérience dans l'infiltration de groupuscules, peut-être ?* » Elle fit un signe négatif de la tête. « *Je pensais que vous parliez de l'expérience dans l'interprétation des symboles ou de l'entraînement physique* ». James MacFarlane lui demanda directement, sans détour : « *Avez-vous déjà travaillé pour des services de renseignement ?* » Ashsey Ephthée le regarda dans les yeux sans sourciller. « *Pas que je sache !* » « *Accepteriez-vous de nous aider ?* », lui demanda-t-il toujours en l'observant tranquillement de son regard d'azur. Ashsey fronça les sourcils. « *Vous me posez la question comme si j'avais le choix de refuser ! Si vous êtes ici, c'est que vous avez déjà pris cette décision pour moi. Votre*

question n'est qu'une forme de politesse inutile pour me donner l'impression que je prends mes propres décisions». L'agent spécial James MacFarlane était admiratif devant sa capacité de déduction. Elle l'avait percé à jour. « *Votre sécurité sera notre principale priorité !* » « *Vous en parlez comme s'il pouvait y avoir un danger* ». L'agent du *Federal Bureau of Investigation* qui parlait le mieux français prit la parole pour lui apprendre qu'il était fort possible que d'autres agences envoient, elles aussi, des agents sur le terrain. Ashsey Ephthée réfléchit à cette possibilité qu'elle savait fort plausible. « *Si je vais là-bas, il n'est pas question que je porte un micro, une caméra cachée... ou tout gadget à la 007. C'est clair ?* » James MacFarlane hocha la tête d'un air entendu. « *Vous ne serez même pas armée !* » « *Je l'espère bien !* », s'exclama la théoricienne de l'art, épouvantée qu'il puisse en être autrement. La jeune femme était très contrariée de voir sa semaine de congé tomber à l'eau à cause de pseudo extraterrestres adeptes du *Land Art*. « *Nous n'avons pas une minute à perdre !* », annonça l'agent spécial MacFarlane. « *Nous*

allons vous briefer sur ce que vous devez savoir et comment vous devez agir sur le terrain ! Désolé, mais ce sera un cours accéléré ! Vous avez une bonne mémoire, j'espère ! ».

Vingt-quatre heures plus tard, la théoricienne fut accueillie par les chercheurs du SETI. L'excitation était palpable dans leur QG improvisé à Marlborough. Tous leurs appareils hi-tech étaient installés dans une vaste grange transformée en laboratoire de recherche. On y logeait, on y mangeait, on y travaillait. Dès son arrivée, on lui avait présenté les principaux scientifiques du groupe, tous des docteurs en physique, en chimie, en biologie, en géologie, etc. Elle faisait tache dans un tel groupe. Elle se sentait infiniment ridicule avec ses champs d'études. Elle n'eut guère le temps de se reposer de son long voyage que, déjà, on lui présentait des photos d'agroglyphes. En moins de deux, elle se retrouva sur le terrain avec un jeune scientifique exalté, frais émoulu du *Massachusetts Institute of Technology* (MIT), qui faisait consciencieusement des prélèvements de sol pour

des analyses plus poussées. On lui avait attribué ce jeune homme fort sympathique pour répondre à toutes ses questions scientifiques. Celui-ci lui expliqua qu'un infime pourcentage de tous les agroglyphes mondiaux étaient authentiques. La théoricienne, toujours aussi sceptique, observa par elle-même les lieux. Elle nota l'étrangeté des épis entrelacés. « Regardez », débuta le jeune scientifique, « *les tiges sont pliées, mais non écrasées, ni même cassées. Il est impossible de faire cela à la main* ». La jeune femme en prit visuellement connaissance. Elle souleva ses pieds pour voir les tiges qui venaient d'être foulées. Elle nota la différence en grimaçant, comprenant ainsi que l'utilisation d'une planche aurait automatiquement abîmé les tiges. Sa déduction ne lui plaisait pas particulièrement. Elle regarda tout autour d'elle, maugréant intérieurement d'être encore au froid, alors qu'elle aurait pu être au chaud sous sa couette en duvet avec un livre de philosophie. « *Dans toute la zone* », continua-t-il, « *le champ électromagnétique est perturbé* ». En guise de preuve, il sortit une boussole de sa poche qui tournait dans tous

les sens. *« Et puis, il y a aussi le sol... Les caractéristiques du sol, par rapport à l'extérieur du Crop Circle, sont uniques ! Par exemple, l'hiver, la neige ne se fixe jamais, comme si le sol restait toujours plus chaud dans la zone des agroglyphes... Et puis, la repousse est différente... d'un point de vue moléculaire. Il est impossible, à l'heure actuelle, de reproduire ce phénomène, même en laboratoire ».* Ashsey Ephthée hochait la tête d'un air entendu quoique sceptique. *« Je vois... Je vois ! »*, dit-elle pour la forme, peu convaincue par ce qu'elle voyait autour d'elle. *« Donc, si je comprends bien, vous cherchez à me convaincre que ce cercle céréalier n'a pas été créé par l'humain ? »* Le jeune scientifique haussa les épaules. *« Je ne cherche pas à convaincre. Je vous énumère seulement les caractéristiques particulières des cercles classés comme authentiques. Nous cherchons tous à comprendre le phénomène. Nous sommes ouverts à toutes les hypothèses... même les plus farfelues. Un regard neuf, comme le vôtre, est particulièrement utile. Il pourrait ouvrir la voie vers d'autres théories et vers d'autres recherches scientifiques. Nous*

sommes des observateurs et nous notons simplement ce que nous observons sans tirer de conclusions hâtives ». Ashsey Ephthée ne put s'empêcher de repenser aux trois hommes en costume-cravate qui l'avaient embrigadée dans cette histoire et son humeur ne s'en trouva que plus maussade. Elle n'avait pas desserré les dents de tout le trajet en avion, maudissant intérieurement sa popularité qui, à présent, faisait d'elle une marionnette des services du renseignement. Elle ruminait leur conversation en se demandant ce qu'elle aurait pu répliquer à cet agent canadien pour éviter ce voyage inutile. Ce James MacFarlane, trop sûr de son charme, était constamment dans son esprit. Ses yeux bleus et son sourire étincelant lui revenaient sans cesse à l'esprit et elle maudit sa mémoire photographique. Elle avait décidé de se prêter à leurs stupides expériences scientifiques, surtout parce qu'elle n'avait pas le choix. Plus vite elle ferait leurs misérables tests, plus vite elle serait de retour au chaud chez elle. En guise de premier test, on ne peut plus terre à terre, elle prit la boussole du jeune homme et se déplaça à l'extérieur du cercle céréaliier.

Aussitôt la boussole se remit à fonctionner normalement. Elle se déplaça à l'intérieur et la boussole s'affola à nouveau. Elle émit une sorte de grognement d'insatisfaction. Elle n'était pas prête à croire si facilement au phénomène des agroglyphes, même si elle avait les deux pieds dedans. Elle se déplaça à l'intérieur de la zone avec sa boussole, cherchant le point d'équilibre magnétique. Le jeune homme du MIT, sur ses talons, poursuivait avec son énumération d'observations scientifiques. « *Nous avons trouvé des modifications structurelles profondes dans les noeuds des plantes tressées. Ce sont des déformations tout à fait anormales. On peut éliminer d'emblée la possibilité d'une quelconque mystification humaine. Selon nos hypothèses les plus plausibles, les boules de lumière émettent des micro-ondes car il y a des traces d'émission électromagnétique dans toute la zone et les acides aminés des prélèvements indiquent un vieillissement prématuré des végétaux environnants. Que cherchez-vous ?* » La théoricienne, le nez toujours baissé sur sa boussole, expliqua : « *Je cherche un point d'équilibre, une sorte de point zéro* ». La théoricienne se déplaçait au

centre du cercle pour constater qu'il y avait effectivement un point d'équilibre. Les épis avaient visiblement été entrelacés à partir de ce point précis. « *A-t-on déjà fait des prélèvements du sol à cet endroit précis ?* » Le jeune homme était déjà à quatre pattes. « *Je ne pense pas. Je vais en faire pour être certain d'avoir toutes les données que vous demandez.* » « *Étiquettez, s'il vous plaît, cet échantillon 'point de départ' pour qu'on s'y retrouve !* » Le jeune homme hocha la tête. « *Oui, M'dame !* » Il étiquetta les prélèvements avec soin. La théoricienne de l'art regarda tout autour d'elle. « *Puis-je faire une autre expérience ?* » Le jeune homme hocha la tête. « *Nous sommes justement ici pour faire des expériences !* » Elle sortit deux chronomètres identiques de sa poche. Ils lui avaient été donnés par les agents américains qui lui avaient expliqué quelles expériences elle devait mener sur le terrain. Le jeune scientifique la suivit à l'extérieur de la zone. Elle les fit fonctionner pour voir leur synchronicité. Le scientifique était témoin que les deux chronomètres fonctionnaient de façon parfaitement identique. Elle demanda au jeune scientifique de rester hors

zone tandis qu'elle resterait dans la zone. Ils mirent les chronomètres en marche en même temps et, quelques minutes plus tard, les arrêtaient en même temps. Quand les données furent comparées, la distorsion était nette et significative. Le jeune scientifique sautait sur place, franchement plus excité qu'elle des résultats de la démonstration. La théoricienne de l'art, elle, plus posée, réfléchissait à ce que cela pouvait signifier. Elle n'en revenait pas, mais tentait néanmoins de ne rien laisser paraître de son trouble intérieur. Le temps était distordu dans le cercle. *« Ça va vous paraître bizarre, mais j'aimerais essayer de recréer un cercle, juste pour constater le niveau de difficulté. » « Ce serait une expérience intéressante. D'accord... Je vais vous assister. Qu'avez-vous besoin ? »* Quinze minutes plus tard, elle avait tout le nécessaire pour commencer son expérience. Soixante minutes plus tard, elle étudiait l'imperfection de son petit cercle réalisé en pleine journée. La première constatation portait sur l'aspect des tiges. Elles étaient cassées, même si elle avait pris grand soin de les coucher sans les brutaliser. Elle comprit que la technique qui avait

permis la création de ce grand agroglyphe était plus élaborée que la sienne. Le sens à donner aux photos des cercles de culture allait prendre une autre direction car elle était obligée de reconnaître qu'il était humainement impossible d'avoir créé un dessin si parfait, si complexe, si immense, en pleine nuit, avec une planche et une corde. Même si les exécutants avaient un GPS pour se guider sur le terrain, rien ne pouvait expliquer l'état des tiges. Comment pouvait-on croiser des tiges, à la limite du savant tressage, sans les casser, sans les écraser ni même les abîmer ?

« A vos yeux, cette expérience est-elle concluante ? », demanda le jeune scientifique. La théoricienne de l'art n'avait pas le choix de répondre que l'expérience excluait d'emblée la possibilité que le grand agroglyphe ait été réalisé avec une corde et une planche comme ils venaient tout juste de le faire. « Une théorie ? », s'empressa de demander le jeune homme. « Pas pour l'instant », maugréa-t-elle à court d'imagination.

Elle retourna dans le grand cercle et s'assit en se prenant la tête entre les mains. Le jeune scientifique s'assit à ses côtés. « Vous n'y croyez toujours pas, n'est-ce pas ? », lui demanda-t-il en la voyant chercher une explication raisonnable. Elle ouvrit le dossier qui se trouvait dans son sac à dos en éparpillant les photos devant elle, cherchant un lien visible. Deux heures plus tard, lorsqu'ils sortirent du cercle, la nuit était tombée. Plusieurs heures s'étaient écoulées à l'extérieur du *Crop Circle*. Ils se regardèrent l'un et l'autre, comprenant qu'ils avaient oublié que le temps passait différemment dans la zone. C'était une expérience déroutante cette distorsion du temps, de passer de la pénombre à la nuit complète en une fraction de seconde. Pour la théoricienne de l'art, c'était tout autant surréaliste que le tableau *L'Empire des lumières* de René Magritte.

Ashley Ephthée eut du mal à dormir cette nuit-là ; trop de certitudes s'étaient écroulées dont celle qu'ils n'étaient finalement peut-être pas seuls dans l'univers. Elle devait se faire à l'idée que la vérité était ailleurs,

comme l'avait souvent dit l'agent Mulder dans la célèbre série *X-Files* dont elle était super fan. Il faisait froid et le lit de camp était des plus inconfortables, mais elle parvint néanmoins à fermer les yeux quelques heures. Dans le QG, les scientifiques travaillaient à la lueur de leurs écrans d'ordinateur. On parlait à voix basse. Elle les avait écoutés d'une oreille distraite, trop occupée à essayer de trouver le sommeil dans ce froid mordant. Le jeune scientifique du MIT lui avait tourné autour jusqu'à une heure du matin pour connaître ses analyses sur la symbolique des *Crop Circles* observés au Royaume-Uni depuis les douze derniers mois. « *Sur quoi vous basez-vous pour analyser un symbole comme celui-ci ?* », lui avait-il demandé. « *En fait* », lui avait-elle répondu, « *mon champ de compétence, c'est l'art. Alors, je me base sur les théories de la connaissance, la philosophie de l'art, les théories de l'art, le monde des symboles... Je vois le cercle comme un dessin symbolique ; un pictogramme ou un glyphe très complexe* ».

Elle lui avait fait un dessin sur un bout de papier pour lui expliquer comment elle fonctionnait. « Je vous donne un exemple : Un 'P' tout simple, c'est une lettre de l'alphabet... pas assez long pour un message, mais peut-être le début d'un mot... mais tout seul, il ne veut rien dire. Par contre, si on place le 'P' dans un cercle rouge, avec un trait rouge en diagonal... comme ceci... Vous comprenez bien le message.



Pourtant, le 'P' d'origine qui, seul, ne voulait rien dire, est toujours là... Le symbole change de sens selon la couleur et selon les éléments qui accompagnent le symbole qui devient alors un message. C'est l'ensemble de tout ce qu'on nous donne à voir qui forme le message. Dans le cas présent, c'est l'ensemble des Crop Circles qualifiés d'authentiques qui pourrait former un message ». Elle lui avait donné un autre exemple. « En cryptarithmétique, si j'écris:

AZORES
+ ACACIA
= RHAETIC

et que je vous dis de transformer les lettres en chiffres, vous déduisez la valeur de chacune des lettres. Dans ce cas-ci, un mot n'est pas simplement un mot... il a une autre signification et se calcule selon les niveaux de lecture qu'on lui trouve ». Elle avait ensuite dessiné des traits simples sur plusieurs épaisseurs de papier calque. « *Dans certains cas, il faut superposer les éléments visibles qui ne ressemblent à rien séparément, hors de leur contexte, pour trouver une forme de langage codifié qui s'interprète* ». Sous le regard attentif du jeune homme, elle avait agencé les différentes épaisseurs de papier calque qu'elle avait mises sous la lumière. Au final, une forme avait été dessinée. « *Il faut regarder les dessins du ciel en deux dimensions, il faut comprendre leur mécanisme symbolique et, aussi, regarder les dessins en les superposant comme des étages... car la clé de la compréhension pourrait bien être en trois dimensions !* ». Le jeune scientifique avait surtout compris qu'on ne pouvait pas seulement analyser un cercle céréalier comme une seule entité. Il était en quelque sorte soulagé de voir que la théoricienne de l'art avait une rigueur

scientifique pour analyser ce qu'elle voyait. Son scepticisme lui plaisait énormément car il voyait en elle une véritable chercheuse de vérité ; elle n'allait rien laisser passer. S'il y avait véritablement un message dans ses symboles, elle allait le trouver. Ce qui lui plaisait par-dessus tout, c'était son regard neuf. Il savait qu'elle n'allait pas chercher uniquement les éléments pouvant conforter l'une de ses théories, car c'était une vraie sceptique qui n'avait aucune théorie sur la question.

Vers cinq heures du matin, elle s'était réveillée en sursaut, sentant que l'atmosphère était différente. Les scientifiques qui chuchotaient s'étaient tous tus en même temps. Un lourd silence avait régné dans la grange. C'était ce soudain silence qui l'avait réveillée. Elle s'était redressée pour en chercher la cause. Une petite boule lumineuse était entrée dans la grange et virevoltait près des scientifiques endormis comme si elle cherchait quelqu'un ou quelque chose. Ceux qui travaillaient pendant la nuit s'étaient tous arrêtés pour observer l'étrange phénomène. Certains

s'étaient mis à filmer la singulière scène, en retenant leur souffle, stupéfaits par cette intrusion aussi insolite qu'inattendue. En voyant la lumière, Ashsey Ephthée en était restée bouche bée. Elle n'avait jamais vu un truc semblable. Elle s'était levée lentement et l'avait approchée tout en l'appelant par la pensée. La sphère lumineuse s'était arrêtée en face d'elle et ils s'étaient observés l'un et l'autre avec curiosité. La théoricienne de l'art lui avait dit en pensée qu'elle était là pour comprendre les symboles laissés dans les champs et la sphère s'était approchée plus près d'elle. Elle avait tendu sa main très doucement pour ne pas l'effrayer et la sphère s'y était posée. A son contact, un sentiment d'amour inconditionnel avait envahi la jeune femme. Des larmes avaient coulé sur ses joues. Elle avait compris qu'il s'agissait d'une entité sous la forme d'une sphère d'énergie et que celle-ci n'avait rien de physique. Elle n'avait aucune masse. Elle n'était qu'une lumière blanche-bleutée sans chaleur qui rayonnait d'amour. Elles étaient restées l'une en face de l'autre un court moment. Soudainement, l'étrange lumière s'était remise à vivre et s'était

précipitée hors de la grange. Les scientifiques admiratifs étaient tous sortis, courant dans son sillage, pour la suivre du regard. Un agroglyphe était en train de se former par d'autres sphères lumineuses de tailles identiques. Le silencieux ballet aérien de ces boules de lumière avait sidéré Ashsey qui devait bien admettre que la main humaine n'y était pour rien dans ce nouvel agroglyphe qu'elle voyait se former comme par enchantement devant ses yeux écarquillés. Quelques minutes plus tard, les sphères s'étaient toutes réunies au centre du *Crop Circle*. Une immense boule s'était créée, avait pris de l'ampleur, et était montée en ligne droite vers la stratosphère. Ashsey Ephthée ne fut sans doute pas la seule, ce matin-là, à avoir cru à une hallucination collective. Les scientifiques qui, comme elle, venaient d'assister à la scène étaient étrangement silencieux, incapables de sortir le moindre son de leur gorge. La première pensée lucide que la théoricienne de l'art eut c'est qu'il serait impossible de décrire son expérience avec des mots. Des pensées contradictoires s'entrechoquaient d'ailleurs dans sa tête entre ce qui était

possible, impossible, probable et improbable. Des sentiments contradictoires luttèrent pour se tailler une place en son for intérieur. D'une part, elle était submergée par ce sentiment d'amour qu'elle n'arrivait pas à gérer, d'autre part, ses convictions religieuses venaient d'en prendre un sacré coup. L'expérience bouleversante la faisait vaciller littéralement. Les scientifiques endormis, eux, n'avaient rien vu, ni rien entendu. Ils auraient probablement du mal à croire à ce qui venait de se passer derrière leurs paupières endormies. Un nouvel agroglyphe était apparu dans le champ, à peine à 50 mètres de leur grange. Ashsey Ephthée pleurait en silence. C'était de loin la plus étrange expérience qu'elle ait vécue de toute sa vie. La théoricienne de l'art comprit qu'une intelligence « non terrienne » venait de laisser une carte de visite sur place. Le cercle qui accompagnait la singulière image était un disque d'une rondeur parfaite, conçu en sillons spiralés avec des zones céréalières non touchées qui formaient, vues du ciel, des encoches carrées distinctes. Une sorte de disque qu'il fallait décrypter ; sûrement un code binaire que tous allaient s'efforcer de

comprendre. Une sonnerie de téléphone portable les fit revenir à la réalité. Certains revinrent dans le QG après avoir réalisé qu'ils étaient trop peu habillés pour la fraîcheur ambiante. Certains, pieds nus, seulement vêtus d'un survêtement, regagnèrent l'intérieur de la grange en frissonnant. La communauté de scientifiques du SETI s'animait déjà comme une fourmilière. Plusieurs prenaient leur matériel pour mesurer l'étendue des émissions électromagnétiques du terrain, d'autres se ruèrent sur les enregistrements audiovisuels, espérant que les caméras installées dans la région aient capté des images de la réalisation de ce tout nouveau cercle céréalière. Ashsey Ephthée se heurta au jeune scientifique du MIT qui avait visiblement été tiré de son sommeil par le brouhaha. Il portait son t-shirt à l'envers : « *Qu'est-ce qui s'est passé !? Avez-vous vu quelque chose ?* », demanda-t-il surexcité. « *Qu'est-ce que j'ai raté ?* » La théoricienne de l'art était incapable de lui répondre. Elle se demandait même si elle arriverait à écrire son indescriptible expérience et, même, si elle devait trouver les mots, aucun d'entre eux ne serait assez

puissant pour exprimer ce qu'elle venait de vivre. Tous les mots lui semblaient à présent vides de sens, complètement inutiles à la compréhension d'un phénomène aussi étonnant. Elle sursauta quand on lui tapa sur l'épaule. « *Qu'est-ce que vous vous êtes échangés pendant ces 15 minutes ?* », demanda gravement un scientifique responsable. « *Quinze minutes ?* », répéta Ashsey sans comprendre. « *Vous avez tenu cette chose dans votre main pendant 15 minutes !* » « *Non, non... 3 minutes, tout au plus !* » « *Nous avons l'enregistrement vidéo... Vous étiez carrément ailleurs ! Je vous ai parlé et vous ne m'entendiez pas ! Vous pleuriez... Elle vous a fait voir quelque chose ? Elle a communiqué avec vous ?* » Ashsey cligna des yeux sans comprendre ce qu'il disait. Elle ne pouvait pas le croire sur parole. Elle revenait durement à la réalité. Elle demanda à voir l'enregistrement vidéo, assurant à nouveau au scientifique que l'expérience n'avait duré que trois minutes pour elle. « *Vous m'avez parlé, vous dites ?* » « *Je vous demandais de lâcher cette chose qui pouvait être nocive pour vous.* » « *Nocive ! ?* » Elle n'en revenait pas qu'il

puisse utiliser un mot si loin de l'expérience merveilleuse qu'elle venait de vivre. *« Nous pensons que ces sphères émettent un rayonnement semblable à des micro-ondes, les émissions électromagnétiques sur les sites tendent à prouver cette hypothèse ! Elles sont peut-être même radioactives... On va vous passer au compteur Geiger à tout hasard. »* Comme un petit chien sautant derrière son maître pour capter son attention, le jeune du MIT suivit le scientifique responsable pour savoir ce qu'il avait raté. Personne ne lui répondait. *« Dites-moi ce que j'ai raté ! Il s'est passé un truc intéressant ? J'ai raté quelque chose ? Qu'est-ce qui s'est passé ? »*

Ashsey, momentanément restée seule, regarda machinalement son téléphone portable pour connaître l'heure exacte. Elle remarqua un courriel que son ami Pierre Legendier lui avait envoyé peu avant minuit.

« Hey la théoricienne ! Moi aussi, j'ai eu droit à un gros Poisson d'avril. Je faisais un remplacement à l'hôpital. On m'a présenté un patient qui venait d'avoir un accident. Sur

la radiographie, sa colonne cervicale était brisée en deux de façon très nette. Alors, moi, je regarde le patient qui me dit : 'Docteur, j'ai mal au cou depuis mon accident... Je ne sais pas ce que j'ai. C'est grave, à votre avis ?' Et moi, effrayé de lui annoncer qu'il devrait être mort. Je regarde la radiographie et je ne comprends pas pourquoi le patient n'est pas mort, ni même paralysé... Et je le vois qui se masse le cou, à l'endroit exact de la fracture. J'avais la radiographie sous les yeux et je n'arrivais pas à croire à ce que je voyais. J'ai même cru un instant à une sorte de miracle de la nature. J'avais la radio d'un côté, preuve irréfutable, et le patient de l'autre côté, autre preuve irréfutable... et les deux preuves ne concordent pas entre elles ! Et moi qui n'arrivais pas à sortir un seul mot pour le patient ! Dans ma tête, je me disais : 'il devrait être mort, le mec ! Qu'est-ce que je vais lui dire ?' Finalement, trois jeunes internes sont entrés en rigolant, pliés de rire. Ils avaient substitué une radiographie à la morgue et le patient n'était, en fait, qu'un complice, un étudiant en art dramatique ! J'ai failli avoir une attaque quand j'ai vu la

radiographie du patient ! Je crois que c'est le pire Poisson d'avril que j'ai vécu ! En parlant de Poisson, il paraît que c'était un Poisson d'avril, le truc qui s'est passé en Angleterre, tu sais... Les Crop-Machins dans les champs !? C'était trop gros pour être vrai, non ? Tu y as cru à ce truc ? Il paraît que la BBC s'est excusée auprès de leurs auditeurs pour avoir dit que le phénomène était authentique alors qu'il s'agissait d'un phénomène naturel : il y aurait eu de très forts vents dans la région qui auraient couché des épis dans des champs de céréales et une mini-tornade aurait laissé des cercles au sol ! »

Ashsey Ephthée sourit à ce message. Ce gentil Poisson d'avril était une bonne blague à faire à un médecin. Elle s'imaginait facilement la tête de son ami français en regardant la radiographie. Elle fit disparaître son téléphone portable dans sa poche. De drôles de dessins l'attendaient dans un dossier du SETI. De nombreuses instances, officielles et officieuses, attendaient probablement son analyse d'herméneute. Elle aurait préféré que ce soit un Poisson

d'avril car trop de choses allaient devoir être remises en question et, contrairement à Mulder de la série *X-Files*, elle n'était pas prête à laisser tomber son très confortable scepticisme. Ce court message venait de lui montrer à quel point la terre continuait de tourner pour le reste du monde. La réalité avait soudainement un arrière-goût de banalité. Elle comprit qu'elle avait changé au contact de cette sphère lumineuse, mais elle ne savait pas encore comment ce changement intérieur allait affecter sa vie personnelle et professionnelle.

Le responsable scientifique, le chef de l'équipe, était de retour avec son appareil. Il fut étonné de n'y déceler aucune émission radioactive. *« Vous avez de la chance ! »*, conclut-il en regardant ses mains de plus près pour y déceler des traces de brûlures. *« Êtes-vous obligé d'en parler dans un rapport ? »*, demanda-t-elle d'une petite voix. *« Vous avez été en contact direct avec une chose qui n'est pas terrienne ! C'est une info qui sera forcément consignée... Cela apporte une crédibilité à nos travaux et l'événement prouve que nous avons raison*

d'écouter le ciel pour y trouver une forme de vie intelligente capable de communiquer avec nous.» Ashsey Ephthée ne souhaitait pas que son nom soit associé à une telle expérience. Elle se sentait atrocement mal à l'aise. « Je ne souhaite pas qu'on me mette en quarantaine à mon retour au pays. Dites simplement que c'est une collaboratrice qui souhaite rester anonyme qui a fait cette expérience. » Le scientifique hocha la tête après avoir réfléchi. Il comprenait son besoin de rester anonyme. « D'accord... Je ne mentionnerai pas votre nom. Nous n'allons pas ébruiter cette expérience, mais il y aura forcément des fuites... Je n'étais pas le seul à filmer », dit-il en regardant machinalement un homme qui se tenait près des ordinateurs. « Si c'est quelqu'un de chez vous, alors vous pouvez lui demander de ne pas poster cette vidéo », fit Ashsey en l'implorant du regard. « Ce n'est pas quelqu'un de chez nous. C'est juste un crack en informatique, sous contrat pour cette opération. Il est là pour s'assurer que personne ne puisse hacker nos données. Il a mis un super pare-feu pour décourager d'éventuels pirates informatiques. Il n'est pas très causant, mais il est efficace ! » Ashsey

était plutôt déçue. « *Le SETI ne fera aucune déclaration officielle et ne publiera pas cette vidéo, seulement celles qui auront été prises à l'extérieur, au moment de la création de l'agroglyphe. Votre nom ne sera pas mentionné par nous, mais je ne peux rien promettre advenant une fuite vidéo, vous comprenez ?* » La jeune femme le remercia en posant sa main sur son bras pour appuyer sa gratitude. L'homme hocha la tête et lui sourit gentiment. « *Vous avez de la chance de ne pas avoir été brûlée. Si jamais vous voyez des rougeurs apparaître sur vos mains ou sur votre corps, que vous vous sentez anormalement fatiguée, que vous avez des maux de tête, que vous êtes nauséuse ou si vous avez tout autre symptôme que vous n'aviez pas avant cet événement, il faudra m'en parler, d'accord ?* » Elle hocha la tête comme une sage écolière. Le scientifique lui proposa de lui envoyer l'enregistrement vidéo sur son téléphone, mais Ashsey lui demanda de le mettre plutôt sur une clé USB. Elle ne souhaitait pas que cet enregistrement puisse tomber entre les mains des hommes en costume-cravate qui l'avaient envoyée au Royaume-Uni. Le

scientifique acquiesça avant de repartir vers les ordinateurs. Elle tourna le regard en direction de l'homme sous contrat qui se tenait près des ordinateurs et qui avait filmé la scène. Elle croisa son regard, mais Ashsey détourna les yeux pour regarder son téléphone portable en faisant semblant de recevoir un texto et prit discrètement une photo de l'individu. Elle repensa alors à l'agent spécial James MacFarlane qui lui avait dit avant de partir.

« Nous avons rajouté une application d'écriture sur votre tablette. Elle ressemble à n'importe quelle autre application. Notez tout ce que vous faites : Date. Heure. Faits. Établissez un journal de bord. Un journal de terrain. Nous souhaitons un compte-rendu circonstancié très détaillé, idéalement documenté de photos et de vidéos. Nous aurons accès en temps réel à vos données et à vos images à travers votre appareil. Vous serez géolocalisée grâce à votre tablette. S'il y a un problème, que vous vous sentez en danger, que vous pensez avoir été démasquée, que des gens que vous ne connaissez pas sont entrés en

communication avec vous, que vous recevez un message bizarre par texto... n'importe quoi d'inhabituel, vous n'aurez qu'à débiter votre journal par 'aujourd'hui, le...' au lieu de commencer directement par la date. Cela voudra dire que vous demandez une extraction immédiate ! Nous n'entrerons pas en communication avec vous, d'aucune manière, alors si quelqu'un se fait passer pour moi, par texto ou par email, c'est un mensonge... et vous devrez activer le protocole d'extraction ! Je suis votre unique référence ! Je ne vais pas vous écrire et je ne vais pas vous téléphoner quand vous serez là-bas. Je vous téléphonerai seulement quand vous serez de retour au pays... Je vous laisserai des messages sur votre répondeur. Vous ne laissez personne utiliser votre tablette, vous ne la laissez jamais sans surveillance. Vous dormez, habillée de la tête aux pieds, avec votre passeport, avec votre téléphone et avec votre tablette. S'il y a une exfiltration, elle sera rapide et vous devrez partir avec ce que vous aurez sur vous. Sur le terrain, avec les membres du SETI, soyez la plus naturelle possible ! Votre inexpérience sera votre

meilleure couverture car elle vous permettra de poser un tas de questions sur un tas de sujets ! »

Elle aurait voulu paraître naturelle, mais ce qu'elle venait de vivre l'avait profondément secouée. Ses croyances venaient subitement de changer et elle ne savait pas comment y faire face. La seule chose qu'elle savait c'était que ces adeptes du *Land Art* n'étaient pas une menace pour la planète. Lorsqu'elle récupéra l'enregistrement audiovisuel quelques instants plus tard et qu'elle vit toute la scène sur un ordinateur, elle n'avait aucune explication sur les douze minutes qui lui manquaient. Elle passa sous silence cette expérience dans son journal de terrain et débuta son récit avec l'apparition du nouveau *Crop Circle* près de la grange. Toute vérité n'était pas bonne à transmettre, surtout qu'elle ne savait pas à qui ces renseignements allaient profiter ni de quelle manière ils allaient être utilisés. Elle fit le choix de n'écrire que le strict minimum. Elle plaça néanmoins dans son journal l'image de l'homme qui l'avait filmée afin qu'il puisse être identifié. Peu importe ce qu'était cette

« chose » lumineuse ou d'où elle venait en réalité. Ashsey Ephthée avait décidé volontairement de protéger son existence. Son expérience était la sienne, non celle des services du renseignement.

Albert Báthory-Apafi alias ALBERTINI

Albert Báthory-Apafi était un artiste marginal, atypique, mystérieux. Il n'était pas comme les autres. Il avait pris un temps infini à peaufiner sa technique. Après de nombreuses expérimentations, il avait fini par trouver une facture qui lui était propre. Sa longue pratique de la peinture lui avait permis d'atteindre une maîtrise dans cette façon particulière de placer sa matière picturale sur la toile. Il avait adopté la manière impressionniste, comme celle de Claude Monet. Ses influences provenaient surtout du néo-expressionnisme. De par ses sujets, il se rapprochait des peintres français de l'agonie. Devant un tableau réalisé par Albert, on avait l'impression de nager dans un univers étrange, onirique, hors du temps, hors du monde connu, teinté d'angoisse et de souffrance, à la limite cauchemardesque. Sa démarche artistique était pertinente, organisée, finement représentative de sa

philosophie de vie. Elle lui collait à la peau. Contrairement à de nombreux artistes qui exposent très tôt dans leur carrière, il n'avait pas jugé utile de montrer son travail avant plusieurs années. Il avait pris son temps. Il avait expérimenté inlassablement les médiums et les techniques, il avait fait de nombreuses recherches pour se trouver en tant qu'artiste. Au fil du temps, il avait détruit un grand nombre de tableaux, ne gardant que les toiles qui le représentaient vraiment. Il avait tellement mis de lui dans ses œuvres qu'il craignait de les révéler au grand jour, il craignait qu'une personne parvienne à déchiffrer leur contenu. Il avait l'impression de s'être mis à nu à travers sa peinture et il avait peur de cette révélation. Il avait donc choisi de préserver sa véritable identité en signant d'un pseudonyme. ALBERTINI était le nom qu'il avait choisi. Il avait délibérément choisi un pseudonyme à consonance italienne pour mener les gens sur une fausse piste. Il ne souhaitait pas se mettre à l'avant-scène. Il préférait plutôt que sa peinture parle pour lui. Sa démarche était complexe, ambiguë, à l'image de l'être qu'il était.

En janvier, Albert Báthory-Apafi avait engagé un détective privé. L'homme trapu et rondouillet, qui n'avait rien d'un Sherlock Holmes distingué, avait suivi la théoricienne de l'art en Ontario et aux quatre coins du Québec. Il avait d'ailleurs eu du mal à la suivre car ses activités étaient diverses et n'avait aucune habitude particulière, ni aucune routine dans son travail. Elle fréquentait plusieurs cercles : le cercle fermé des collectionneurs, le cercle restreint des influents du milieu de l'art, le cercle élargi des artistes, etc. Elle sautait d'une activité à l'autre, sans avoir aucune vie sociale. C'était d'ailleurs à se demander si elle dormait. Pour le détective privé, engagé pour la suivre, il avait été difficile de saisir l'étendue de toutes ses activités. Il s'était rabattu sur le site Internet de la jeune femme pour connaître son agenda professionnel et pour se faire une idée de ses nombreuses compétences. Albert cherchait justement ce type de personne polyvalente qui excellait dans plusieurs domaines parallèles et complémentaires. Il avait décidé de lui écrire après avoir lu le rapport du détective privé. Cette femme lui plaisait. Elle sortait vraiment de

l'ordinaire. Il sentait qu'elle pouvait être la femme de la situation. Elle s'était d'ailleurs montrée particulièrement intéressante lorsqu'il l'avait entendue en conférence lors de la rencontre annuelle des membres du *Cercle*. Selon les données contenues dans le document du détective, Albert Báthory-Apafi comprit que sous le masque d'être très connue publiquement, se trouvait en réalité une jeune femme extrêmement solitaire.

Albert était un amoureux de la culture. Une véritable passion pour l'expression artistique - toutes disciplines confondues - l'animait profondément. Pour lui, son art était un exutoire libérateur de tensions extrêmes. Il aimait le beau, l'esthétique, et tout ce qu'il y avait de raffiné en ce monde, mais son art ne l'était pas spécialement. Il était juste authentique. Sa peinture était un cri du cœur - un cri de désespoir, sauvage, primal - et, généralement, ce type de tableau n'était pas destiné à la décoration d'un salon ou, encore moins, d'une chambre à coucher. Albert ne sortait que très rarement de chez lui. Quand il le faisait, c'était dans l'angoisse. Dans son antre, il avait établi un endroit loin

du chaos mondial. Il avait créé une sorte de refuge culturel pour tous les membres de son clan qu'il recevait une fois par mois. Il s'efforçait ainsi de rester en contact avec les rumeurs du monde extérieur qu'il ne fréquentait plus depuis longtemps. Certains y trouvaient ainsi un espace de liberté intellectuelle. C'était la première fois d'ailleurs qu'il allait faire entrer une femme qui n'était pas du clan chez lui. La perspective de cette rencontre le terrifiait pour trois raisons. Premièrement, il savait qu'il allait devoir lui faire confiance et il n'accordait pas sa confiance à n'importe qui. Deuxièmement, il savait qu'elle était capable de lire l'âme des artistes à travers leurs peintures et il n'était pas certain d'être confortable avec cette idée. Troisièmement, il craignait que sa vie marginale soit un grave obstacle à une éventuelle collaboration entre eux et il n'avait pas l'intention de déroger à ses habitudes de vie, bien qu'il soit prêt à quelques assouplissements si elle en faisait éventuellement la demande. Il était rendu, dans son processus de développement artistique, à une fatalité : celle de présenter son travail au public et il avait

besoin d'elle pour y arriver. Il lui avait donc écrit une lettre manuscrite pour l'inviter à le rencontrer pour des conseils. C'est ainsi, qu'à son retour du Royaume-Uni, Ashsey Ephthée avait été surprise de découvrir une enveloppe des plus étranges dans son casier postal. Plus personne ne se donnait la peine d'écrire à la main, encore moins de manière calligraphique à la plume. Internet permettait l'instantanéité et les gens préféraient la contacter par ce moyen de transmission qui les délivrait de la lenteur et des frais du service postal traditionnel. De moins en moins de gens prenaient le temps de sentir les mots avant de les écrire. Avec l'arrivée d'Internet, l'écriture avait changé. Les phrases complètes étaient devenues rares, l'usage de figures de style encore plus ; les icônes et les raccourcis avaient remplacé les mots. Cette lettre était donc une agréable surprise dans sa vie. La calligraphie était des plus élégantes à regarder. Elle lut et relut la lettre, s'attardant à la graphie, ce qui lui permettait d'analyser la personnalité cachée de son auteur. A la lueur de son étude, elle en avait déduit plusieurs éléments de caractère, ce qui l'avait finalement décidé à accepter

l'invitation. Tel que demandé dans la lettre, elle confirma sa venue par téléphone, en laissant un simple message sur une boîte vocale. Elle confirmait ainsi sa présence pour le soir même. Elle souhaitait surtout éviter de devoir discuter avec l'agent spécial MacFarlane qui, elle le savait, devait être parfaitement au courant de son retour au pays. D'ailleurs, elle savait qu'il lui avait laissé de nombreux messages - qu'elle ne voulut pas écouter. Elle passa le reste de la journée à répondre à son courrier des dix derniers jours et à rassurer ses artistes sur la raison de son long silence.

Ashsey Ephthée se présenta à l'heure convenue devant l'imposant portail en fer forgé de la propriété située à 50 kilomètres de chez elle. Il lui avait donné les coordonnées exactes en latitude et en longitude pour être certain qu'elle trouve l'endroit en pleine forêt dans un petit village fortement francophone de l'est de l'Ontario qui fait partie de la cité de Clarence-Rockland dans les comtés unis de Prescott et Russell. Elle sonna à l'interphone et se présenta. La grille s'ouvrit à distance. Elle

roula lentement jusqu'au manoir et se stationna devant. Un large drapeau - qui n'était pas celui du Canada - flottait sur le bâtiment. Il s'agissait d'un aigle noir flanqué d'un soleil à gauche et d'un croissant de lune à droite surplombant sept tours rouges. Le tout sur fond à bandes horizontales bleu, rouge et jaune. La porte s'ouvrit sur un homme en uniforme, gardien de sécurité comme on en voit dans les consulats et les ambassades. Il lui demanda une vérification d'identité. Dans une sorte d'antichambre sans fenêtre, il lui demanda de déposer tous ses effets personnels en métal - bijoux compris - dans un compartiment en plastique que l'homme en uniforme plaça dans une consigne. « *Vos effets personnels vous seront rendus à la sortie* », lui avait-il appris en anglais d'un ton qui ne laissait place à aucune protestation. Son sac à main, son téléphone et son manteau furent placés dans un vestiaire. Ensuite, elle passa un détecteur de métal avant d'être finalement admise dans un grand hall d'entrée. Elle était habituée aux excentricités des artistes, mais cette mesure extrême de sécurité lui faisait un drôle d'effet. Elle se

sentait infiniment démunie, vulnérable, sans défense, sans son téléphone portable qui contenait une grande partie de sa vie professionnelle. Un homme, soigneusement habillé d'un complet d'une coupe européenne, l'attendait. Il la conduisit dans un vaste salon où il lui expliqua très poliment en français les règles de la maison qui ne tenaient qu'en deux demandes : rester en tout temps à deux mètres de distance de l'artiste et ne pas tenter de le toucher physiquement. La jeune femme hocha la tête en guise de consentement. Elle n'avait jamais connu pareille situation. Elle se mit à étudier la pièce. Plusieurs blasons trônaient sur les murs et son regard s'attarda sur l'un d'entre eux. Elle comprit instantanément ce qu'elle vit. Un grand être tout mince au visage très pâle et émacié émergea silencieusement d'un coin sombre du salon. « *Bonsoir, Madame Ephthée* », lui dit-il dans un français impeccable, d'une voix douce et apaisante. « *Permettez-moi de me présenter : Albert Báthory-Apafi. Soyez la bienvenue dans mon humble demeure. Merci d'avoir accepté de me rencontrer. Je vous prie de pardonner ces quelques*

mesures de sécurité. Je souffre malheureusement de nombreuses allergies.» L'explication fut accueillie avec un large sourire compréhensif. « Bonsoir, Monsieur Báthory-Apafi. Ravie de vous rencontrer. » Ils ne se serrèrent pas la main. Elle trouva cette distance singulièrement impolie, mais respecta néanmoins les instructions qu'elle avait reçues. Albert semblait ne pas savoir par où commencer. Il était nerveux. « Vous regardiez ces blasons... Vous avez donc des connaissances en héraldique ? », demanda Albert pour briser la glace. « En héraldique, non... pas vraiment... mais je comprends le langage des symboles. D'ailleurs, d'après les couleurs, si je ne m'abuse, vous êtes d'origine roumaine ? » Albert hocha la tête. « Je suis originaire du centre-ouest de la Roumanie pour être exact... c'est une région formée de plateaux, de dépressions et de vallées... Un paysage d'une grande beauté. » Ashsey hésitait à poursuivre sur ce terrain. « Mais ce n'est pas le drapeau de la Roumanie que j'ai vu flotter dehors ! C'est celle d'une principauté ! » « Certes. Il s'agit d'une ancienne principauté... celle de mes vénérables ancêtres. Avant la formation de

l'État roumain moderne en 1859, les Roumains vivaient principalement au sein de trois principautés autonomes... mais ceci est de l'histoire ancienne ! » Albert garda le silence pendant un court instant avant de rajouter : *« En tant que descendant de cette lignée privilégiée, ce lieu est protégé par l'immunité diplomatique ! Nous sommes donc une annexe consulaire... techniquement, vous n'êtes plus sur le territoire canadien ! »* Ashsey réfléchit à la situation. *« Je comprends... Vous êtes donc un artiste qu'on ne peut toucher ni de près, ni de loin ! »* Albert se sentait vraiment ridicule de lui imposer une distance de deux mètres. Tout le préambule qu'il avait soigneusement préparé et répété tant et tant dans sa tête tombait soudainement à l'eau. Elle le prenait au dépourvu. *« Certes... au sens littéral comme au sens figuré »*, conclut-il simplement sans s'expliquer davantage. Elle le détailla du regard. Elle avait l'impression de l'avoir déjà rencontré. Sa voix douce lui rappelait vaguement quelque chose. Il portait un costume noir, un 3 pièces visiblement fait sur mesure, d'une coupe parfaite, avec une chemise blanche à col

cassé. Une cravate ascot rouge bordeaux, à pans croisés, était élégamment nouée et fixée avec une épingle dont la tête était une perle. Cet homme, qui se tenait droit comme une patère, avait de longs cheveux bruns, noués sur la nuque avec un ruban noir. Il avait un petit côté dandy du XIXe siècle, notamment par cette allure précieuse avec ses gants blancs. Il était difficile de lui donner un âge. Malgré sa cravate désuète et des manières à l'ancienne qui rappelaient la courtoisie d'une autre époque, physiquement, il semblait âgé entre 30 et 35 ans. Elle fit aussitôt le rapprochement avec l'homme qu'elle avait rencontré et qui l'avait raccompagnée en voiture le 6 janvier. Lui aussi se tenait droit comme un « i » et il était de même stature. Son port de tête était identique et sa façon de bouger était la même. Elle comprit que c'était bien l'homme masqué qui lui avait demandé sa carte d'affaires. Albert Báthory-Apafi lui proposa poliment de prendre le thé dans l'atelier. Elle accepta d'un signe de tête. Albert se tourna en direction du majordome qui était resté en retrait, silencieux, attendant les ordres du maître de céans. Il n'eut pas à

parler. Un simple regard suffit. L'homme s'inclina discrètement avant de disparaître dans une autre pièce pour préparer le thé. Ashsey songea qu'une boisson chaude pourrait éventuellement les rapprocher et casser ce froid, cette barrière invisible, qu'elle sentait entre eux. Ce grand artiste maigrelet, inquiétant par sa pâleur extrême, l'invita poliment à le suivre. Il l'entraîna à travers diverses pièces dont les riches boiseries de chêne, d'un style victorien très masculin, lui firent l'effet d'un voyage à travers le temps. Elle laissa errer son regard sur les livres qui étaient posés çà et là et les peintures qu'elle voyait sur le chemin. Elle se laissa guider, tout en analysant ce qu'elle voyait tout autour d'elle. Les portraits de ses ancêtres la rendaient de plus en plus mal à l'aise. « *Ce sont tous des gens de votre famille ?* », demanda-t-elle pour briser le silence lorsqu'elle eut porté le regard sur Erzébeth Báthory qu'elle reconnut sans peine. Albert se retourna à demi vers elle et hochait simplement la tête. Cette demeure avait une aura particulière et la jeune femme commençait à s'en rendre compte. Elle ne se sentait pas très confortable, mais

ce sentiment s'effaça heureusement dès qu'il la fit entrer dans son atelier très éclairé. « *Bien peu de gens ont eu le privilège d'entrer dans ce lieu* », annonça-t-il gravement. « *Soyez donc la bienvenue dans ma tanière !* »

Habitée à visiter les ateliers des artistes, la théoricienne nota certains détails très curieux en entrant dans celui d'Albert. Ses pinceaux étaient de véritables antiquités. Il utilisait des pinceaux en poil véritable, alors que les artistes contemporains utilisaient, la plupart du temps, des pinceaux en poil synthétique. L'atelier en lui-même était un lieu fascinant qui fournissait une mine de renseignements sur la personnalité de l'artiste. Elle nota la présence d'authentiques crânes d'animaux et tout ce qu'il fallait pour fabriquer sa propre peinture à partir de pigments naturels. Elle était sidérée de voir qu'apparemment l'artiste faisait lui-même sa propre peinture à l'huile, selon des techniques très anciennes et très coûteuses à notre époque. A l'ère où tout pouvait s'acheter en quantité industrielle dans les commerces de fournitures d'artistes pour

quelques dollars, rechercher les éléments d'origine, minéraux et végétaux, les broyer en fine poudre et les utiliser avec un liant, tenait vraiment de la haute voltige du labeur. De nos jours, plus personne ne travaillait de cette façon. Pas une goutte de peinture n'était visible sur le parquet de chêne. Ashsey Ephthée en déduisit qu'elle avait affaire à un perfectionniste, doublé d'un maniaque du rangement car tout était rangé dans un ordre logique. Tout ce qu'elle voyait dans cet atelier en disait long sur lui. Dans l'atelier, le décor était plus lumineux et nettement moins lugubre. Un drap de batiste blanc reposait sur chaque toile présentée sur un chevalet. Il y en avait cinq au total. Albert s'arrêta devant l'un d'eux et expliqua : *« Si je vous ai fait venir, Madame Ephthée, c'est parce que je cherche quelqu'un qui pourrait, éventuellement, me représenter dans le monde extérieur. Si mon art vous intéresse, s'il a une quelconque valeur artistique à vos yeux, j'aimerais que vous songiez à l'éventualité de devenir mon agente. Vous me feriez un très grand honneur... et vos honoraires professionnels seront les miens, bien entendu ! »*

Elle n'eut pas le temps de lui préciser qu'elle ne travaillait pas avec n'importe qui. Il retira le premier drap. La théoricienne en fut aussitôt bouleversée. Elle eut un réflexe de peur. Elle recula de deux pas en direction de la porte, prête à battre en retraite. Un long silence suivit cette réaction instinctive. Albert étudia anxieusement l'expression craintive qui s'était affichée sur son visage. Il remarqua qu'elle en avait la chair de poule. Sa toute première réaction avait été physique, comme il le redoutait.

« *Oh my God !* », fit-elle en son for intérieur, impressionnée par la puissance de l'œuvre qui l'avait littéralement ébranlée. En même temps, elle réfléchissait au quart de tour : « *Quelle clientèle pourrait être intéressée par ce type de peinture !?* » Après un long silence gêné, il verbalisa doucement ce qui lui brûlait les lèvres. « *A voir l'expression de votre visage, vous semblez comprendre en profondeur cette peinture... Puis-je abuser, Madame, en vous demandant ce que vous y percevez ?* » Il était prêt à tout entendre. Il y avait tellement à dire que la théoricienne resta pétrifiée avant de prendre une grande

inspiration. Elle ne savait pas si elle devait tout révéler ou minimiser la portée de son interprétation. Elle s'avança alors vers la peinture et l'étudia de très près, ce qui l'empêchait de regarder l'artiste qui avait les yeux rivés sur elle. « *J'y vois...* » Elle hésitait à livrer le fond de son interprétation. Ses yeux glissèrent sur une poubelle où elle y découvrit une poche de sang qui, visiblement venait de La Croix Rouge. Elle se redressa aussitôt : « *J'y vois une grande détresse psychologique !* », dit-elle en lâchant le morceau. Albert hochait la tête. Il comprit qu'elle prenait grand soin à choisir ses mots pour ne pas le vexer. Elle recula de quelques pas pour voir l'œuvre dans son ensemble. Elle avait retrouvé un semblant de sang-froid. « *Le rouge que vous utilisez est très... spécial ! Il n'est tiré d'aucune terre ni d'aucun végétal !* » Ce rouge brunâtre ne venait pas d'un quelconque mélange de pigments naturels - ni même synthétiques. Ashsey Ephthée était songeuse. Elle ne savait pas ce qu'il convenait de faire en pareille situation. Elle poursuivit son étude de l'œuvre tout en réfléchissant au moyen d'abrégé poliment sa visite. Albert choisit la carte de la

douceur pour tenter de la mettre plus à l'aise devant sa peinture. *« On prétend que vous êtes capable de comprendre intimement un artiste à travers sa peinture ? On a même écrit que vous lisiez carrément leur âme ! »* L'experte et théoricienne de l'art regrettait depuis longtemps qu'un journaliste, avide de sensationnalisme, l'ait écrit dans l'un de ses articles en déformant ses propos. Elle répondit en minimisant la portée de ses facultés. *« J'ai lu ce qu'on avait écrit sur moi mais, en réalité, je lis seulement la peinture, non l'âme des gens ! L'herméneutique de l'art n'est pas une technique divinatoire. Le journaliste qui a pondu cet article a largement exagéré mes capacités. Il m'a dépeinte comme une sorte de cartomancienne de l'art... ce qui est absolument ridicule ! Comme je vous l'ai dit, en janvier, lorsque vous m'avez accompagnée, je ne perçois pas les pensées des artistes, mais je suis capable de percevoir leur état d'esprit, leur état d'âme, au moment où ils ont peint leur œuvre. »* Albert fut frappé par sa sagacité. Percé à jour, il se contenta de sourire timidement. Il ne s'attendait pas à être reconnu si rapidement.

D'un autre côté, il était plutôt rassuré par ses paroles. Pour lui, cela signifiait qu'elle ne pouvait pas apprendre grand-chose sur lui avec cinq peintures judicieusement sélectionnées. Il se sentit instantanément rassuré. Pour peu, il en aurait soupiré de soulagement.

Albert tira un deuxième drap blanc, puis un troisième, puis un quatrième, puis un cinquième. Méthodiquement, lentement, peinture après peinture, il révéla son travail à la théoricienne qui s'était figée dans une peur panique. Elle comprenait trop bien ce qu'elle voyait et se demandait comment elle allait pouvoir quitter cet endroit maintenant qu'elle connaissait son secret. L'employé de maison, le majordome très distingué qui l'avait accueillie avec politesse et courtoisie, arriva en silence avec un plateau. Il disposa la théière et les tasses sur une table de bistro. Ashsey était soulagée de ne plus être seule avec l'artiste. Ce soulagement momentané fut bref ; le majordome se retira aussitôt après. Elle étudia soigneusement les œuvres tout en ne sachant pas si elle allait avoir assez de courage pour prendre le thé

avec lui, finalement. Elle n'était pas assez bonne comédienne pour lui cacher la vérité. Elle n'avait jamais su mentir. Le mensonge ne faisait pas partie de son travail. « *Le cercle récurrent* », commença la théoricienne en essayant d'avoir une voix qui ne trahissait pas sa peur, « *s'agit-il de votre cellule familiale ou d'un cercle d'amis ? Parce qu'on dirait qu'il n'y a pas de différence entre votre famille et vos amis ?* » « *C'est un clan !* », répondit-il directement.

Elle le regarda droit dans les yeux. « *Ceci explique cela !* », dit-elle sur un ton énigmatique. « *Les liens du sang sont là !* », rajouta-t-elle à l'intention d'Albert qui s'apprêtait à demander ce qu'elle sous-entendait par cette affirmation. Albert comprit à l'expression de son regard effrayé qu'elle savait ce qu'il était. Elle détailla sous la lumière des néons son air pâle avant de reposer son regard sur la première toile. « *Ces sept silhouettes fantomatiques, ce sont donc des personnages influents de votre clan, des chefs en quelque sorte ?* » Albert hocha la tête. « *Le clan est divisé en sept principautés. A leur tête, se trouvent sept princes* »,

expliqua-t-il pour résumer simplement les choses. « *Et ces puissants seigneurs... ils ont le droit de vie ou de mort sur le reste des membres du clan ?* » Albert resta silencieux pendant dix longues secondes et finit par répondre. « *C'est exact !* » Il ne servait à rien de lui mentir. « *Et vous êtes l'un d'eux... hummm, je comprends maintenant l'importance de leur présence dans votre travail* », fit-elle pensivement. « *Comment savez-vous que je suis l'un d'eux ?* », demanda-t-il en sourcillant d'étonnement. « *A l'évidence, ils sont omniprésents dans votre vie... jusque dans votre peinture !* » Il était maintenant effrayé par cette extralucidité. Elle n'était pas censée découvrir pareil détail sur lui... ni sur « eux ». Il n'était pas possible pour Albert de lui expliquer que le *Clan Caramilla* avait été créé pour lutter contre l'inquisition du XV^{ème} siècle en unifiant toutes les communautés secrètes sous une même bannière. Il ne pouvait pas non plus lui expliquer que leurs lois obscures étaient appelées « Traditions » et que le clan était très hiérarchisé. Ils avaient leurs lois et lorsqu'un problème survenait, les sept princes prenaient une décision irrévocable. Ils

étaient d'ailleurs les seuls à pouvoir appeler un « Conclave » qui était un évènement majeur dans la vie politique de leur communauté secrète. Les sept seigneurs étaient des juges dont l'autorité suprême ne pouvait pas être remise en cause.

« Même en vous cachant derrière un pseudonyme, vous risquez d'attirer l'attention sur vous en diffusant vos peintures dans le monde extérieur. Vous en avez conscience, n'est-ce pas ? », demanda la jeune femme en choisissant bien ses mots. Albert hocha la tête en toute connaissance de cause. *« Il faudra me créer une biographie de toute pièce, si vous me faites, bien sûr, l'honneur de devenir mon agente. Puis-je encore abuser, Madame Ephthée, en vous demandant ce que vous avez compris exactement dans ma peinture ? »* Elle comprit qu'il savait qu'elle savait et qu'il était inutile de lui cacher la vérité sur sa capacité de perception. Elle décida de dire la vérité. *« En fait... Je crois avoir tout compris ! »* Elle s'assit à la table parce que ses jambes ne la portaient plus. *« Sauf votre respect... Voilà une bien grande affirmation*

face à seulement cinq de mes peintures », lui dit-il pour se rassurer lui-même. Il prit place à la table ronde, en face d'elle. Les deux mètres de distance avaient été diminués à un mètre seulement. Albert pouvait sentir sa chaleur à cette distance. Il avait enlevé ses gants blancs pour servir le thé. Elle huma le parfum du thé au jasmin avant de planter son regard vert dans celui de son vis-à-vis. Elle remarqua qu'il avait un regard sombre, insondable, impénétrable. Il y avait bel et bien une barrière élevée entre eux qui provenait de lui. Elle observa ses mains pâles aux longs doigts fins et osseux. « Je comprends votre travail ! », lui murmura-t-elle. « Permettez-moi d'en douter. Mon travail est plus complexe qu'il n'y paraît », lui dit-il calmement en essayant de paraître décontracté alors que tous les muscles de son visage étaient tendus sous sa peau laiteuse. « Je ne vous ai pas encore parlé de ma démarche artistique ! » Ashsey prit une gorgée et déposa sa tasse. « Vous n'avez pas à m'en parler. Votre travail parle pour vous ! » « En seulement 5 peintures ? » Ashsey plissa des yeux pour essayer de comprendre cet homme qui semblait la pousser à prouver

ce qu'elle avançait. «*Et si vous aviez quelque chose à cacher!?*», osa-t-elle sachant pertinemment que c'était le cas. Albert avait déjà réfléchi à cette éventualité. Il doutait réellement qu'elle puisse percer ses mystères en seulement cinq œuvres. «*Si vous êtes vraiment celle que vous prétendez être, j'ai bien peur que mes secrets soient déjà connus, dans ce cas !*», conclut-il.

Elle réfléchit à la situation. Elle but lentement une autre gorgée de son thé et reposa sa tasse en prenant grand soin à ne pas l'entrechoquer avec la soucoupe à cause de sa nervosité. Le regard d'Albert étudiait attentivement son langage corporel. Elle se leva lentement et s'approcha des œuvres, en partie pour se soustraire à son regard perçant. Elle étudia les œuvres sans se presser, tout en se demandant quels termes elle allait utiliser pour rester évasive. Elle espérait que ses tremblements intérieurs n'étaient pas trop visibles extérieurement. Albert admira sa silhouette longiligne et remarqua le galbe de ses mollets qui lui indiquait qu'elle était sportive. Elle portait un tailleur noir et une chemise blanche ; un

classique, rien de tape à l'oeil. Cette sobriété classique lui plaisait. « *Même si vous êtes l'un de ces sept individus, vous les craignez... parce que vous êtes artiste et, par définition, un non-conformiste. Vous souhaiteriez sortir de ce clan qui vous étouffe, mais vous ne pouvez pas en sortir. Le pacte qui vous lie est celui du sang et du secret. L'appartenance à ce cercle se traduit par des droits et des obligations, en particulier lors d'une Vendetta... Votre groupe devient alors une arme car les sept chefs peuvent contraindre les membres d'accomplir un devoir... même contre leur gré !* » Albert changea aussitôt d'expression. Il y avait des lustres que personne ne l'avait impressionné de façon si fulgurante. « *Vous êtes la silhouette au centre du groupe fantomatique que l'on voit ici. Inconsciemment, vous vous êtes représenté comme la plus petite des ombres. La moins dangereuse. Vous vous représentez ainsi car vous voyez les six autres comme des personnages oppressants et plus puissants que vous. Celui-ci est le prince que vous considérez comme le plus important ; le mâle alpha de tous les mâles alphas. Il est redoutable et sans pitié. Vous le détestez*

royalement... Vous avez été contraint de faire quelque chose qui vous répugne peu de temps avant la création de cette œuvre et vous avez décidé de prendre du recul face aux six autres qui ont fait pression sur vous pour arriver à leurs fins. Ce recul s'est fait petit à petit - progressivement - pendant la réalisation de cette peinture. Elle vous a d'ailleurs servi d'exutoire, de thérapie, car vous étiez en colère contre eux, mais plus encore contre vous-même car vous ne pouviez pas tenir tête aux six autres princes. La pression était trop importante. Vous regrettez votre geste et vous vous êtes fait la promesse de ne plus jamais subir leur pression politique. Vous avez été manipulé par eux... et vous le regrettez amèrement ! Celui-là, le grand, celui que vous détestez tant, vous l'avez imaginé dans une marre de sang... Vous souhaiteriez le voir disparaître ! Tandis que celui-ci... ma foi, on dirait presque un allié. A vos yeux, il est le moins dangereux des six autres... un cousin, peut-être ? » Albert but une gorgée pour se donner une contenance. Elle se tourna alors vers lui pour étudier sa réaction. Il la regardait toujours, de plus en plus inquiet cependant de savoir ce

qu'il convenait de faire avec elle, maintenant qu'elle savait ce qu'elle n'était pas censée savoir. Elle étudiait son langage corporel avec attention. Elle comprit qu'elle avait mis le doigt sur un secret. *« Il s'agit du prince de Moldavie... un cousin. Je le considère effectivement comme le plus raisonnable, le moins dangereux, comme vous dites »*, expliqua-t-il simplement. Elle hocha la tête d'un air entendu. Elle pointa du doigt la plus grande des ombres. *« Je ne sais pas ce qu'il a fait exactement, mais vous aimeriez peindre avec son sang »*, murmura-t-elle. Elle déglutit avec difficulté avant de poursuivre.

« Le monde extérieur vous attire, bien que vous le redoutiez. Vous fréquentez Le Cercle parce que vous êtes collectionneur d'art et que vous pouvez vous réfugier derrière un masque l'espace d'une soirée mais, en fait, toute votre vie n'est qu'un masque parce que vous êtes une ombre. Vos allergies, comme vous le prétendez, sont en réalité des phobies. Elles vous empêchent de vous mêler à ceux que vous admirez secrètement. Vous entretenez vos phobies pour vous

garder en sécurité, toutefois vous aspirez plus que tout autre chose à rendre public vos œuvres, mais vous vous réfugiez dans l'ombre par pudeur. Vous souhaiteriez être reconnu comme artiste peintre mais, en même temps, vous ne voulez pas qu'on sache qui vous êtes. Il y a une part d'ombre et de lumière en vous, mais l'ombre est la plus présente car votre survie en dépend ! »

Albert hochait la tête. Elle avait vu juste. Elle revint s'asseoir à la table, près de lui. Il était terrifié par sa profonde compréhension de son travail. « Je sais aussi que vous aimez la littérature classique, celle du XIXe... c'est une époque que vous appréciez pour, notamment, ses auteurs, ses musiciens et ses peintres. En fait, vous aimez tous les arts qui touchent cette époque ! En plus d'être un peintre remarquable, vous jouez également du piano... et vous devez certainement être un virtuose à en juger par votre souci de perfection ! Ceci dit, vous ne vous donnez jamais en spectacle et vous ne jouez que pour vos invités les plus proches, ceux en qui vous avez une confiance absolue et ils sont peu nombreux. A mon avis, ils doivent se

compter sur les doigts d'une seule main. Vous ne placez pas votre confiance en n'importe qui et vous êtes prudent dans vos alliances car votre clan est très hiérarchisé, extrêmement politique. La moindre nouvelle alliance peut déplaire. Vous avez très certainement dû faire une longue recherche sur moi pour m'avoir invitée chez vous, aujourd'hui, sous prétexte d'obtenir des conseils en développement de carrière... une recherche de plusieurs mois, je dirais... depuis que nous nous sommes parlés en janvier, fort probablement. Vous êtes précis, méticuleux et vous aimez l'ordre dans lequel chaque chose est à sa place. C'est une façon de vous rassurer ! »

Albert garda le silence pendant vingt secondes. Elle avait vu juste encore une fois. Il hocha la tête. « C'est exact ! », lui dit-il simplement sans lui mentir. « Vous faites vous-même votre peinture, à partir d'éléments naturels. Vous utilisez des soies naturelles pour vos pinceaux. Tout ce que vous utilisez vient d'une autre époque. Si je regardais à l'endos de vos peintures, j'y découvrerais certainement de la toile de lin naturelle et non de

la toile de coton traitée. Même vos chevalets sont antiques... un beau travail d'ébénisterie, soit dit en passant. La patine de ce chevalet-ci indique que c'est sans doute votre préféré... Vous aimez l'authentique et vous détestez le synthétique et tout ce qui est industriel ou artificiel. Si vous le pouviez, vous peindriez à la lumière naturelle... mais vos allergies vous l'interdisent formellement, donc vous utilisez des néons de couleur blanc froid qui ne dénaturent pas la couleur de vos peintures... mais pourquoi faire vos propres couleurs ? »

Albert était scié. Il ferma les yeux pendant un court instant et secoua la tête. Il ne pouvait encaisser le choc. *« Je fais mes propres pigments pour éviter les métaux lourds qui peuvent se retrouver dans certaines couleurs industrielles. Je me soucie de l'environnement... et je préfère de loin le labeur du travail bien fait à la facilité d'achat. »* Ashsey hocha la tête d'un air compréhensif. *« J'ai cru que c'était en rapport avec vos nombreuses allergies. Il est vrai que le jaune de cadmium, de chrome ou de zinc, le blanc de plomb, le vert d'oxyde de chrome,*

le bleu de cobalt ou de manganèse ne sont guère inoffensifs pour la santé ou pour la terre quand on les retrouve dans des sites d'enfouissement... c'est tout à votre honneur de penser à la terre dans le choix de votre peinture. » « J'ose à peine vous demander si vous avez appris autre chose sur moi en seulement cinq peintures », fit l'homme qui se tenait droit comme un « i ». « Vous êtes vraiment très impressionnante ! » Ashsey sourcilla et déglutit avec difficulté. Elle avait peur d'aller trop loin. Il était temps pour elle d'utiliser la douceur et de le rassurer. « Je sais aussi que votre couleur préférée est le rouge bordeaux, que vous êtes célibataire, que vous n'avez jamais été marié... d'ailleurs ce statut vous plaît particulièrement, mais vous n'êtes pas misogyne ni phallocrate, ce qui me rassure ! Vous êtes un solitaire de nature, cela vous donne plus de temps pour vous adonner à la peinture et à la musique. Vous êtes quelqu'un de très cultivé, vous parlez couramment plusieurs langues et vous aimez recevoir... dans le luxe et le confort, bien entendu... mais cela, sans doute, à cause de votre position sociale, votre rang ! La lettre que vous m'avez envoyée m'a appris

que vous aimiez écrire à la plume. Votre main d'écriture correspond à celle de l'Europe de l'Est du XIXe siècle. Ce papier, fait à la main, était très ancien. L'encre utilisée était de qualité supérieure, sûrement une encre de Chine très ancienne, elle aussi... un bâton d'encre, peut-être. Le sceau à la cire, qui n'est plus utilisé de nos jours, indique que vous vivez toujours dans une époque lointaine. Les vêtements que vous portez me le confirment également. » Après une brève pause, elle ajouta doucement avec un sourire sincère. « J'ai beaucoup apprécié votre main d'écriture. Elle était vraiment très élégante, très délicate... le choix de vos mots, la façon de vous exprimer... Tout était de qualité supérieure. » Il lui sourit, touché par ses paroles. « Vous avez de grandes qualités telles que recevoir les gens sans leur faire sentir l'infériorité de leur caste sociale... et c'est tout à votre honneur ! Cela indique une sincère humilité, un respect d'autrui et une indulgence... des vertus qui font défaut aux six autres princes ! » Elle savait décidément trop de choses sur lui et sur « eux ». N'y tenant plus, il posa la question qui lui brûlait les lèvres

depuis le début de cette étrange étude :
« Vous avez vraiment tiré toutes ces informations de mes peintures ? » La théoricienne fit un geste négatif de la tête et but une gorgée de thé avant de répondre.
« J'ai compris ce que vous étiez avant même de voir votre première peinture. J'ai reconnu la comtesse Báthory, en passant devant son portrait et j'ai fait le lien avec votre nom... Et... les peintures de vos ancêtres datent toutes du XIXe siècle, à l'exception d'une seule. J'ai vu quelques livres posés çà et là et ce sont tous des classiques de la même époque. Vos mains sont celles d'un pianiste. Vous êtes issu de la vieille noblesse roumaine. Je l'ai compris en voyant le grand blason dans votre salon. Votre atelier est à votre image et en dit long sur votre personnalité. J'ai additionné les éléments et votre première peinture n'a fait que confirmer mon hypothèse de départ. Les quatre autres n'ont fait qu'enfoncer le clou plus profondément, si je puis dire ! Je peux même vous dire dans quel ordre chronologique vous les avez peintes ! Celle que vous m'avez montrée en premier est la plus récente et la plus tourmentée. C'est une

œuvre majeure qui a été faite avec du sang humain. Vous utilisez la peinture comme exutoire. C'est votre journal intime... et j'ai lu votre journal, avec une certaine fascination, je dois l'avouer ! Je n'aurais pas été si loin si vous ne l'aviez pas demandé... Je ne voulais surtout pas être indiscrete, Votre Altesse ! »

Albert Báthory-Apafi resta silencieux. Il n'était pas certain de pouvoir lui faire confiance. Ashsey Ephthée comprit qu'il était en plein dilemme à voir le pli soucieux qui barrait son front. Elle lui murmura simplement en posant furtivement une main sur son bras. *« Et je sais que vous vous sentez seul... terriblement seul. J'en suis sincèrement navrée ! »* Elle retira sa main à la fin de sa phrase. Le contact n'avait duré que trois secondes à peine. Albert confirma d'un signe de la tête, ému malgré lui par son empathie qu'il savait être sincère. Ils burent leur thé en silence. Albert était incapable de sonder son regard émeraude qui s'était assombri. Elle semblait perdue dans d'intenses réflexions intérieures. Ils se regardèrent les yeux dans les yeux, à quelques reprises, se jugeant l'un et l'autre, analysant le degré de dangerosité de

l'autre. Finalement, après quelques gorgées de thé, elle rompit le lourd silence qui s'était installé dans l'atelier. Il n'y avait qu'une seule solution pour sortir vivante de cet entretien. Elle lui demanda s'il avait un *pressbook*. Albert, surpris, cligna des yeux. « *Sachant ce que je suis, vous acceptez tout de même de me représenter ?* » La théoricienne hocha la tête. « *Oui, j'accepte ! Votre travail mérite d'être vu ! Je voudrais tout de même mettre au clair certains détails avec vous. Premièrement, il doit y avoir une totale confiance entre un artiste et son agent ; aucune zone d'ombre entre eux... et aucune distance ! Deuxièmement, c'est une relation basée sur le professionnalisme, sur l'éthique professionnelle et le respect de l'autre. Troisièmement, c'est une relation de longue durée. Quatrièmement, même si vous payez mes services, je ne suis pas votre employée, ni votre secrétaire, ni votre esclave. Je deviens une collaboratrice, qui a à cœur vos intérêts professionnels et votre développement artistique... ce qui veut dire que je dois avoir carte blanche pour toutes les décisions qui concernent la diffusion de votre travail et vous devrez, dans une*

certaine mesure, suivre mes conseils sans les discuter ! » Albert hocha la tête. *« J'accepte bien sûr toutes vos conditions, Madame Ephthée ! »* Ashsey poursuivit sur sa lancée. *« Cinquièmement, je suis liée par le secret professionnel, ce qui veut dire que tout ce que je pourrais éventuellement apprendre sur vous, sur votre clan, sur vos ancêtres, sur votre façon de vivre, restera entre nous. Je ne serai donc jamais une menace pour vous ni pour les vôtres... et je voudrais que votre communauté le sache et le comprenne bien. Sixièmement, je ne veux pas me sentir sur mes gardes chaque fois que je viendrai vous voir. Je prends donc pour acquis que ma sécurité sera toujours votre principale priorité quand je viendrai ici. »* Albert hocha vivement la tête. Il avait compris le message. *« Septièmement, le contrat de service vous parviendra par la poste »,* fit-elle simplement. *« Vous n'aurez qu'à me retourner une copie signée... ou la faire poster par quelqu'un de chez vous, si nécessaire ».* Pour la première fois depuis le début de la rencontre, Albert affichait une vraie émotion sur son visage anguleux. Sa barrière de défense s'effritait. Il en était ému aux larmes. Il se leva lentement

de son siège, elle fit de même. Il remit ses gants blancs. « *Ma vie marginale... ne vous incommode-t-elle pas ?* », osa-t-il dans un souffle. « *Fort heureusement, je ne juge pas les gens selon leur degré de marginalité, mais seulement à la qualité de leur authenticité dans la pratique de leur art... et à la qualité de leur amitié ! Mon devoir, c'est de vous comprendre en tant qu'artiste, de comprendre votre travail et la genèse de votre création. Pour le reste, ce que vous faites dans votre vie privée, avec qui vous le faites, de quelle façon vous le faites et pour quelle raison vous le faites, cela ne me regarde pas ! Et, à la limite, je n'ai pas à le savoir si ces activités ne concernent pas votre vie d'artiste. Nous avons tous un jardin secret !* »

Albert contourna très lentement la table, sans la quitter des yeux, lentement pour ne pas l'effrayer davantage. Il lui tendit simplement la main un peu gauchement. « *Aucune zone d'ombre, aucune distance !* », murmura-t-il en répétant ce qu'elle avait dit. La théoricienne lui serra la main. Elle était étrangement froide. Elle

pouvait le sentir à travers ses gants blancs. « Vous serez en sécurité ici, Madame Ephthée ! Sur mon honneur, je vous en donne ma parole », lui dit-il en la regardant droit dans les yeux. La chair de poule ne la quitta pas un seul instant de toute sa rencontre avec cet étrange individu qui pratiquait le *Blood Art Painting*. « Et, huitièmement, Votre Altesse, je m'appelle Ashsey et non Madame Ephthée ! » L'artiste hocha la tête d'un air entendu et lui sourit timidement. « Dans ce cas, je vous en prie, appelez-moi Albert et non 'Votre Altesse' ! Je n'ai jamais aimé les étiquettes. Vous me faites un très grand honneur en m'acceptant dans le cercle restreint et privilégié de vos artistes. »

A cet instant précis, alors qu'ils scellaient leur engagement professionnel l'un envers l'autre, Albert n'aurait su dire lequel des deux avait le plus peur de l'autre.

Ooparts

Le vingtième et le vingt-et-unième siècles avaient ouvert la voie à de nombreuses croyances - pour la plupart exotiques et farfelues - ayant trait à l'existence d'une possible intelligence extraterrestre. Internet n'avait fait qu'accroître les théories du complot, propager les fausses rumeurs et les canulars en tout genre, inventer de nouvelles légendes urbaines et faciliter la diffusion de preuves montées de toutes pièces sur un ordinateur. Une image trouvée sur un site sérieux, un enregistrement audiovisuel tourné par un individu paniqué, des témoignages à grande échelle, étaient maintenant d'autant de pièces à conviction douteuses pour le chercheur de vérité. Seule l'expérience personnelle pouvait être gage d'authenticité, bien qu'il pouvait s'agir d'un appareil lumineux piloté à distance par un Terrien. Ashsey Ephthée l'avait bien compris à la suite de son récent contrat avec le SETI.

Elle croyait plus facilement à un canular très élaboré. Ce ne fut que l'expérience personnelle qui changea sa perception. Elle regardait d'ailleurs une fois par jour la séquence filmée de son expérience pour se convaincre qu'elle avait bel et bien vécu cette rencontre étonnante qui avait profondément modifié ses convictions.

Elle était enfin de retour chez elle, après avoir interprété de nombreux *Crop Circles* récoltés sur une longue période de temps par le SETI. Tel que convenu avec les hommes en veston-cravate, son journal de terrain était disponible sur sa tablette intelligente, via une application d'écriture. Elle leur avait mis des « photos de vacances » sur lesquelles elle posait avec un t-shirt au logo du SETI aux côtés de divers scientifiques importants. Sur les photos, on voyait qu'ils l'avaient tous adoptée. Elle faisait à présent partie de leur cercle fermé. On lui avait fait promettre de revenir dans l'équipe au besoin. Elle avait découvert que les symboles pouvaient s'interpréter comme des éléments d'équation. Quant au disque crypté qui était apparu dans le champ près de la grange,

c'était effectivement un code binaire. Elle les avait aidé à décrypter le message qui tenait en trois mots : « *Planète en danger* ». Elle l'avait fait manuellement, avec un crayon et un bloc-notes. « *On a affaire à des écolos qui se soucient de notre planète plus que nous* », avait soupiré le chef de l'équipe en voyant le message traduit. « *Un Greenpeace intergalactique !* », avait plaisanté l'un d'entre eux pour alléger l'atmosphère tendue. Ashsey était restée silencieuse, dubitative, face à cet avertissement vraiment trop banal pour être le fruit d'un message venu du ciel. Elle s'était retirée après avoir déposé son crayon sur la table de travail. Elle craignait que la menace ne vienne pas du réchauffement climatique, comme plusieurs le pensaient. « *Le retour de la grippe espagnole ? Une pandémie du virus Ébola ? Une météorite heurtant la Terre ?* », s'était-elle demandé. Son cerveau s'était mis en « mode catastrophe » et tout y était passé.

Elle avait fourni de l'information pertinente, avec une rigueur journalistique, comme on le lui avait demandé. Elle avait écrit son séjour

en Angleterre sous la forme d'un journal de bord, ne manquant pas de préciser au passage les conditions exécrales de la vie quotidienne dans le QG. Après avoir dormi sur un très inconfortable lit de camp dans une grange anglaise, à l'humidité, sans commodités sanitaires réellement modernes pendant plusieurs jours, la théoricienne rêvait enfin de passer des heures dans un bain moussant et, luxe suprême, de dormir dans un vrai lit. La journée avait été longue entre son retour d'Angleterre en fin de matinée et sa rencontre en soirée avec Albert Báthory-Apafi. Il était 23h00 lorsqu'elle revint enfin chez elle. La première chose qu'elle fit en entrant fut de se jeter de tout son long sur son lit et de sortir sa tablette pour regarder ses récents courriels. Le téléphone sonna. Elle prit l'appel à contrecœur.

« Qu'est-ce que vous voulez agent MacFarlane ? Quels mots n'avez-vous pas compris dans mon résumé ? » Le rire sonore de l'agent spécial MacFarlane retentit à l'autre bout du fil. *« Comment avez-vous su que c'était moi ? Vous n'avez même pas d'afficheur ! »* Ashsey Ephthée soupira

d'ennui. « Personne d'autre ne m'aurait appelée à une heure si tardive ! » L'agent MacFarlane alla droit à l'essentiel. « Comme vous venez à peine de revenir chez vous, je... » « Ah ! Parce que je suis suivie ? » « Juste géolocalisée... A vrai dire, c'est la tablette qui l'est et je sais que vous venez de l'ouvrir. Comme vous venez à peine de rentrer, je voulais éviter de vous déranger plus tard. Je suppose que vous vous apprêtiez à vous coucher. » Elle s'étira de tout son long. « C'est exact... Je n'ai plus que cette idée en tête ! Je prends un bain moussant et je me couche ! » « Je vous ai laissé dix messages depuis ce matin pour vous dire que vous pouviez supprimer cette application de votre appareil. Nous avons récupéré tout le matériel que nous avons besoin ! » Tout en parlant, elle sortit d'un tiroir son pyjama favori en pilou qu'elle avait été contrainte de quitter après la venue des trois *men in black* des services du renseignement. « Onze appels dont dix messages pour me dire que je pouvais supprimer cette application ! Wow ! Mais quel zèle extraordinaire pour un fonctionnaire ! Vous devez être la fierté de votre service, dites

donc ! » James MacFarlane répondit en riant, nullement vexé d'être perçu comme un simple fonctionnaire. *« Effectivement ! Pour certains, je passe pour un zélé - voire pire - pour d'autres, c'est simplement de la conscience professionnelle. Voyez-vous, cette application qui permet de géolocaliser votre tablette, nous permet également de filmer et de prendre des photos à distance, alors avant d'enfiler votre pyjama aux motifs de flocons de neige qui, ma foi, semble très confortable, je tenais à vous en informer ! »* Elle jeta un regard inquiet en direction de sa tablette avec l'angoisse terrible de constater que son plus fidèle compagnon de travail était un espion redoutable. Elle rougit en réfléchissant à tout ce qu'elle avait pu faire devant sa tablette depuis son retour. Un silence perdura sur la ligne avant qu'elle trouve quelque chose à dire. *« Je n'ai jamais dit que c'était un défaut d'être zélé. Il y a parfois du bon à être zélé... et d'avoir une véritable conscience professionnelle »,* fit-elle penaud de ses railleries. *« En tant que fonctionnaire super zélé, si j'ai laissé autant de messages, c'était seulement que j'estimais que l'information était*

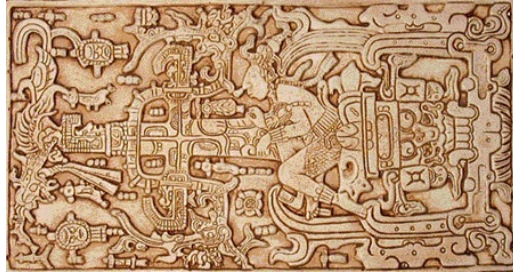
importante... et comme j'étais certain que vous alliez vous dévêtir avant d'écouter tous mes messages, j'ai préféré vous avoir de vive voix. Ai-je eu tort d'appeler si tardivement, dites-moi ? » Ashsey rougit de plus belle. « *Non... Non... Vous avez bien fait ! Je vous remercie beaucoup. J'apprécie beaucoup votre conscience professionnelle... euh... Je vous en dois une !* » James MacFarlane se fit plus pressant. « *Maintenant, faites-moi plaisir, voulez-vous !? Supprimez immédiatement cette application ! Je pense qu'il n'y a pas que moi qui vous regarde en ce moment !* » Ashsey Ephthée tira la langue et fit un salut de la main en face de sa caméra et supprima l'application sous le rire amusé de l'agent spécial MacFarlane qui n'avait rien manqué du spectacle.

« *Bon, maintenant que nous sommes seuls... Savez-vous ce qu'est un oopart ?* » Ashsey Ephthée cligna des yeux, surprise par la question. Elle s'assit sur le rebord de son lit. « *Bien sûr que je sais ce que c'est ! C'est un objet d'art ou artefact qui n'est pas censé exister par rapport à l'époque à laquelle l'objet a été conçu.* » L'agent spécial James

MacFarlane était satisfait de sa réponse car elle était identique à celle qu'il avait sous les yeux. « *Cela vous dirait de rencontrer des néo-évhéméristes et d'interpréter des ooparts ? Ils ont choisi notre ville pour leur colloque annuel. C'est votre domaine, l'art, non ?* » La théoricienne de l'art regrettait vraiment d'avoir écrit son livre en herméneutique de l'art. A présent, même le Service canadien du renseignement de sécurité (SCRS) croyait qu'elle n'avait qu'à claquer des doigts pour soutirer quelques secrets cachés d'objets à caractère artistique. « *Je vais encore devoir rencontrer des illuminés !?* », soupira-t-elle d'ennui. « *Cela ne devrait pas vous poser trop de problèmes puisque vous en côtoyez régulièrement dans votre travail !* » Elle sourcilla. Oser comparer un artiste à un illuminé tenait du blasphème. La théoricienne se laissa néanmoins convaincre de l'intérêt d'une telle rencontre, ne serait-ce que par curiosité pour les ooparts, ces *out of place artifacts*.

Deux jours plus tard, la jeune femme ouvrit machinalement le feuillet du colloque et lut

l'entrée en matière : « *La théorie des anciens astronautes ou néo-évhémérisme est une spécialité ufologique qui prouve que les anciennes civilisations ont été en contact avec des visiteurs extraterrestres venus apporter sur la Terre le savoir dans divers domaines.* » Elle roula des yeux. Elle referma le feuillet avant de s'intoxiquer. Elle regarda autour d'elle. La salle se remplissait. En tant qu'experte en art et théoricienne connue, elle avait eu droit à l'une des meilleures places et un gros dossier de presse, propagande ouvertement démagogue pour une nouvelle croyance qui utilisait le sensationnalisme, les analyses simplistes et mythes populaires, qui aboutissaient, au final, à des conclusions farfelues. Elle ouvrit tout de même le dossier de presse pour voir les images d'artefacts supposément qualifiés d'*ooparts*. Une image retint son attention. Il s'agissait du bas-relief de la dalle scellant le sarcophage de K'inich Janaab' Pakal 1^{er} dans le Temple des Inscriptions de Palenque. On voyait le souverain au commande d'une machine qui ressemblait à une fusée ou à un vaisseau spatial d'où une fumée s'échappait.



La théoricienne analysa le bas-relief comme s'il s'agissait d'un dessin. Elle fut obligée de reconnaître qu'un truc clochait dans cette œuvre complexe. Effectivement, une telle machine ne pouvait pas exister à l'époque où la dalle du sarcophage avait été sculptée. Elle observa la deuxième image.



Elle reconnut des hiéroglyphes égyptiens. Elle lut le commentaire qui accompagnait la photo : « *Hiéroglyphes d'Abydos du temple funéraire de Séthi I^{er} à Abydos. On y voit des véhicules modernes dont un hélicoptère, un sous-marin, un zeppelin et un planeur.* » Pour la jeune femme, ces hiéroglyphes étaient stupéfiants, toutefois ils ne pouvaient pas s'interpréter comme des dessins. L'écriture égyptienne était un domaine particulier. Les hiéroglyphes n'étaient pas exactement des dessins, c'était un langage - ce qui était d'ailleurs aussi le cas pour la dalle en sarcophage maya. Il s'agissait probablement d'écriture ; la métaphore et l'allégorie pouvaient très bien exister aussi chez les civilisations précolombiennes et dans l'Égypte antique. La théoricienne mit ces étrangetés visuelles sur le compte de la paréidolie, qui est une sorte d'illusion d'optique qui consiste à associer un stimulus visuel informe et ambigu à un élément clair et identifiable. Le cerveau structurant son environnement en permanence, il transforme les informations fournies par la rétine en objets connus. La paréidolie exprime ainsi la tendance du cerveau à créer du sens par

l'assimilation de formes aléatoires à des formes référencées. D'ailleurs, un seul regard porté aux autres glyphes suffisait à dire que l'insecte et l'espèce de poisson qu'on y voyait sur la partie gauche de la tablette étaient tout aussi fantaisistes. Une troisième image montrait une petite statuette très ancienne.



La théoricienne lut le commentaire rattaché à l'image : « *Dogū de la période Jōmon (du X^e millénaire av. J.-C. au III^e siècle av. J.-C., Japon). Ces statuettes sont la représentation évidente de visiteurs d'un autre monde. La combinaison spatiale qu'elles portent est en une preuve. »*

La théoricienne, sceptique, optait plutôt pour l'hypothèse d'un costume ancien. *« Il peut très bien s'agir d'un costume guerrier ayant pour but de faire peur à l'ennemi. Les Samourais japonais en ont fait usage et leurs masques étaient tous plus effrayants les uns que les autres ! »*, se dit-elle réfutant ainsi tous les raccourcis intellectuels des néo-évhéméristes.

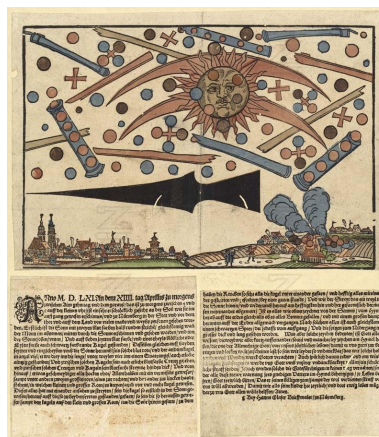
La première conférence portait sur les bases de la théorie spéculative. Selon eux, les civilisations antiques n'auraient pas possédé les connaissances nécessaires pour réaliser certaines de leurs constructions colossales. Selon eux, certains éléments permettaient de croire à une présence extraterrestre, tels que certains personnages présents sur des fresques anciennes qui représentaient des astronautes, telle que la statuette Dogū au Japon. D'autres éléments représentaient des ovnis ou des « pistes d'atterrissage », comme les géoglyphes de Nazca au Pérou. Pour eux, les extraterrestres auraient influencé le développement des civilisations sur Terre, en enseignant aux Terriens l'agriculture, l'écriture, les mathématiques, l'astronomie,

etc. Ces visiteurs auraient altéré l'ADN humain pour favoriser l'évolution vers une espèce plus intelligente. Quand la théoricienne entendit que la théorie du dessein intelligent extraterrestre rejoignait les croyances de certains individus aux moeurs étranges qui évoquaient le peuple des Élus de la Bible (dont le terme hébreu « Élohim » signifie « ceux qui viennent des cieux ») venu sur Terre dans leurs roues de lumière, elle roula des yeux. Toujours selon les bases de leur théorie pseudo-scientifique, les peuplades primitives, dépassées par le savoir de ces visiteurs en fait fait des dieux. Elle avait assez de connaissance dans le symbolisme mythologique pour se faire une idée sur la question des anciennes divinités. Les mythes utilisaient des symboles, tels que la roue de feu pour illustrer le soleil qui, lui-même, était un symbole divin. Il était absurde de soutenir que les mythes anciens étaient des récits véridiques à prendre au premier degré.

A l'entracte, la théoricienne fut prompte à se lever et à quitter les lieux pour prendre un peu de recul. Elle sortit du Centre Shaw pour

faire quelques pas, histoire de se changer les idées. Elle était contrariée d'avoir perdu son temps à assister à cette conférence inutile. Elle s'acheta un café pour emporter. Son téléphone vibra. « *Ne baissez pas les bras ! Le meilleur reste à venir !* », l'encouragea MacFarlane, visiblement au courant qu'elle était sortie du lieu où se tenait le colloque. Elle regarda discrètement autour d'elle pour voir si elle était suivie. « *Il n'y a pas d'objets d'art, agent MacFarlane, vos informations sont erronées ! La seule chose inexplicable et insolite à mes yeux est le nombre effarant de gens qui assistent à ce colloque !* » La théoricienne revint néanmoins sur place avec son gobelet en carton après que l'agent MacFarlane lui ait assuré de la pertinence de la prochaine conférence. La suite fut aussi farfelue que la première partie. Le propos portait sur deux documents anciens de 1566 et de 1561.

«...Le 4 avril 1561, l'Allemagne est parcourue par une multitude d'objets décrits comme étant engagés dans une bataille.



On rapporte que de petits globes et disques sortaient de grands cylindres. Ces observations sont alors interprétées comme des prodiges surnaturels, des anges et autres présages religieux », expliqua le conférencier le plus sérieusement du monde. « De nos jours, ces témoignages seraient interprétés comme l'équivalent ancien des rapports d'ovnis modernes. »

La théoricienne roula à nouveau des yeux. L'orateur en revenait toujours à des raccourcis intellectuels. Une peinture s'afficha sur l'écran et la théoricienne se redressa, enfin arrivée au vif du sujet qui l'intéressait.



Il s'agissait d'un ovni qui apparaissait sur le tableau de Mainardi, la *Madonna col Bambino e San Gionvannino*, qui traversait les cieux en pleine Nativité.

Une autre peinture attira toute son attention. Selon les néo-évhéméristes un objet en forme de soucoupe volante se trouvait sur le tableau *La Thébaine* de Paolo Uccello.

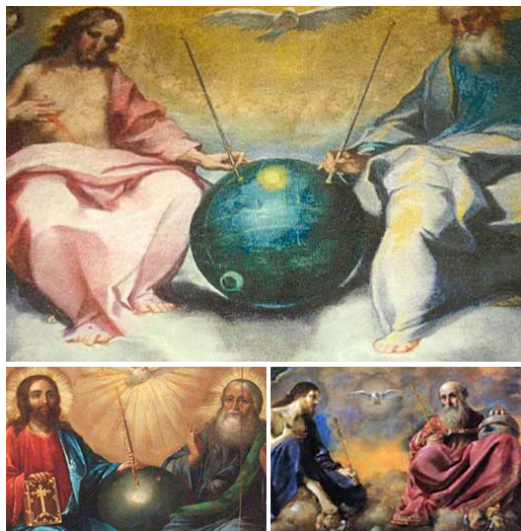


En extrapolant, on y voyait peut-être un ovni, mais pour la théoricienne, il s'agissait d'un symbole tout autre. On ne pouvait pas baser une théorie sur un symbole sorti de son contexte. « *Tout de même !* », s'indignait-elle, catastrophée par leurs exagérations. Dans une œuvre aussi complexe, il fallait tout prendre en considération et non pas seulement une partie du tableau pour

conclure à un truc aussi dingue. La théoricienne restait résolument sceptique. Le conférencier présenta toute une série de peintures anciennes, toutes plus ou moins à caractère religieux, dont l'Annonciation, qui présentaient des « éléments » attribués à une technologie associée aux soucoupes volantes dans le ciel. On y voyait carrément un rayon de lumière que le conférencier attribua à un laser.



Trois heures plus tard, à la fin de la deuxième conférence, la théoricienne resta assise, anormalement silencieuse et apathique sur son siège. Elle n'avait jamais vu ces éléments dans la peinture ancienne sous cet angle d'approche. Elle avait épuisé les théories « raisonnables » pour réfuter les allégations de pure science-fiction du conférencier. Peut-être que son récent voyage au Royaume-Uni y était pour quelque chose mais, pour la première fois de sa vie, elle était prête à admettre la possibilité que des « visiteurs » aient pu venir sur Terre bien avant la manifestation des *Crop Circles* en 1960. Elle repassa mentalement certains récits bibliques ; les miracles n'étaient-ils pas justement des récits de pure science-fiction ? Et comment expliquer raisonnablement, logiquement, les langues de feu de la Pentecôte, la Résurrection, l'Ascension et tous ces événements chrétiens non explicables ? Elle secoua la tête pour remettre en place ses pensées qui heurtaient profondément ses convictions. Bien qu'agnostique, quelque chose l'avait profondément remuée de l'intérieur.



Son téléphone vibra à nouveau dans le fond de sa poche. Elle savait que c'était l'infatigable agent spécial James MacFarlane. Elle laissa vibrer l'appareil. Elle n'était pas prête à souscrire à ce genre d'ineptie, même si l'art ancien en faisait référence.

Paul Grey alias EBE

La théoricienne de l'art évita soigneusement les appels répétés de l'agent spécial James MacFarlane et se contenta de lui envoyer un très bref rapport qui résumait les grandes lignes du colloque. Elle souhaitait vivement se détacher de ce cercle dans lequel il voulait visiblement la faire entrer. L'ufologie n'était pas sa tasse de thé et, à bien y penser, elle ne souhaitait pas spécialement entreprendre le long travail de démêler le vrai du faux. Ses deux missions en tant qu'herméneute de l'art l'avaient éloignée du fondement de son travail qui était d'aider les artistes peintres à développer leur carrière professionnelle. « Sa mission », des plus terre à terre, n'avait rien à voir avec les grands mystères de l'univers. Elle avait donc repris le droit chemin en ignorant volontairement les appels de l'agent MacFarlane. Elle n'avait pas donné suite à ses nombreux messages laissés sur son répondeur numérique intégré à

son téléphone de maison qui demandaient de le rappeler, ni ceux laissés sur sa boîte vocale de son téléphone portable. Elle avait laissé tous ses appareils intelligents chez elle et s'était enfuie, là où personne n'aurait l'idée de la chercher, ni ne pourrait la géolocaliser. Suite à cette rencontre étrange avec Albert Báthory-Apafi, Ashsey Ephthée avait fait des recherches sur sa propriété. Elle avait appris que la demeure appartenait bel et bien à la Roumanie et que ses actuels occupants faisaient partie du corps diplomatique. De peine et de misère, à force de persévérance, elle put également remonter la lignée, pseudo officielle, de la comtesse Erzébeth Báthory, mais ne trouva nulle trace d'un quelconque Albert Báthory-Apafi. Elle en fut quelque peu rassurée. Il n'était donc pas un descendant direct de celle qu'on appelait « la comtesse sanglante ». Elle avait passé un moment à fouiller sur le web tout ce qui pouvait toucher de près ou de loin à cette demeure ou à ses occupants, mais elle revenait sans cesse à la lecture de l'Histoire de cette partie d'Europe de l'Est. Elle avait donc appris que les armoiries des Báthory, datant de 1325,

faisaient référence à une légende et représentaient trois dents placées horizontalement entourées d'un dragon se mordant la queue. Elle avait également appris que Báthory signifiait « bon héros » alors qu'en hongrois, le mot *bátor* signifiait « courageux ». Du côté Apafi, c'était une lignée qui venait apparemment d'une famille aristocratique hongroise et transylvanienne. Ses recherches sur l'Ordre du Dragon menèrent inévitablement à Vlad Dracul, le père de Vlad l'Empaleur. Elle apprit, entre autres, que le personnage historique avait servi en tant que commandant de frontière et qu'il avait été chargé de la garde des passages de la Transylvanie vers la Valachie. Le surnom de *Dracul* venait d'ailleurs du latin « draco » qui voulait dire « dragon » et se référait à son investiture dans l'Ordre du Dragon. Elle avait avancé l'hypothèse que le clan, dont Albert avait mentionné l'existence, était peut-être cet ordre secret qui était né en 1408. Il était très frustrant de chercher des renseignements et n'aboutir à aucun résultat. Au final, les questions étaient plus nombreuses que les réponses. Elle avait compris qu'Albert

Báthory-Apafi était un homme qui s'enveloppait soigneusement d'un linceul de mystère. Ce n'était donc pas Wikipedia qui allait lui apprendre tous ses secrets. Depuis cette récente rencontre, elle avait songé à contacter son ami français, Pierre Legrandier, qui vivait dans le 6^e arrondissement de Paris. Elle voulait lui demander ce qu'il pensait de la porphyrie mais, elle ne l'avait pas fait, par peur de paraître ridicule à ses yeux. Il lui aurait probablement parlé de la porphyrie érythropoïétique congénitale ou maladie de Günther, une maladie sanguine héréditaire très complexe et très rare, dont la photodermatite est l'un des symptômes avec les troubles neuropsychiatriques habituels : violence, irritabilité, nervosité, impulsivité, agressivité, insomnie, etc. qui accompagnaient aussi une érichrodontie ou érythrodontie, c'est-à-dire la pousse anormale des dents et leur déformation au niveau des deux incisives extérieures et des canines du haut et du bas. Elle avait lu sur le sujet tout ce que l'on pouvait trouver dans la bibliothèque de la faculté de médecine de la capitale. Elle y avait passé un long

moment, pour tenter d'oublier le malheureux colloque auquel elle avait été contrainte d'assister. En réalité, elle fuyait James MacFarlane qui tentait de la rejoindre trois fois par jour : matin, midi et soir. Cette grande bibliothèque médicale était le dernier endroit sur terre où l'on pouvait trouver une théoricienne de l'art. Pendant une semaine, elle y avait trouvé une planque parfaite. Elle s'était gavée de lectures médicales avec photos de photodermatose mutilante peu ragoûtantes. Elle avait appris que, depuis la description de la maladie à la fin du XIXe siècle, environ 200 cas seulement avaient été rapportés dans la littérature. C'était une maladie extrêmement rare. Elle avait dû prendre un moment pour consulter un dictionnaire médical pour comprendre le jargon qui était loin de celui qu'elle utilisait dans les arts. Elle avait étudié le sujet pendant sept jours, en se rassurant au sujet d'Albert. Le pauvre homme souffrait probablement de porphyrie érythropoïétique congénitale depuis sa naissance de façon très sévère. Elle était en quelque sorte soulagée de voir qu'une maladie - bien réelle - pouvait expliquer son état de pâleur

extrême. Elle laissa donc tomber tout le folklore et les vieilles superstitions roumaines et rentra chez elle rassurée.

Dans son appartement, elle nota un changement dès qu'elle eut désarmé le système d'alarme dans le hall d'entrée. L'atmosphère était différente. Elle tendit l'oreille. Elle fit prudemment quelques pas vers le salon pour voir si quelqu'un s'était introduit malgré son système sophistiqué anti-intrusion à détection de mouvement. Elle sursauta en voyant une petite sphère de lumière blanche-bleutée immobile au-dessus d'un livre ouvert. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la boule de lumière se déplaça à toute vitesse vers la fenêtre. La seule chose qui vint à l'esprit d'Ashsey Ephthée fut de crier « *Non ! Reviens ! Ne pars pas !* », mais la mystérieuse lumière avait déjà traversé la fenêtre et s'était évanouie dans les rumeurs de la ville. La théoricienne de l'art courut à la fenêtre de son salon. Elle regarda de tous bords tous côtés à la recherche de l'étrange lumière qu'elle avait vue en Angleterre et qui, visiblement, l'avait retrouvée à Ottawa. Après dix minutes

d'espoir, la jeune femme quitta sa fenêtre et se dirigea vers le livre ouvert qui semblait tant intéresser la lumière. Elle resta extrêmement pensive en refermant le livre. C'était le livre portant sur sa recherche en herméneutique de l'art. « *Conscient, curieux, intelligent, furtif...* », murmura-t-elle dans le silence de son appartement de l'avenue Laurier. Elle observa autour d'elle ce qui avait pu bouger, mais rien ne semblait avoir été déplacé à l'exception du livre qui, elle le savait, était rangé dans sa bibliothèque. De tous les livres de philosophie et d'art qui se trouvaient chez elle, la sphère lumineuse avait sciemment choisi d'ouvrir le sien, celui qu'elle avait écrit sur l'art du comprendre et sur l'art de l'interprétation. Elle tapota pensivement son livre du bout des doigts en regardant la page que lisait la lumière à son arrivée. « *Et amateur d'art, apparemment !* »

Deux heures plus tard, alors qu'elle venait de terminer son repas, elle reçut une notification. Un coup d'oeil sur son téléphone l'informa qu'elle venait de recevoir un message courriel d'un artiste.

« Bonjour,

Je me considère comme un artiste, bien que je n'ai jamais exposé mes œuvres en public. A vrai dire, je ne sors jamais de chez moi et je ne reçois personne. Je vis en totale réclusion et cette vie d'ermite me convient parfaitement. Je m'appelle Paul Grey. Mon nom est d'une telle banalité que j'ai opté pour un pseudonyme. EBE est mon nom d'artiste. Je n'ai aucune biographie, ni aucune démarche artistique à vous proposer. Je voudrais présenter mes œuvres au public et c'est pourquoi je vous contacte. Après une longue recherche, j'en ai conclu que vous étiez vraiment la personne idéale pour m'aider à me faire connaître. Vous trouverez ci-joint cinq images de mes peintures les plus récentes. Pourriez-vous me donner votre avis sur mon travail ou, à défaut, me donner quelques conseils pour que je puisse débiter une carrière sur le continent nord-américain ? Je suis conscient que vous devez être très sollicitée par les artistes et je m'en voudrais de vous déranger inutilement, mais je vous serais éternellement reconnaissant si vous daigniez juste regarder mes peintures pour me donner votre avis. Ai-

je du talent ? Est-ce que mon travail est suffisamment abouti pour être présenté en public ? Dans l'attente d'une réponse de votre part, veuillez agréer mes salutations les plus distinguées.

Très humblement,

Paul Grey, alias EBE »

La théoricienne recevait trop régulièrement ce genre de message. Elle se contentait de diriger les artistes vers des galeries qui organisaient régulièrement des expositions collectives et qui étaient un formidable tremplin professionnel. Elle ne pouvait pas tous les aider. Elle ne travaillait qu'avec un nombre très restreint d'artistes qui étaient déjà dans les hautes sphères du monde de l'art. Elle ne travaillait pas vraiment avec des artistes en début de carrière. Le travail étant trop exigeant, une sélection était vraiment nécessaire. Par curiosité professionnelle, elle regarda les peintures fournies en pièces jointes. « *Oh my God !* », s'exclama-t-elle à voix haute. Elle n'en croyait pas ses yeux. La deuxième image était encore plus extraordinaire. Elle fit une rapide recherche sur Internet, mais elle ne trouva aucun

renseignement sur l'artiste. Il sortait vraiment de nulle part. Elle appréciait vraiment les cinq peintures qu'elle avait sous les yeux. Le regard rivé sur l'écran de son téléphone portable, elle se dirigea vers sa tablette. Il fallait qu'elle regarde ces images sur un écran plus grand. « *Oh my God !* », répétait-elle en regardant les images une à une. Elle n'avait jamais rien vu de semblable. Paul Grey sortait vraiment de l'ordinaire.

A 20 heures, la théoricienne se présenta chez Albert. Partagée entre la hâte et l'appréhension, elle avait attendu leur rendez-vous. Elle avait choisi avec soin ses vêtements, préférant la sobriété et la distinction. A son arrivée, elle eut droit à la fouille en règle. Le gardien de sécurité à l'entrée était un tantinet plus bavard que la première fois. Il lui laissa porter ses bijoux en or ; elle en fut très étonnée. « *Et mon téléphone ?* », lui demanda-t-elle en constatant qu'il le lui laissait. Le gardien avait visiblement reçu de nouvelles instructions. « *Vous pouvez le garder, mais en mode vibration seulement. Les gens de cette maison ont une sainte horreur des sonneries*

téléphoniques ! Et, s'il vous plaît, ne prenez aucune photo sans leur consentement. Ils tiennent vraiment à conserver leur vie privée loin des réseaux sociaux. » Ashsey Ephthée le tint à la main. Sa robe moulante à empiècements graphiques noir et blanc à manches longues à col rond n'avait aucune poche. Le majordome qui l'attendait était, lui aussi, plus amical. Il inclina la tête avant de lui adresser la parole. Après quelques échanges de politesse, l'employé en vint au vif du sujet. *« Son Altesse a précisé aucune règle pour Madame, alors vous pouvez oublier tout ce que je vous ai dit lors de votre première visite ! » « Même les deux mètres de distance ? »* L'employé lui fit un sourire en coin. *« Voyez cela comme une extraordinaire marque de confiance de Son Altesse ! »* Ashsey Ephthée était ébahie par ce changement d'attitude. *« Je peux le toucher, alors ? »* L'employé était presque amusé par la question. *« Je laisserai le soin à Son Altesse de répondre lui-même à cette question ! »* La jeune femme eut un large sourire en songeant à ce qu'elle allait pouvoir faire avec ses nouvelles permissions. Albert était déjà au salon. Il lui tendit sa main

gantée qu'elle serra aussitôt. « *Bonsoir, Albert !* » Elle profita du rapprochement pour se hisser sur la pointe des pieds pour lui faire la bise. Une seule, sur la joue. Albert en fut, sur le coup, totalement renversé. La théoricienne lui fit un sourire, comme si de rien n'était. Elle le traitait comme un être humain normal ayant toutefois une pathologie rare. « *Bon-Bon-Bonsoir !* » Albert la détailla, renversé par cette confiance aussi soudaine qu'inattendue. Il appréciait la coupe ajustée de sa robe. « *Alors !?* », fit la théoricienne en ignorant volontairement son trouble momentané. « *La biographie ? Vous l'avez lue ?* » « *Pour votre confort, j'ai demandé à ce que l'on hausse la température de l'atelier. La dernière fois, j'avais l'impression que vous aviez froid...* » La théoricienne lui fit un sourire en coin. « *Merci de vous soucier de mon confort.* » Il n'était pas dupe - elle non plus. Il savait que la température ambiante était des plus confortables et que sa chair de poule n'était due qu'à la terreur. Il était donc d'autant plus fasciné par l'audace dont elle avait fait preuve. « *La biographie que vous m'avez écrite est parfaite !* », répondit-il calmement.

Albert l'invita à ouvrir la marche puisqu'elle connaissait déjà le chemin de l'atelier. Elle étudia avec plus d'intérêt l'environnement d'Albert. Elle s'arrêta devant le portrait de la comtesse Báthory. Albert crut bon de l'informer. « *Plusieurs légendes sont associées à ce personnage.* » « *Sont-elles vraies, selon vous ?* », s'enhardit Ashsey pour connaître le fond de la pensée d'Albert. « *Les légendes ont toujours un fond de vérité, même si certains faits historiques sont largement exagérés... La comtesse aimait prendre des bains de sang pour conserver son éclat de jeunesse, paraît-il !* » « *Certainement une croyance populaire* », fit Ashsey en étudiant la peinture avec intérêt. Albert lui sourit aimablement devant l'affirmation pleine de tact de son agente. « *C'est très aimable à vous de lui laisser le bénéfice du doute !* », répondit-il calmement. « *C'est une très belle peinture... son état de conservation est remarquable !* » Ashsey poursuivit sa route jusqu'à l'atelier sans rien ajouter. Elle venait de constater que cette peinture, qu'elle croyait être une excellente copie, était en fait l'œuvre originale prétendument disparue. Tous les portraits qui existaient de la

« comtesse sanglante » dans le monde découlaient directement de l'œuvre originale qu'elle venait tout juste d'admirer en retenant son souffle. Après deux heures de travail, Albert proposa de faire une pause pour la laisser récupérer. « *Je vous fais travailler très tard* », fit-il sincèrement désolé de lui imposer un horaire de travail nocturne. « *Souhaiteriez-vous poursuivre un autre soir ?* » La théoricienne fit un geste négatif de la tête. Elle était une bête de travail qui ne s'arrêtait jamais. Albert l'obligea tout de même à faire une pause et demanda au majordome de lui apporter un repas convenable. La théoricienne rangea sa rédaction. Elle préparait une démarche artistique sur le concept du *Blood Art Painting*. Elle savait d'ores et déjà que le premier jet serait probablement accepté sans aucune retouche. Ce qui était délicat, par contre, dans cette démarche, c'était l'utilisation de sang animal. La *Société pour la Prévention de la Cruauté faite aux Animaux* (SPCA) allait monter sur ses grands chevaux ; il fallait absolument utiliser les bons mots pour minimiser l'impact. « *Albert... Puis-je vous poser une question ?* » L'être au

visage pâle et émacié s'y attendait depuis un moment. Il hocha la tête s'attendant à un interrogatoire en bonne et due forme. Il craignait surtout qu'elle lui demande de quoi il se nourrissait. Il n'était pas certain d'être confortable avec un sujet aussi personnel. « *Dans votre clan... y aurait-il quelqu'un, par hasard, qui s'y connaisse en cyber-espionnage ?* » Albert l'étudia un instant avant de lui demander si elle avait des ennuis. Il était soudainement inquiet pour elle. « *J'aimerais juste trouver l'adresse de quelqu'un... je n'ai qu'un nom, un email et cinq photos ! J'aimerais localiser l'artiste qui m'a envoyé ces photos. Vous permettez que je vous les montre ?* » Albert hocha simplement la tête. La théoricienne prit son téléphone qu'elle avait mis de côté et s'approcha de lui jusqu'à le frôler. Elle lui montra les cinq peintures qui venaient de Paul Grey. Albert appréciait cette proximité qu'il laissa perdurer. « *Pister quelqu'un ne pose aucun problème !* », répondit-il le plus naturellement du monde. La théoricienne s'empressa de préciser qu'elle ne voulait aucun mal à cet homme, mais qu'elle souhaitait le rencontrer. « *Je crois que le seul*

moyen de le rencontrer, c'est d'aller à sa rencontre», expliqua-t-elle. «*A mon avis, il doit habiter un endroit reculé du reste du monde... un ermite qui se cache... comme vous, quoi !*» Albert leva un sourcil, amusé d'être comparé à un ermite.

Le milieu du *hacking* informatique et/ou du cyber-espionnage était un cercle fermé. On n'y pénétrait pas impunément. C'était tout un univers que la théoricienne ne connaissait pas. Elle avait seulement entendu dire qu'à partir d'un courriel, quelqu'un qui s'y connaissait pouvait remonter à une adresse IP et, de là, à une adresse géographique. Il y avait aussi le *doxing* qui consistait à pister une personne sur Internet grâce aux traces qu'elle y laissait. On pouvait utiliser le *tracking link* - un lien traçable - pour identifier une adresse IP et le *user-agent* de son navigateur. Exploiter correctement une adresse IP pouvait mener à la géolocalisation de la cible de manière tout à fait précise. Dans certains cas, les données EXIF des fichiers images pouvaient aussi s'avérer extrêmement riches en renseignements exploitables. Son expérience en

matière de recherche sur Internet se limitait aux moteurs de recherche ; elle savait donc que Paul Grey n'avait pas de compte Facebook ni de site Internet, ce qui voulait dire qu'elle ne pouvait pas remonter jusqu'au propriétaire du nom de domaine du site qui aurait pu lui appartenir. Albert passa un discret coup de fil et transféra ensuite le courriel à l'un des membres du clan. Quelques minutes plus tard, l'information était déjà disponible sur le téléphone d'Ashsey Ephthée qui prit conscience que le clan était d'une efficacité redoutable. On lui avait envoyé les coordonnées en latitude et en longitude à partir des photos qui avaient été géolocalisés. Elle informa Albert de son projet d'aller le rencontrer le lendemain soir. « *Vous pourriez tomber sur n'importe qui* », se contenta-t-il de lui faire remarquer, peu rassuré. Elle était amusée par la remarque, surtout venant de lui. « *Vous semblez oublier ce que je peux déduire d'un artiste avec seulement cinq peintures !* » Albert tiqua. Il n'avait pas oublié ses prouesses, mais il n'était pas prêt à accepter aussi facilement que sa nouvelle amie puisse risquer sa sécurité pour rencontrer un individu qui

semblait, a priori, vouloir rester dans l'ombre... comme lui. « *Il est vrai que vous faites plus facilement confiance aux gens que moi !* » « *Dans ce cas, souhaiteriez-vous m'accompagner ?* », lui demanda-t-elle avec courtoisie. Albert avait envie d'accepter, mais déclina poliment l'invitation.

Moins de 24 heures plus tard, juché dans un arbre à l'abri du vent, Albert, avec sa vision nocturne, observait la théoricienne à son insu. Il huma l'air suspicieux. Il n'aimait décidément pas la tournure des événements. Poussé par l'ardent désir de savoir sa nouvelle amie en sécurité, il avait bravé sa peur de sortir de sa tanière pour se rendre discrètement à l'endroit où vivait le dénommé Paul Grey. Il se doutait bien qu'elle allait foncer, tête baissée, à la géolocalisation du mystérieux artiste, comme elle l'avait annoncé - et il ne s'était pas trompé. Il la suivit du regard et la trouva terriblement inconsciente du danger. « *C'est à croire qu'elle n'a aucun instinct de survie !* », s'était-il dit en la regardant s'engager dans un sentier boisé, s'enfoncer

les chevilles dans la neige collante du printemps, sans même être armée d'un bâton. Au départ, Albert n'avait pas l'intention de lui indiquer sa présence et d'agir seulement en tant qu'observateur, mais la situation exigeait maintenant qu'il agisse en tant que protecteur. Il y avait des ours noirs sortis de leur hibernation, des loups et, possiblement, des lynx dans cette forêt. Il craignait qu'elle tombe sur un animal sauvage potentiellement dangereux pour elle. Il ne souhaitait pas lui révéler sa présence, ce qui confirmerait d'emblée qu'il l'avait suivie, donc espionnée. La confiance qu'elle avait mise en lui en serait irrémédiablement affaiblie. Il ne souhaitait pas en arriver là. D'un autre côté, il ne pouvait pas rester les bras croisés. Il prit donc une décision. La théoricienne sentit quelque chose vibrer dans le fond de sa poche. C'était son téléphone. Elle vérifia la notification.

« Ashsey, je suis désolé de vous déranger. Je voulais vous dire que j'ai fait un rêve extrêmement bizarre. Vous marchiez seule dans un sentier entouré d'une vaste forêt

noire. Il y avait des animaux dans cette forêt - des animaux vraiment effrayants. Des yeux vous observaient dans cette forêt dense dans laquelle vous marchiez, totalement inconsciente de leur présence. Vous étiez au milieu de nulle part. Il faisait nuit noire. Je crois qu'il y avait un ours ou un loup. Il vous voyait parfaitement bien dans la nuit, mais vous, vous ne saviez pas qu'il était là. Ce cauchemar m'a réveillé et je n'ai pas pu me rendormir... Je n'étais pas certain de vous écrire, de peur de paraître ridicule à vos yeux, mais la chair de poule m'a repris, il y a quelques minutes, alors j'ai décidé de vous écrire ce rêve. Il y avait de grands pylônes électriques à deux pas de là. C'était si réel, si réaliste ! C'était terrifiant ! Cela va sans doute vous sembler ridicule - surtout venant de moi - mais... j'avoue que ce rêve m'effraie vraiment. J'aimerais, si possible, que vous évitiez les forêts pour un moment. Les ours sont sortis de leur hibernation et sont affamés en cette période de l'année. Il y en a plein la forêt. Pourriez-vous remettre à plus tard votre projet de rencontrer cet artiste dont vous m'aviez parlé ? Je vous le

*demande comme une faveur personnelle.
Pourriez-vous faire cela pour moi ? »*

La théoricienne leva les yeux de son téléphone. Il faisait nuit noire. Tout autour d'elle, la forêt était dense. Elle nota un silence inhabituel, comme si toute la nature s'était tue sachant que des prédateurs s'y trouvaient. Elle leva la tête pour observer les pylônes électriques hautes tensions qui bourdonnaient tout à côté. Elle fut soudainement prise d'une peur panique. Elle était vraiment au milieu de nulle part. Elle tourna les talons sans chercher à comprendre comment Albert avait fait pour rêver à des détails aussi précis. Elle connaissait assez bien son nouvel artiste pour savoir qu'il n'était pas homme à s'effrayer d'un rien. De plus, le contexte prémonitoire de son rêve cadrerait trop bien avec la situation dans laquelle elle se trouvait. La coïncidence était trop importante pour être ignorée. Cinq minutes plus tard, elle retrouva la sécurité de sa voiture, laissée sur le bord de la route de campagne, et s'enferma à l'intérieur. Elle répondit à Albert : « *Merci de m'avoir prévenue ! Si vous faites d'autres*

rêves du genre, ne soyez pas gêné de m'en faire part. Je crois aux prémonitions ! ». A vrai dire, elle y croyait depuis cinq minutes à peine.

A cent mètres de là, dans cette forêt dense, Albert, tout de noir vêtu, se dressait devant celui qui se faisait appeler Paul Grey. Il le dévisageait froidement. « *Que lui veux-tu ?* », demanda-t-il sur la défensive. L'entité lui répondit par voie télépathique : « *La même chose que toi ! Je veux faire partie du cercle de ses artistes !* » Albert réagit aussitôt. « *Je t'interdis de lire mes pensées !* » « *Le truc de l'email, j'adore !* », s'exclama l'être avec humour par la pensée avant de poursuivre. « *Mentir aux humains ne te pose généralement aucun problème, mais elle... lui mentir te tourmente carrément ! Ta logique est à géométrie variable, il me semble !* » « *Je t'interdis de lire mes pensées !* », redit Albert en haussant le ton. L'être gris, loin d'être effrayé, lui répondit avec répartie par voie télépathique : « *Et toi, espèce de chimère hémophage sortie du folklore d'un autre âge, je t'interdis de te mettre en travers de mon chemin !* »

Contrairement à toi, je ne suis pas une menace pour elle. Je suis herbivore ! On ne peut pas en dire autant à ton sujet ! Tu n'es pas exactement ce qu'on pourrait qualifier de végétalien ! » Piqué au vif, Albert grogna, puis se calma presque aussitôt. Il ne servait à rien de s'emporter contre un être, haut comme trois pommes, qui devait faire 1,40 mètre maximum et peser 30 kilos tout mouillé. « *Ta peinture m'intéresse, petit !* », fit Albert Báthory-Apafi conciliant. « *J'aimerais voir ce que tu fais. Montre-moi où tu peins ! Explique-moi ta peinture !* » L'être gris lui fit un signe de la main. « *D'accord, mais d'abord cesse de m'appeler petit... car je suis plutôt de grande taille pour mes semblables et je suis beaucoup plus vieux que toi !* » Albert esquissa un sourire. « *J'ai pris le nom de Paul Grey* », fit l'être qui utilisait la télépathie pour communiquer. « *Et moi, je m'appelle Albert Báthory-Apafi !* » « *Je t'aurais serré la main à la mode des Terriens, mais tu trembles de la tête aux pieds et ce n'est certainement pas de froid !* » Pour lui prouver le contraire, Albert lui tendit bravement la main que Paul Grey lui serra avec une certaine énergie tout en étirant un sourire sur son visage anguleux

qui lui fit plisser le nez. « *Si je tremble, c'est certainement au fait d'être loin de chez moi. Je déteste sortir de ma propriété... j'ai toujours peur des imprévus. Je suis ici parce que j'avais peur que tu puisses être une menace pour elle. Je sais, à présent, qu'il n'en est rien. Je t'ai jugé un peu trop rapidement, pardonne-moi. C'est la première fois que je rencontre un être comme toi.* » « *Le contraire m'aurait étonné ! Je signe EBE. Je ne veux pas qu'on sache qui je suis ni ce que je suis !* » « *Idem pour moi. Je signe ALBERTINI. Je ne veux pas qu'on sache qui je suis, ni ce que je suis !* » « *Malgré nos différences, nous avons au moins un point en commun. C'est plutôt un bon départ pour une amitié !* », transmit Paul Grey avec humour. « *Des ours plein la forêt, hein ?* », fit-il après quelques secondes de silence mental. « *Le genre diurne a généralement peur des ours* », expliqua Albert simplement. « *Mais elle... elle est différente du commun des mortels !* », fit Paul Grey. Albert Báthory-Apafi était plutôt d'accord avec lui sur ce point. En voyant où il vivait, Albert prit conscience qu'il allait devenir son protecteur. Il ne pouvait d'ailleurs pas en être autrement. L'être gris

avait besoin d'une meilleure cachette. « Avec ton humour aiguisé, pourquoi ne pas avoir pris le pseudo de E.T. ? », continua Albert. « Bah ! E.T., c'était à la mode en 1982 ! Maintenant, le terme qu'ils ont trouvé est E.B.E., entité biologique extraterrestre ! Il faut savoir évoluer avec son temps ! », philosopha l'être gris. « En cela, j'ai mieux réussi que toi, Terrien ! » « Nous vivons à une époque décadente... Et puis, je crains d'avoir épuisé ma réserve de patience en essayant de comprendre ce monde moderne. Depuis l'arrivée de la peinture en tube, je ne comprends plus rien à ce monde. A une exception près, le genre diurne me laisse insensible. » « Alors que moi, j'ai beaucoup de patience et de résilience en réserve, alors je t'en donnerai ! Si tu veux vraiment la comprendre, tu auras besoin de moi ! » Albert lui sourit dans la nuit. Il appréciait vraiment cet être étrange sorti tout droit d'un film de Steven Spielberg. « Tu ne peux pas rester ici », conclut Albert en regardant tout autour de lui. La silhouette arrondie d'une carcasse métallique à moitié enfouie dans la terre suite à un ancien crash se profilait. « J'ai tout ce qu'il me faut, ici ! »,

lui transmet Paul Grey en montrant son vaste champ de framboises et de mûres sauvages qu'il avait fait pousser comme un épais rempart épineux pour repousser les curieux. «*Tu ne peux pas rester ici. Les diurnes vont finir par découvrir où tu te caches!*» «*Certes, mais avec la tête que j'ai, je ne peux guère envisager mieux!*», lança Paul Grey avec auto-dérision. «*Je peux difficilement me présenter pour louer un appart en ville!*» «*Qui voudrait habiter en ville, de toute manière!?* Et puis, on y trouve de plus étranges créatures que nous... la vie est plus agréable en campagne», répondit Albert calmement. «*Si tu veux devenir l'un de ses artistes, comme tu le souhaites, il faudra qu'elle ait accès à tes peintures... et il est hors de question que je la laisse venir seule dans une forêt comme celle-ci!*» «*Trop d'ours, peut-être?*», plaisanta l'être gris avec un sourire en coin. «*On trouve de tout dans cette forêt. N'en sommes-nous pas la preuve, mon ami!?*», fit Albert en répondant à son humour.

Le sceau du secret

Ashsey Ephthée avait communiqué avec Paul Grey pour lui dire que sa peinture l'intéressait énormément et qu'elle acceptait de travailler avec lui à la condition d'avoir facilement accès à ses œuvres. Elle s'était ensuite plongée dans l'élaboration d'un document de travail qui consistait à présenter un concept d'exposition pour l'une de ses artistes qui vivait dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean au Québec. Le concept devait être multimédia et d'avant-garde, à la limite de l'installation. Elle appréciait particulièrement ce genre de rédaction car cela lui permettait de mettre en pratique, de façon concrète, la philosophie de l'art. En effet, il était rare que la philosophie de l'art soit mise en forme de façon physique, tangible, visuellement explicite, à travers la création artistique. Elle appréciait donner vie à des idées qui, par nature, étaient informes. Rares étaient les

gens qui s'intéressaient de près à la philosophie de l'art et aux théories de l'art. Pour beaucoup d'entre eux, les œuvres artistiques n'étaient que des produits de luxe ; ils ne voyaient pas plus loin que l'objet exposé. La vraie aventure, la vraie exploration dans l'art, c'était d'aller au-delà de la forme physique et de découvrir la genèse de l'œuvre, c'est-à-dire le besoin qui avait fait naître l'œuvre, la raison de sa création, la nécessité que l'artiste avait eu de créer cet objet. Quand on s'intéressait à la démarche artistique de l'artiste, on découvrait ce qui le motivait, on comprenait d'où il tirait son inspiration. Pour Ashsey Ephthée, la démarche était le point de départ de sa compréhension éclairée de l'œuvre présentée, peu importe si elle était figurative ou abstraite. Elle appréciait cette opportunité qui lui était donnée de faire comprendre certaines notions philosophiques à travers des expositions muséales. Le public s'ouvrait inconsciemment à une autre réalité que la leur et il ressortait du musée avec un petit quelque chose en plus dans leur façon d'entrevoir l'art. Quand elle élaborait un concept d'exposition pour un

artiste, elle se mettait à la place de l'artiste, à la place du visiteur et à la place du commissaire d'exposition, cela ressemblait à une orchestration de tous les détails visibles de trois points de vue différents.

Au cours de sa carrière, Ashsey Ephthée avait établi que la démarche artistique d'un ou d'une artiste était une sorte d'empreinte digitale qui pouvait authentifier une œuvre comme étant la véritable propriété intellectuelle de l'artiste qui l'avait créée. En cas de litige, en tant qu'experte et théoricienne de l'art, elle pouvait certifier si une œuvre avait été copiée ou si elle découlait plutôt d'une démarche artistique, ce qui authentifiait de *facto* la paternité de l'œuvre. On aimait particulièrement la faire venir en cour, en tant qu'experte, pour avoir son opinion sur la question. Les cas de plagiat étaient, hélas, de plus en plus fréquents. Les juges préféraient toujours s'en référer à quelqu'un qui comprenne le sujet mieux qu'eux. Elle était donc sur la liste des personnalités les plus qualifiées pour traiter ce genre d'affaires délicates. Avec ses artistes, ceux qui avaient le bonheur de

travailler avec elle, Ashsey Ephthée agissait en tant que conseillère, mais aussi en tant qu'amie et confidente. Elle connaissait les limites de ses artistes et les poussait, parfois, légèrement hors de leur zone de confort pour les faire évoluer dans leur pratique. C'était ce qu'elle était en train de faire avec le concept d'exposition qu'elle élaborait. Elle allait pousser son artiste un peu plus loin ; elle allait lui proposer un défi à relever qui, inévitablement, relancerait le processus de création. Le fait d'être derrière l'artiste et de bien la connaître, de la seconder dans toutes ses expositions personnelles, de l'aider à mettre au clair ses idées pendant la production de ses œuvres et de mettre des mots sur des sentiments confus, cela l'aidait à avancer, malgré les obstacles qui pouvaient encore survenir sur la route. En arts visuels, les obstacles étaient malheureusement très nombreux, mais Ashsey Ephthée n'avait pas son pareil pour paver au mieux la voie que l'artiste devait suivre. Peu d'entre eux maniaient la plume aussi bien que le pinceau, alors elle écrivait également pour eux. Le temps d'une rédaction, elle s'appropriait la démarche artistique de

l'artiste au point de la maîtriser. Elle en comprenait tous les tenants et les aboutissants. De façon objective, elle parvenait à entrevoir la portée et l'évolution qui allait s'en suivre. Elle parvenait ainsi à les pousser vers une voie « inévitable », la continuité de leur évolution artistique, que les artistes ne voyaient pas encore eux-mêmes.

Le journaliste qui avait écrit dans l'un de ses articles que l'herméneutique de l'art était une technique qui lui permettait de lire l'âme des artistes à travers leurs œuvres n'avait rien compris à ce qu'elle avait patiemment expliqué pendant l'heure de l'entrevue. Au final, il avait écrit n'importe quoi dans le journal, affaiblissant le sérieux de la mise en pratique de l'art du comprendre et de l'art de l'interprétation. En lisant le journal, elle avait alors compris deux choses importantes. La première était qu'un journaliste sportif, nouvellement affecté à la section des arts, ne pouvait rien comprendre à la culture, sauf à la culture physique. La deuxième chose était qu'il fallait rester simple en entrevue sous peine de passer pour une illuminée dénuée d'intelligence. Depuis cet article

décevant, elle n'avait plus jamais accordé la moindre entrevue médiatique. Elle avait continué de publier ses livres, sans en faire la promotion. Ses bouquins se vendaient bien dans le cercle des connaisseurs de l'art et cela lui suffisait. Son dernier livre était d'ailleurs resté un long moment en tête des ventes chez les libraires dans la catégorie « art » ce qui était significatif à ses yeux car le rayon des livres d'art diminuait chaque année au profit des livres à colorier et autres passe-temps créatifs. De plus, il ne se passait pas une seule journée sans qu'elle ait des demandes d'artistes qui se tournaient vers elle pour faire avancer leur carrière. Cette reconnaissance du cercle fermé de l'art lui faisait oublier cet article minable qui se concentrait uniquement sur le côté sensationnel de l'histoire. Elle détestait le côté tape à l'œil du paraître. Pour elle, l'être était plus important que le paraître.

En fin de journée, Paul Grey lui avait répondu. Il lui avait écrit une longue lettre très amicale pour la remercier. De ce qu'elle lut, elle perçut une nature calme et posée. L'artiste avait un côté profondément

humble, dénué de tout ego. Cette simplicité lui plaisait énormément. Malgré la grande maîtrise de son art, l'artiste ne se prenait pas pour un maître. Il doutait même de son talent. Ashsey apprit qu'il ferait en sorte qu'elle ait accès à ses œuvres par l'entremise d'un intermédiaire de confiance. Il lui avait également appris qu'elle devrait se contenter de correspondre avec lui au début de leur relation professionnelle, que ce serait la seule façon qu'ils auraient de communiquer ensemble. Ashsey Ephthée était habituée à travailler à distance, alors elle ne s'en formalisa pas. L'important était qu'elle ait accès aux œuvres originales. Elle ferma son ordinateur portable, heureuse de sa journée de travail. Elle passa en cuisine pour se faire un café. Elle appréciait travailler dans le confort paisible de son appartement.

Son téléphone portable vibra. Elle prit l'appel.

Marseille. La plus ancienne ville de France, fondée vers 600 av. J.-C. par des marins grecs. Premier port en importance de France. Deuxième commune de France

avec 57 kilomètres de façade maritime dont 24 de calanques, massif littoral. Climat typiquement méditerranéen avec un ensoleillement quasi permanent. C'était dans ce coin de paradis que la jeune femme devait rejoindre son ami Pierre Legrandier, véritable globetrotter muséal. Il avait obtenu des invitations VIP par le biais de *Médecins du Monde* (MDM) pour l'inauguration d'une nouvelle exposition temporaire au MuCEM, le Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, symbole du rayonnement et du renouveau de la cité phocéenne. L'un des 50 musées les plus visités au monde.

La théoricienne de l'art avait atterri à l'Aéroport de Marseille Provence, à Marignane, à midi pile, d'un vol sur Air Transat avec une escale à Toronto. Avec les heures de vol et la journée de boulot du jour précédent, elle n'avait pas dormi depuis 25 heures. Elle détestait arriver en Europe le matin car elle devait rester éveillée toute la journée pour contrecarrer les effets indésirables du décalage horaire. Au bas mot 34 heures avant de revoir la couleur d'un oreiller. Tel que convenu entre eux au

téléphone, Pierre Legrandier l'attendait à l'aéroport. Elle était heureuse de le revoir après tout ce temps. Le Français se permit une longue étreinte pleine de chaleur. Il était également heureux de la revoir.

Dans la voiture, Ashsey texta un message qui attira la curiosité de Pierre. *« Quelqu'un d'important ? »* La théoricienne s'excusa. *« Oui... Désolée. C'est l'un de mes nouveaux artistes. Il m'a arraché la promesse de lui écrire dès mon arrivée. Il s'inquiète pour moi ! Il a un sens élevé du devoir... Il n'ira pas se coucher, si je ne lui réponds pas. »* *« Il est peut-être amoureux. »* *« Albert !? »*, fit-elle en riant de ce qu'elle croyait être une plaisanterie. *« Vraiment aucune chance ! Albert... Il est... comment dire... différent ! Si tu voyais ce qu'il fait ! C'est vachement puissant ! Au début, je n'étais pas certaine d'apprécier. Il peint avec du sang... mais maintenant... j'ai appris à apprécier, parce que je comprends vraiment ce qu'il fait ! J'admire son travail ! J'adore surtout ses excès... il s'autorise à être lui-même, sans pudeur. C'est plutôt rare dans le monde de l'art ! »* *« Alors, c'est toi qui es amoureuse de*

lui ! » La théoricienne lui décrocha l'un de ses regards amusés et un sourire en coin. *« Pas de fausses rumeurs sur moi, veux-tu ? Je commence tout juste à travailler avec lui... et, puis, je ne flirte pas avec mes artistes ! Je me suis promise de ne jamais entretenir de relation amoureuse avec un artiste. »* La réponse le fit sourire. Le téléphone vibra dans la main de la jeune femme et elle jeta un oeil sur le message qui venait d'arriver. C'était Albert qui répondait. Elle rangea son téléphone dans sa poche. *« Il attendait mon message... le voilà rassuré ! »*, expliqua simplement la théoricienne. *« Et tu en as combien des artistes qui sont susceptibles de t'appeler ou de t'écrire ? »* *« Quelques-uns... Habituellement, on m'écrit pour résoudre des problèmes. Mon boulot a quelques contraintes et je dois vivre avec. Je leur ai envoyé un message pour les avertir que j'étais en France pour quelques jours, alors en principe, je ne devrais pas être débordée d'appels ! »* Pierre Legrandier sourit de plus belle bien qu'il comprenait que le boulot passait avant tout. Il espérait néanmoins passer un bon moment au musée avec son amie canadienne sans être dérangé aux

cinq minutes par son téléphone. Elle admira le paysage en silence. Le médecin prit la A55 et descendit en longeant le port qui n'en finissait plus. La théoricienne n'avait jamais vu un port aussi important. *« Tu vas voir à ta droite la Cathédrale la Major... Nous entrons dans le centre de la ville. La voilà... Là, c'est l'Hôtel de police... Là, la mairie du 2e et 3e arrondissement... Là, c'est le MuCEM. C'est là que nous serons ce soir. Ici, une autre église... Là, la marina... »* « Impressionnant ! », fit la théoricienne en regardant les milliers de voiliers qui se trouvaient amarrés dans ce bras d'eau qui s'avancait dans la ville. *« C'est un coin très animé, par ici. Il y a des musées et l'opéra est à deux rues derrière. »* Le conducteur, transformé momentanément en guide touristique, avait pris le Quai du Port, le Quai des Belges et entamait le virage pour le Quai de Rive Neuve. Il avait choisi un hôtel avec vue sur la marina, près du Théâtre La Criée. « Impressionnant ! », répéta la théoricienne sous le charme du paysage urbain qui ne ressemblait en rien à celui d'Ottawa. Elle le répéta une fois de plus à la fenêtre de sa chambre d'hôtel devant la vue d'ensemble qui s'offrait à elle. Elle prit une

douche et se changea pour oublier le pénible voyage. Les turbulences pendant le voyage l'avaient empêché de dormir. Elle se sentait affreusement lasse. A nouveau devant sa fenêtre, son regard se posa sur la Basilique Notre-Dame-de-la-Garde juchée sur son piton calcaire, véritable symbole marseillais, gardienne des marins et des pêcheurs. Elle soupira. Son séjour serait trop court pour tout voir. Elle regrettait déjà son imminent départ.

Une exposition au MuCEM les attendait en début de soirée. Inauguré en 2013, le bâtiment J4, déjà mondialement reconnu pour son architecture, mariait prouesses techniques et puissance esthétique. Ce cube aux élégantes dentelles de béton dessinait un carré de 72 mètres de côté. Deux rampes extérieures serpentaient jusqu'à la terrasse, invitant le visiteur à une fascinante promenade ascensionnelle, multipliant les panoramas sur le Fort Saint-Jean, le large et l'horizon, visibles à travers une fine résille de béton qui enveloppait le bâtiment. La nuit tombée, le bâtiment s'animait de douces lumières, tel un nouveau

phare aux portes de Marseille. L'inauguration de l'exposition était des plus somptueuses. La théoricienne était enchantée de découvrir les trésors du sculpteur, dessinateur, peintre et architecte français, Pierre Puget (1620-1694). «*Tu connais l'artiste ?*», demanda Pierre Legrandier. «*Pas vraiment. Je sais seulement qu'il a été célébré par de nombreux auteurs au XVIII^e et du XIX^e siècle comme le Michel-Ange de la France, l'un des représentants de l'esprit classique français du Grand siècle dans la sculpture, comme l'a été Nicolas Poussin pour la peinture. Il est l'un des introducteurs de l'Art baroque en France. À la fois artiste et artisan, il a été considéré comme un exemple de créateur complet, dont le talent transcendait les techniques ! Il était sculpteur, dessinateur, peintre et architecte.*» Pierre haussa les sourcils en accent circonflexe, franchement étonné de voir qu'elle connaissait l'artiste aussi bien. La théoricienne s'en amusa. «*C'est écrit sur le feuillet qu'ils nous ont donné à l'entrée !*» «*Tu l'as mémorisé ?*» «*Oui. Pas toi ?*» Pierre était sidéré qu'elle s'embourbe l'esprit de données aussi inutiles. «*Mais tu l'as lu*

combien de fois, ce papier ? », demanda-t-il. « *Une fois suffit. Franchement, Pierre... Ce n'est pas une thèse ! Ça va ! Il n'y avait que 563 mots !* » « *Et tu as même compter les mots ?* » « *C'est amusant car 563 c'est un nombre premier... c'est même le 103^{ème} nombre premier, 103 qui, lui aussi, est un nombre premier... C'est amusant quand on y pense !* » Plus le Français apprenait à connaître la Canadienne, plus il croyait qu'elle était une sorte d'hybride extraterrestre. Il l'observa déambuler dans les différents espaces de la salle d'exposition dans cette longue robe de velours noire qui soulignait gracieusement sa silhouette longiligne. Pour l'occasion, elle portait ses escarpins Louboutin en cuir verni noir au talon aiguille de 115 mm qu'elle n'avait mis qu'une seule autre fois dans sa vie, quelques mois plus tôt. Elle sourit en repensant à sa conférence donnée pour *Le Cercle*. Elle s'attardait devant une sculpture, puis devant une peinture, s'imprégnant de sa charge émotive, analysant sa composition, observant le savant jeu du clair-obscur, suivant le trait de pinceau de l'artiste, etc. Chaque peinture lui apprenait des choses sur

l'artiste ou sur sa façon de peindre. Les sculptures en marbre étaient renversantes, construites selon de fortes diagonales avec un travail sur les textures. « *Une sculpture monumentale de grand style* », pensait-elle en regardant les muscles du bellâtre sous l'effort exagéré. « *Quelle puissance !* »

Restée à l'écart des autres invités, Pierre s'approcha de la théoricienne de l'art après avoir discuté brièvement avec un confrère. « *Tu aimes ?* » La théoricienne lui sourit. « *Beaucoup ! C'est une très belle exposition ! Je suis vraiment heureuse d'être ici. Merci de m'avoir invitée. C'est véritablement le Michel-Ange français... il n'a pas volé ses qualificatifs. Ils sont totalement justifiés !* » Pierre Legrandier se fit plus doux. « *Pourquoi restes-tu à l'écart ? Tu ne veux pas que je te présente des confrères ?* » Ashsey fit un signe négatif de la tête. « *Certaine ? Parce qu'il y a sûrement de jeunes médecins célibataires !* » Ashsey fit un sourire en coin. « *Plus jeunes que toi, tu veux dire ?* » Pierre lui sourit plus timidement. Ils avaient douze ans de différence, ce qui semblait énorme aux yeux du Français. Il regarda l'œuvre qui se trouvait

devant lui pour se donner une contenance. « Il y en a sûrement qui ne sont pas divorcés et qui ne broient pas du noir à leur retour de mission humanitaire. » Ashsey fit la moue en haussant les épaules et lui dit la vérité. « Je sais que certains me regardent depuis que je suis entrée dans cette salle d'exposition. Je ne suis pas aveugle, mais je préfère la liberté... et puis, se sont tous des médecins... Je ne me sens pas vraiment à ma place ! C'est ton monde... le mien est moins clinquant, il me semble ! Il y a moins de fourrure et de Rolex chez mes artistes ! » Pierre Legrandier fit un sourire en coin. Pour l'occasion, il avait lui-même défroissé son vieux smoking pour paraître à son avantage auprès de son amie et avait mis sa montre Omega qu'il avait trouvée dans le fond d'un tiroir qu'il ne mettait jamais à cause du poids de l'objet. « On me pose beaucoup de questions sur toi... et, avant qu'ils s'imaginent des choses sur nous, je me contente de répondre que tu es une amie qui m'est très chère. Ils savent tous que j'aime parcourir le monde quand bon me semble et ils se demandent comment j'ai fait pour te rencontrer. Ils ne savent pas que tu es, toi

aussi, une solitaire qui aime parcourir le monde quand bon te semble ! Dans un certain sens, nous allons bien ensemble ! » Ashsey lui sourit avec grâce. « Notre première rencontre ¹ tenait effectivement du plus grand des hasards ! » Elle fit quelques pas et se massa la nuque de lassitude. « Tu sembles fatiguée, Ashsey », lui murmura-t-il doucement. « Oui... un peu... c'est le médecin qui parle ou l'ami ? » « Un peu les deux. Nous ne sommes pas obligés de rester toute la soirée. Tu préfères peut-être rentrer à l'hôtel ? On peut très bien revenir demain quand il y aura moins de gens. »

La jeune femme n'eut pas le temps de répondre. Un brouhaha se fit entendre dans l'espace d'exposition adjacent. Il y eut des cris hystériques dans la foule et des gens se ruèrent dans tous les sens. Prompt à réagir, Pierre Legrandier attrapa la théoricienne par la main. Il se passait quelque chose d'anormal. Des coups de feu furent tirés et un silence de plomb tomba aussitôt sur l'assemblée. Personne n'osa plus bouger

¹ Voir la nouvelle d'art Le Carré.

dans l'espace d'exposition principal. Dans l'axe des ouvertures des différents espaces, la théoricienne vit nettement un homme qui brandissait un Smith & Wesson argenté. Elle resta pétrifiée sur place. Pierre Legrandier la poussa sans ménagement en direction d'une des sorties de la salle d'exposition avant d'être repérés par l'homme qui venait de faire irruption dans leur soirée privée. Elle n'entendit qu'une partie du discours du dangereux individu. « *Les organismes non gouvernementaux comme le vôtre infiltrent le territoire sous un masque humanitaire pour rapporter de l'information. Je suis ici pour venger mes frères tombés au combat à cause de vos espions !* »

Quelques minutes plus tard, Pierre Legrandier était en grande discussion avec un dirigeant d'un groupe d'intervention. La théoricienne, totalement sous le choc, l'attendait sagement dans la voiture. Elle était morte de trouille et regardait de tous bords tous côtés, fébrile à l'idée que l'homme ait des complices. Son téléphone vibra au fond de son sac à main et elle sursauta en réprimant un cri de surprise. « *Oui ?* », fit-elle en tentant

d'avoir une voix normale. « C'est Albert. Je viens d'apprendre la nouvelle par nos informateurs... Vous et votre ami êtes en sécurité ? » La théoricienne eut du mal à répondre à Albert. « Je ne sais pas. Je crois que oui ! Les nouvelles vont vite, dites donc ! » Sa voix trahissait le désarroi le plus total. « Vous allez bien tous les deux ? » « Je suis sous le choc », avoua-t-elle au bord des larmes. « Vous étiez présente quand l'événement s'est produit ? » « Oui... Il y a encore des otages à l'intérieur ! C'est toujours en cours. Il y a un groupe d'intervention cagoulé et fortement armé sur place... là, je suis dans une voiture. Nous avons pu nous faufiler et sortir. Je n'en sais pas plus pour l'instant. Il y a eu des coups de feu... et... nous sommes sortis sans être vus. » La théoricienne tentait de voir ce que son ami faisait avec le chef du groupe d'intervention. De loin, on aurait pu croire à une engueulade en bonne et due forme entre les deux hommes. Pierre s'agitait dans tous les sens comme un moulin à vent. Il était difficile de lire sur ses lèvres ce qui se disait, mais les gestes parlaient pour lui. Un autre homme sans signe distinctif arrivait sur les

lieux, probablement pour calmer la discussion avant que les deux hommes s'empoignent pour régler leurs différends. Les gestes étaient très explicites. « Êtes-vous considérée comme un témoin ? » L'angoisse monta d'un cran. « Et si c'était le cas ? » « Quelle est votre impression sur la situation en ce qui vous concerne ? » « Je ne sais pas, Albert ! » « Que dit votre intuition ? », demanda-t-il en souhaitant une réponse claire. « J'ai la mauvaise impression qu'il faudra leur obéir quoi qu'ils décident de faire. Je ne suis pas certaine de passer mes vacances au soleil, finalement. » « Alors, écoutez-moi très attentivement. Si vous avez besoin de disparaître pendant un moment, si vous vous sentez en danger, le clan peut vous aider. La Caramilla est également en France... Vous n'avez qu'à composer ce numéro... Mémorisez-le ! 04-91-... » Il lui donna calmement le numéro de téléphone à 10 chiffres pour qu'elle le mémorise facilement. Après une longue discussion animée avec les deux hommes, Pierre Legrandier regagna enfin sa voiture avec une tête d'enterrement.

« Peut-on retourner à l'hôtel, maintenant ? », demanda celle qui avait peine à garder son calme. « Non ! », répondit Pierre, visiblement désolé. « On ne peut pas retourner à l'hôtel ! On ne sait toujours pas si l'hypothèse du loup solitaire est fondée ou pas ! Il semble que ce soit un groupe très organisé. L'homme est fiché « S » et fait déjà l'objet d'une surveillance pour des activités reliées au terrorisme dans un autre pays. Les renseignements disent qu'il pourrait détenir des infos importantes et qu'il faut éviter de lui tirer dessus. Le groupe d'intervention n'est pas de cet avis. L'individu pourrait avoir une bombe sur lui ou il pourrait être en train de piéger l'endroit. Ils nous demandent d'identifier formellement l'individu avant de passer à l'action. » La théoricienne dévisagea son ami en silence. Elle n'en avait que faire de leur hypothèse. « Je ne t'ai pas tout dit sur moi », lui dit-il embarrassé. « Et j'ai de moins en moins envie de tout savoir sur toi ! », répondit la théoricienne qui avait soudainement blêmi. « S'ils m'ont retrouvé... cela veut dire qu'ils te connaissent et qu'ils savent que tu étais avec moi... Tu es en danger ! Nous sommes tous les deux en danger ! Il y a

un programme de protection des témoins qui... » Le discours peu compréhensible de son ami lui donnait des sueurs froides. « Wait a minute ! Ce qui s'est passé ici, ce soir, a un rapport avec toi ou avec ton travail ? » Le silence de Pierre Legrandier en disait long sur la réponse. La théoricienne ouvrit la bouche, pour dire quelque chose, mais préféra sortir précipitamment de la voiture et Pierre l'imita aussitôt. Ayant retiré ses souliers, elle marchait à grands pas pour s'éloigner de la voiture. Pierre la rattrapa dans la rue. « Ashsey, je ne peux pas te laisser partir ! Ils vont venir avec des photos. Ils nous demandent d'attendre ici. Si c'est bien l'individu auquel ils pensent, il faudra nous placer en sécurité. » La théoricienne fit volte-face. « Si j'ai tout compris, je risque plus en étant avec toi, non !? Et de toute manière, tu l'as vu aussi bien que moi, cet homme ! Tu pourras l'identifier ! Je n'ai pas besoin d'être là ! » « En fait, je l'ai à peine vu ! » « Il faisait exactement 1,75 m, cheveux noirs rasés, coupe militaire, gaucher, cicatrice à la main gauche, déformation de l'index droit due à une ancienne fracture, réaction allergique sur une partie des mains, vieille cicatrice au-

dessus de l'arcade sourcilière gauche, yeux bruns, grain de beauté près de l'oeil gauche, dépigmentation de la peau dans le cou du côté gauche, âgé entre 25 et 30 ans... et avec un accent qui n'est pas celui de Marseille... ça devrait suffire pour l'identifier ! Maintenant, laisse-moi m'en aller ! » Pierre Legrandier ne la connaissait pas sous l'angle de la farouche détermination ; ce qu'il lisait dans ses yeux verts était effrayant. Il prit aussitôt ses distances de peur de recevoir un coup de poing. Dans cet état de colère, il sentait qu'elle était capable de tout pour conserver sa liberté. « As-tu des amis à Marseille où tu pourrais aller pour quelques jours ? » « Justement ! Et tu ne m'empêcheras pas d'y aller ! » « Alors, vas-y ! Je te laisserai un message dans 48 heures quand le danger sera écarté ! »

Pierre Legrandier laissa passer un taxi et héla le deuxième qui se présenta. Ses yeux bleus-gris croisèrent ses yeux verts. Elle y lut une infime tristesse. Il était vraiment désolé de la situation. « Je suis infiniment désolé, Ashsey. » « Pas tant que moi, Pierre ! » « Ne sors pas de ta cachette sous aucun prétexte ! Je

t'enverrai un message dans 48 heures. D'ici là... profil bas ! » « *Que vas-tu dire à tes copains du GIGN ?* » Il ouvrit la portière et la poussa à l'intérieur du taxi. « *Rien. Ce ne sont pas mes copains. Je n'ai pas de compte à leur rendre. Un jour, je te promets de tout te raconter !* » « *Pierre ? C'est vraiment ton prénom ou si tu m'as aussi menti là-dessus ?* » « *Je ne t'ai jamais menti. J'ai juste omis de te dire certaines choses sur moi !* » Il claqua la portière. « *Un de perdu, dix de retrouvés !* », fit le chauffeur de taxi avec philosophie. Le taxi s'ébranla. « *Où va-t-on, Mam'zelle ?* » « *Roulez... Je vous le dirai dans un instant...* » Elle composa nerveusement le numéro qu'Albert lui avait donné et qu'elle avait mémorisé sans effort. « *Je présume qu'il a oublié de vous dire qu'il était marié, pas vrai !?* » Ashsey lui jeta un regard glacial du fond de la banquette arrière. Au bout du fil, on lui demanda son code d'accès et elle répéta la phrase de reconnaissance qu'Albert lui avait communiquée quelques instants plus tôt. L'interlocuteur lui donna aussitôt des instructions à suivre. Tel que convenu avec Albert, après le bref échange téléphonique, elle supprima toutes traces de

cet appel sur son téléphone. Nerveusement, elle regarda tout autour d'elle pour voir si elle était suivie. Elle ne vit que Pierre, au loin, qui la regardait s'éloigner. Elle éteignit son portable avant d'arriver sur place pour éviter d'être géolocalisée et remit lentement ses escarpins en constatant qu'elle s'était fait mal. « *Vous avez bien fait de le quitter !* », renchérit le chauffeur quand elle paya la course. « *Un homme qui jette une femme aussi belle dans un taxi, comme il l'a fait... ça manque de classe !* » « *Je vous donne un billet de 50 euros si vous oubliez l'endroit où vous m'avez déposée et si vous oubliez ce que vous avez vu ou entendu ce soir.* » « *Pas de problème, Mam'zelle ! De toute manière, je n'ai jamais eu la mémoire des visages !* » Il fit disparaître le billet de 50 euros dans sa poche et lui servit un sourire malicieux. Ashsey descendit du taxi et marcha une vingtaine de mètres en regardant derrière elle. Elle enleva à nouveau ses souliers qui lui faisaient un mal de chien pour continuer pieds nus. Elle avait cent mètres à marcher pour arriver à destination.

Elle cogna avec un heurtoir de bronze à l'adresse qu'on lui avait donnée. Un homme, un grand mince aux traits tirés - ressemblant fort à un type qui n'avait pas dormi depuis un siècle - ouvrit la porte. « *Je suis attendue par le chaman* », dit-elle simplement. « *Je sais !* », répondit-il laconique. Il la laissa entrer en la détaillant de la tête aux pieds. « *Vous avez un cou sublime !* » lui dit-il en fermant la porte derrière elle. Ashsey tressaillit. « *Votre tête va bien avec le reste de votre corps. Il serait malheureux de la perdre ce soir !* » L'homme comprit l'allusion en voyant la flamme de rage qui dansait dans les yeux de la jeune femme. Elle n'était pas d'humeur à se faire menacer. Il baissa les yeux sur les talons aiguilles qu'elle tenait fermement dans ses mains et mesura ses propos. « *Je vous prie d'excuser mes propos, Votre Grâce. C'était une simple remarque faite à la plus élégante femme qui m'ait été donné de rencontrer depuis fort longtemps. Je voulais simplement dire, qu'ainsi relevés, vos cheveux découvrent la courbe élégante de votre nuque. Une telle harmonie est très rare de nos jours. Je n'avais nulle intention de porter atteinte à votre personne, croyez-moi !* » Ashsey cligna

des yeux. « *J'ai cru qu'il y avait un double sens à votre compliment !* » Le portier lui sourit en laissant apparaître ses canines effilées. Il y avait véritablement un double sens à cette phrase. Le portier passa rapidement la jeune femme au détecteur manuel pour s'assurer qu'elle n'avait aucun dispositif caché sur elle ou dans ses effets personnels. Il lui demanda de retirer ses bijoux et de placer tous ses appareils électroniques dans un sac de plastique qu'il mit ensuite dans un coffre de sécurité. « *Vous pourrez récupérer vos effets personnels à votre sortie, Votre Grâce* », lui apprit-il sans s'étaler sur le sujet. Il la conduisit rapidement à la lueur d'une vieille lampe à huile vers l'entrée d'une crypte. Peu rassurée, la théoricienne suivit tout de même l'homme qui descendait l'escalier. Il s'arrêta dans la descente pour actionner un levier discret, à peine visible dans la noirceur. Une porte s'ouvrit dans le mur de pierres et un autre homme, avec une lampe identique, prit le relais. « *Este rănită. Rana lui trebuie tratată* »¹,

¹ Traduction : « *Elle est blessée. Sa blessure doit être soignée.* »

dit-il dans une langue d'Ashsey ne comprit pas. La lourde porte se referma sur eux. « *J'ai été contacté par votre parrain. Il a confirmé l'urgence de la situation. Vous serez en sécurité, ici !* » « *Mais je ne suis pas du clan* », fit-elle pour s'excuser. L'homme lui fit un sourire avenant. « *Maintenant, que vous le vouliez ou non, vous faites partie de notre famille ! Vous êtes placée sous la protection suprême de votre parrain.* » L'homme la fit entrer dans une pièce éclairée par des lampes à huile où dansaient des peintures rupestres sur les murs. La pièce était aménagée en chambre confortable. « *Voici votre chambre ! Même s'il n'y a pas de porte, soyez assurée que personne ne viendra vous déranger. Ce lieu est maintenant votre refuge !* » La théoricienne le remercia. Ses nerfs étaient en train de lâcher. L'homme la rassura. « *Je vais vous apporter une bassine d'eau chaude. Vous êtes blessée, m'a-t-on dit. Je vais vous apporter de quoi nettoyer votre blessure.* » Ashsey hocha la tête et le remercia à nouveau. « *Son Altesse m'a personnellement chargé de veiller sur vous. Je m'appelle Argäel. On m'appelle aussi le chaman. Je*

serai donc votre ange gardien ! Considérez-moi comme un frère. » « Et moi, je m'appelle Ashsey. » Argäel laissa glisser son regard sur les escarpins qu'elle tenait fermement dans ses mains comme des armes potentielles en cas d'auto-défense. *« Vous vous êtes blessée avec vos souliers ? »,* demanda-t-il. *« Oui, en voulant fuir. J'ai dû me faire quelques ampoules... Ces escarpins ne sont pas adaptés pour la marche et encore moins pour la course ! »* *« Je vous apporte le nécessaire... D'après ce que j'ai compris, vous venez de vivre un grand stress émotionnel. »* Il lui remit une puissante lampe de poche et un litre d'eau en bouteille. *« Les toilettes se trouvent juste en face de votre chambre, c'est d'un confort très rudimentaire, cependant. Nous avons une ligne terrestre cryptée alors si vous souhaitez que je vous mette en communication avec Son Altesse... »* *« Merci, Argäel, j'ai juste besoin de me sentir en sécurité ! S'il appelle pour prendre de mes nouvelles, pourriez-vous le rassurer et le remercier de ma part ? »* *« Certainement ! Si vous souhaitez vous changer, il y a des vêtements chauds et confortables dans le coffre de cèdre.*

N'hésitez pas à vous servir, au besoin... Ils seront certainement plus chauds que ce que vous portez en ce moment. » Sa longue robe qui dévoilait largement ses épaules et son cou nus lui semblait soudainement dangereusement provocatrice en un tel lieu. « *Merci infiniment Argäel. La bassine d'eau chaude sera la bienvenue pour faire un brin de toilette avant de dormir.* » « *Le temps de faire chauffer l'eau, de préparer une décoction pour vos ampoules et je vous l'apporte.* »

Ashsey ouvrit le coffre de cèdre qui ressemblait plus à une ancienne malle de voyage et inspecta les vêtements. Il n'y avait aucun vêtement féminin. Elle repéra un pantalon de toile et une chemise en lin à manches longues lacée sur le devant. Elle enleva sa robe de soirée et se glissa dans les vêtements qui venaient d'un autre âge. La bassine d'eau chaude arriva avec un savon artisanal sans parfum et des serviettes propres. Argäel lui avait préparé un gel à base de plantes médicinales pour ses ampoules. « *Calendula officinalis et Aloe Vera* », annonça-t-il avant de lui souhaiter un

bon repos. Après un brin de toilette qui l'apaisa totalement et l'application du gel sur ses ampoules dont certaines avaient largement saigné, elle se jeta sur l'amas de larges coussins plats qu'elle identifia comme un lit, roula en boule sa robe de velours pour s'en faire un oreiller et ramena ses escarpins à portée de mains, armes improvisées en cas de besoin. Elle défit son imprudente coiffure pour cacher au maximum sa peau. Elle tira la lourde couverture de laine et la lourde fourrure pour se protéger du froid environnant et s'endormit aussitôt.

Une heure plus tard, Argäel passa reprendre la bassine aussi silencieux qu'un chat. Il la regarda un instant avant de se fondre à nouveau dans l'obscurité. Contre toute attente, les nombreuses épaisseurs de coussinage plat qui formaient le lit de fortune étaient confortables. Elle dormit un long moment, tellement longtemps qu'Argäel vint vérifier à deux autres reprises si elle respirait encore. Il n'avait encore jamais connu quelqu'un qui dormait autant. Lorsqu'elle se réveilla, elle mit un moment à comprendre où elle se trouvait, puis elle se souvint. La

peur l'envahit aussitôt. Elle vérifia machinalement l'état de son cou pour voir si on l'avait mordue dans son sommeil et soupira d'aise. Elle avait honte de croire que le chaman aurait pu en profiter. Elle repoussa la couverture de laine et la fourrure et cala sa bouteille d'eau. Elle avait bien dormi. Tout ce silence de plomb y était pour beaucoup. Elle s'étira en soupirant d'aise. Elle alluma sa lampe de poche et inspecta les lieux de plus près. Les peintures rupestres étaient magnifiques. Argäel apparut à l'entrée de la pièce. *« Ce sont des esprits-totems... l'esprit animal qui est en chacun de nous »,* expliqua-t-il. *« Nous avons tous un esprit animal ? »* *« Oui... »* *« Même moi ? »* La question le fit rire. *« Oui... »* *« Ah oui ? Quel est le vôtre ? »*, demanda la théoricienne curieuse. *« L'ours... »* *« Quels sont ses caractéristiques ? »* Argäel sourit devant la manifestation de son intérêt. *« L'esprit de l'ours est une source de soutien importante dans les moments difficiles. Il fournit du courage et une base stable pour relever les défis. Il agit comme un guide spirituel. »* La théoricienne regarda la fourrure dans laquelle elle avait dormi. C'était une peau

d'ours noir. *« Et mon esprit-totem... Quel serait-il ? » « La chouette ! Le trait le plus frappant de la chouette est son lien profond avec la sagesse et la connaissance intuitive. La chouette a la capacité de voir ce qui est habituellement caché aux communs des mortels. C'est un esprit animal qui permet d'aller au-delà de l'illusion et de la tromperie et d'accéder à la vérité. »* Ashsey sourcilla, amusée de constater que cette description lui collait vraiment à la peau. La théoricienne balaya le plafond de la grotte et trouva la chouette. L'ours se trouvait représenté à côté de la chouette. Argäel expliqua. *« L'ours et la chouette ont beaucoup de choses en commun ; ils sont détenteurs de secrets ! »,* fit-il d'une voix douce. *« Et ils peuvent être amis sans aucun risque ! »* La théoricienne comprit l'allusion. Une angoisse s'installa au creux de son estomac. Personne ne savait où elle se trouvait. Un frisson la secoua de la tête aux pieds. *« Quel serait l'esprit-totem d'Albert... je veux dire de Son Altesse ? » « L'aigle ! Un esprit royal qui se reconnaît à la puissance de sa capacité à voir à court et à long terme. L'aigle encourage le développement de l'intuition. Il*

apporte sa sagesse pour faire comprendre les meilleures manières de prendre du recul par rapport aux situations dans lesquelles on se trouve. C'est un messenger du monde des esprits. L'aigle et la chouette forment une bonne équipe car ils voient clairement les choses à des niveaux différents ! » La théoricienne analysa les paroles de l'homme qui l'observait tranquillement. Elle trouvait que c'était encore une fois plutôt juste comme description. « *Ainsi donc* », se dit-elle en son for intérieur. « *Ils ont des croyances qui s'apparentent aux Amérindiens.* » Elle balaya la chambre pour voir d'autres animaux. Elle se demanda un court instant ce que Pierre pouvait être. L'image de James MacFarlane vint aussitôt à son esprit. Lui, elle le voyait comme un renard avec ses cheveux blonds-roux et ses yeux qui discernent la vérité. « *Pourriez-vous m'enseigner cette science, Argäel ?* » « *Certainement ! Mais d'abord, il faut manger ! Il faut reprendre des forces. J'ai l'impression que vous êtes toujours en état de choc. Vous ne cessez de trembler. Vous vous sentirez mieux, une fois que vous aurez mangé. C'est par ici... si vous voulez bien me suivre* », annonça Argäel avec

courtoisie. La chouette suivit l'ours en se disant que s'il avait voulu la mordre, ce serait déjà fait depuis longtemps.

Les grottes anciennement creusées par l'érosion étaient magnifiques. Ashsey y resta plusieurs jours. Argäel, l'homme-ours et chaman, s'avéra un excellent mentor et il la guida tout au long de son enseignement initiatique. Elle en oublia Pierre Legrandier qui devait se faire un sang d'encre pour elle. Elle ne pensa pas non plus à rassurer Albert qui, lui aussi, devait attendre de ses nouvelles avec impatience. Elle vivait le moment présent, avec Argäel, un être étrange qui connaissait une science oubliée qui permettait une communication entre les différents niveaux de l'être.

A la fin du séjour, il l'embrassa sur le front. Jamais personne ne l'avait suivi si loin dans les expériences initiatiques - et avec tant de facilité. Son esprit était totalement ouvert à l'enseignement et en redemandait. Elle s'était totalement remise entre ses mains et avait accepté d'être baptisée sous le sceau de l'Ordre du Dragon et sous le sceau de La

Caramilla. Elle n'avait pas hésité à fumer une herbe utilisée par les chamans depuis l'aube des temps ni même à boire une décoction à base de lianes au goût douteux, mais efficace pour libérer l'esprit. Elle l'avait suivi dans toutes ses expériences et lui avait raconté ses rêves lucides. Elle avait prêté allégeance avec son sang et s'était fait tatouer sans se plaindre, malgré la douleur. La vérité était qu'elle espérait se souvenir des 12 minutes de mémoire manquante. Ashsey voulait comprendre ce qui s'était passé en Angleterre avec la sphère de lumière. Elle voulait que l'homme-ours lui fasse revivre cette expérience qui l'avait profondément bouleversée, mais il avait plutôt provoqué des rêves lucides et étrangement symboliques qu'elle n'avait pu analyser que partiellement. Elle se surprit à penser en termes de « 0 » et de « 1 ». C'était une expérience très étrange de penser en *bits* comme un ordinateur. Avec un brin de tristesse, elle sortit à l'air libre. Le rêve éveillé était terminé. Elle allait devoir réapprendre à vivre dans un monde où la magie n'existait pas ou si peu. Son expérience au MuCEM l'avait profondément troublée, mais pas tant

que cette étrange rencontre avec le chaman. Il lui avait fait vivre une expérience mystique qui l'avait complètement retournée. Grâce à lui, elle avait eu accès à des plans de conscience qui ne sont généralement pas accessibles à l'état de veille. Elle avait appris à mieux se connaître. Plusieurs souvenirs de jeunesse avaient refait surface, notamment le moment où elle avait compris qu'elle était différente. C'était à l'âge de six ans. On lui avait fait sauter deux classes car elle savait lire, écrire et compter. Finalement, sa connaissance exponentielle l'avait vite conduite dans une école spécialisée. Elle ne gardait pas de souvenirs particulièrement heureux de cette institution stricte et austère. A force d'occulter ces années de pensionnat, elle avait chassé de son esprit ses années d'enfance. Ses parents étaient décédés d'un accident de la route et elle était restée prisonnière de son pensionnat en attendant l'université. De son enfance, elle ne gardait que des souvenirs fragmentés, comme celui d'avoir souvent prié le Ciel pour qu'on la transforme en une petite fille normale. Le Divin avait fait la sourde oreille à toutes ses prières. Souhaitant

se sentir moins marginalisée, elle s'évadait parfois de son institution spécialisée pour aller s'amuser dans les terrains de jeux avec les enfants de son âge. Or, son entrée précoce à l'université n'avait fait qu'empirer la situation. De marginalisée, elle était passée au stade de victime d'intimidation et personne n'avait été là pour prendre sa défense. Argäel lui avait fait revivre ses traumatismes sous un angle moins dramatique. Ashsey avait finalement accepté sa différence. « *Vous êtes comme vous êtes, rien ni personne ne pourra défaire votre passé. Acceptez cette différence car c'est votre force !* », avait conclu Argäel avec bienveillance. Malgré son envie de pleurer, elle avait étiré sur son visage un maigre sourire, non convaincue que c'était une force d'être si différente des autres.

Elle alluma son téléphone portable à l'endroit où le taxi l'avait déposée et elle prit ses messages. Pierre Legrandier l'informait par texto que tout allait bien et qu'il y avait eu une erreur dans l'interprétation des propos de l'homme du MuCEM - qui, selon ses dires, avait été appréhendé par le

*Groupe d'intervention de la Gendarmerie nationale (GIGN) sans que personne n'ait été blessé. Ce n'était en rien en rapport avec son travail de médecin humanitaire. La théoricienne soupira d'aise. La vie pouvait reprendre son cours normal. Dans sa robe de soirée poussiéreuse et ses escarpins noirs à semelle en cuir rouge dans une main, elle était retournée à l'hôtel à pieds. Ses cheveux en bataille lui donnaient l'air d'une femme qui revenait d'entre les morts. Elle passa machinalement sa main sur son pansement, à la base de sa nuque. Son tatouage était douloureux. Jusque dans sa chair, elle faisait partie de leur cercle secret. Elle avait juré de les protéger et de veiller à ce que leur existence ne soit jamais connue. Elle avait également juré de recueillir les membres du clan en cas de besoin et de veiller sur eux pendant leur sommeil. Ce tatouage était le sceau du secret. Elle n'était pas comme eux, mais elle ferait quand même partie de leur famille en tant que protectrice diurne, alors qu'ils seraient ses protecteurs nocturnes. Elle avait juré fidélité à *La Caramilla* et, par conséquent, la communauté entière devenait sa nouvelle famille. Partout où elle*

irait dans le monde, elle ne serait jamais seule. Elle, qui n'avait aucune famille, hormis ses artistes qu'elle considérait comme ses proches, trouva la chose d'un grand réconfort.

L'art de l'interprétation

La théoricienne de l'art avait décidé de travailler avec Paul Grey car ses peintures étaient si fascinantes qu'elle était littéralement tombée sous leur charme. Paul Grey - EBE - était un curieux personnage. Toutes les tentatives d'analyse par l'herméneutique de l'art se soldaient par un échec. La théoricienne rencontrait un obstacle qui l'empêchait d'aller plus loin dans son analyse ; la personnalité de l'artiste lui échappait totalement. Elle en arrivait à des résultats farfelus pourtant, l'herméneutique ne mentait pas.

Albert et Paul, accidentellement devenus amis, avaient planifié le transport des œuvres afin que la théoricienne ait accès aux peintures originales. Pendant qu'elle était à Marseille, la totalité des peintures d'EBE avaient discrètement été transportées dans la grande demeure d'Albert. Ils étaient tous

deux des êtres étranges qui, malgré leurs différences, se comprenaient. L'un était grand, l'autre petit. L'un se nourrissait de sang animal, l'autre était végétalien. L'un puisait sa force dans la terre, l'autre la puisait dans le ciel étoilé. Malgré leur étonnante différence, ils avaient tout de même de nombreux points en commun : ils étaient très différents des humains, ils ne se mélangeaient pas à eux et ils ne vivaient que par et pour l'amour de l'art. Depuis sa rencontre, Albert appréciait le petit Paul et c'était réciproque. Paul avait un avantage qu'Albert n'avait pas : il scannait les pensées des gens. Albert, lui, avait un avantage que Paul n'avait pas : il pouvait passer pour un être humain à peu près normal. Dans un sens, bien qu'ils évoluaient dans des cercles complètement différents, ils étaient complémentaires.

Ashsey informa Albert de son retour à l'instant où elle mit les pieds dans le stationnement de l'aérogare MacDonald-Cartier pour chercher sa voiture. Une réponse ne tarda pas à faire vibrer son téléphone portable. « *Puis-je vous inviter à*

prendre le thé ? J'aurais quelque chose à vous montrer.» La théoricienne regarda l'heure. Le soleil se couchait à l'Ouest. Elle lui texta : « *Avec joie !* ». Elle passa machinalement sa main sur son nouveau pansement. Son ami Pierre Legrandier, après l'avoir sévèrement grondée en regardant l'état des pupilles de ses yeux vitreux, lui avait fait un sermon sur les effets dévastateurs de certaines drogues. Ashsey avait sagement acquiescé pour la forme, sans lui dire quel voyage merveilleux elle avait fait grâce à l'herbe chamanique et autres bizarreries comestibles. Il avait refait son pansement. « *C'est du beau travail* », avait-il néanmoins dit en regardant le tatouage de plus près. « *J'espère seulement qu'il n'y a pas d'ergot de seigle dans ces pigments naturels !* » Ashsey avait souri, malgré elle, car c'était le médecin en lui qui parlait. « *Il a utilisé de la lidocaïne en crème pour éviter la douleur inutile.* » « *Ah !* », fit Pierre Legrandier. « *Un sorcier avec une conscience professionnelle ! Je me sens déjà plus rassuré ! Comme je ne sais pas ce que tu as pris et*

dans quelle proportion. Je ne peux même pas te donner un Doliprane¹ pour la douleur ! Il va falloir que tu endures ! » Son tatouage, encore frais, ne cessait de saigner et était à présent douloureux.

A son arrivée, Alexei, le majordome, lui sourit aimablement. Il était visiblement soulagé de la revoir. « *Nous nous sommes fait du souci pour vous, Madame Ephthée.* » « *Oh ! Il ne fallait pas ! Argäel a veillé sur moi.. J'ai été très bien traitée, là-bas.* » « *Je me réjouis de l'entendre.* » Le majordome la conduisit directement à l'atelier. Albert lui tendit sa main gantée dès qu'il la vit et elle se haussa sur la pointe des pieds pour lui faire la bise. Toujours une seule. Sur la joue. Furtive. Elle n'était pas prête à plus de contact. Albert était toujours aussi fasciné par cette marque d'affection. « *Very Irresistible de Givenchy ? Excellent choix !* », fit Albert avec son odorat développé. La théoricienne fut très surprise

¹ Le paracétamol est aussi appelé acétaminophène. Doliprane est une marque de médicament que l'on retrouve en France qui est semblable au Tylenol.

qu'il reconnaisse son parfum. Albert fit un geste de la main qui pouvait s'interpréter comme une invitation à s'asseoir. Les cinq peintures de Paul étaient sous des draps de batiste blanc. «*De nouvelles toiles ?*», s'étonna la théoricienne en les voyant. Albert expliqua : «*Celles-ci ne sont pas de moi... ce sont celles de mon nouvel ami. Nous avons pensé qu'il serait préférable que vous ayez accès aux œuvres originales... Pendant votre absence, j'ai donc pris la liberté de les faire transporter ici.*» «*Vous m'intriguez ! De qui parlez-vous ?*»

Albert laissa choir le premier drap. La théoricienne ouvrit la bouche sans pouvoir en sortir un seul son. Elle en resta bouche bée. Elle était sidérée, hébétée, renversée. Il retira tous les autres draps et laissa à la théoricienne le temps d'encaisser le choc. L'herméneutique de l'art, qui se basait sur les théories de la connaissance, les théories de l'art, la philosophie de l'art, le symbolisme, etc., permettait d'analyser à peu près n'importe quelle peinture en touchant de près à l'intention derrière l'œuvre. Elle accédait à la genèse d'une peinture par

l'art du comprendre et par l'art de l'interprétation. Dans le cas de la peinture de Paul Grey, elle n'allait jamais si loin.

Quelques instants plus tard, Alexei entra discrètement dans l'atelier avec le thé. Il déposa la théière et les tasses sur la table et sortit aussi discrètement qu'un chat. Albert observait son agente en silence. Il était visiblement anxieux. La théoricienne avait les yeux rivés sur la première toile. Il fit le service et lui tendit sa tasse qu'elle prit machinalement dans ses mains. Il prit la sienne et s'assit près d'elle, dans le fauteuil voisin. Elle resta immobile un long moment avec sa tasse entre les mains. Perdue dans ses pensées et ses analyses qui s'entrechoquaient dans sa tête avec fracas, elle ne parvenait pas à formuler la bonne interprétation. Elle aboutissait constamment aux mêmes conclusions absurdes. Albert huma l'air. « *Ma parole, vous saignez !* », annonça-t-il pour briser le silence. Elle but sa première gorgée et sortit de ses rêveries. « *C'est bien possible* », fit-elle en revenant à la réalité. « *C'est mon tatouage. Il est douloureux... et j'ai juste envie de me*

gratter. » Joignant le geste aux paroles, elle se gratta un bon coup et le pansement rougit davantage. Albert bondit sur ses pieds. « *Je vais demander qu'on vous refasse votre pansement et je vais demander un sac de glaçons pour contrer l'inflammation* », annonça-t-il le plus naturellement possible. « *De grâce, Ashsey, évitez d'aggraver la situation !* » Quelques instants plus tard, le majordome arriva avec tout le nécessaire. Albert s'éclipsa discrètement pendant la délicate intervention. « *Il a peur du sang ?* » demanda Ashsey avec un brin d'humour dans la voix. Alexei était franchement amusé. « *Il vaut mieux ne pas tenter le diable, comme on dit ! Je ne devrais pas vous le dire mais, Son Altesse devenait fou à attendre de vos nouvelles* », chuchota Alexei. « *Il n'était pas certain d'avoir fait le bon choix en vous envoyant dans l'ancre du chaman.* » « *Je ne courais aucun danger, Alexei... Ce fut d'ailleurs une expérience très enrichissante. J'ai beaucoup appris avec lui ! Je ne regrette absolument rien. Il n'y avait qu'Argäel et moi, là-bas... et le portier, mais celui-là, je l'ai évité dès le départ. J'avais une totale confiance en Argäel. Il m'a initiée*

et c'était carrément magique ! Il m'a fait vivre des choses incroyables... et j'ai fait d'étonnants rêves pendant mon séjour, là-bas... des rêves conscients, d'une extrême lucidité. C'était tellement étrange ! Je vivais carrément dans un autre monde, dans une autre réalité. J'ai même retrouvé des souvenirs de mon enfance ! » « Avec le chaman, tout est toujours étrange, même la plus banale des conversations ! », conclut Alexei en lui souriant avec bienveillance. « Votre double tatouage est très réussi. » « A quoi ressemble-t-il ? J'ai eu du mal à le prendre en photo. Vous pourriez le prendre pour moi ? » « C'est le sceau de La Caramilla et le sceau de l'Ordre du Dragon », fit Alexei en cadrant le tatouage avec le téléphone portable de la jeune femme. « Il représente un dragon qui se mord la queue au centre duquel les armoiries du clan sont représentées. Le chaman a pris la liberté de rajouter les armoiries de Son Altesse puisqu'il est votre parrain. C'est une délicate attention de sa part. » « Ce n'est donc pas un tatouage standard ? » « Oh non ! Pas du tout ! Sa signification est vraiment particulière ! Le chaman vous a donné

l'immunité suprême, si j'ose dire... Son Altesse ne semble pas au courant. Il serait peut-être judicieux de l'en informer ! »

Alexei lui montra la photo sur son téléphone. Ashsey sourit devant le résultat. Les couleurs du dragon étaient magnifiques. « C'est étrange... Cette signification symbolique... Mon Dieu ! De la manière qu'il est présenté, cela signifie que je suis... » Alexei hocha la tête avec un sourire de connivence. « Alors, vous êtes ici chez vous ! » Albert revint lorsque le pansement fut refait et que le sac de glaçons fut en place. « L'Ours vous a fait entrer dans le clan, si je comprends bien... Il vous a donc initiée », remarqua Albert. La théoricienne comprit qu'il en était fortement contrarié. Albert se rassit. Il but une gorgée en la détaillant du regard. « Je présume que vous avez longuement pesé le pour et le contre avant d'accepter ! » Elle hocha la tête. « C'était pour... ma sécurité ! », murmura-t-elle. « Vous étiez déjà sous ma protection ! Il n'était pas nécessaire de vous tatouer de façon traditionnelle... nom de... ! » « Am învăţat căteva cuvinte în limba

română »¹, fit-elle avec un accent français et un large sourire. Argäel avait été un bon professeur. « *Excellent !* », répondit-il en roumain, sans grand enthousiasme cependant. Albert était contrarié qu'elle soit entrée dans le clan alors que, lui-même, aurait voulu en sortir. Il essayait de retrouver sa bonne humeur, mais la situation l'irritait profondément, d'autant plus qu'Argäel aurait dû lui demander la permission pour les initiations - qu'il aurait refusées. De plus, la technique traditionnelle, gravée à la main levée, pratiquée sur Ashsey, ne lui plaisait pas particulièrement. Elle était inutilement douloureuse. Il espérait que l'Ours lui ait évité cette partie de l'initiation. Certains vampires s'évanouissaient pendant l'opération et, pourtant, il fallait une douleur vraiment très vive pour les faire vaciller. « *Souhaitez-vous voir le double tatouage ? Il est vraiment très intéressant !* » Ashsey lui montra la photo et Albert en eut momentanément le souffle coupé. Il ouvrit la bouche pour parler, mais la referma. Il n'était pas utile de lui dire à quel

¹ Traduction : « *J'ai appris quelques mots en roumain.* »

point Argaël l'avait placée sous sa protection. Il savait pertinemment qu'elle lisait les symboles. Il détourna le regard un instant, littéralement ébranlé par la signification de ce tatouage. Ashsey analysait en silence sa réaction, comprenant ainsi qu'il n'avait jamais été au courant des initiatives personnelles du chaman.

« Avez-vous cerné l'artiste aussi bien que vous m'aviez cerné ? », demanda Albert pour changer de sujet. « Votre peinture parlait pour vous, Albert. Je vous l'ai déjà dit, j'analyse la peinture non l'âme de l'artiste ! » « Alors, dans ce cas, ces toiles, que vous disent-elles sur leur créateur ? » La théoricienne quitta son fauteuil pour s'approcher de la première pour la regarder de très près. « Celle-ci me fascine littéralement... Elle me rappelle un truc que j'ai vu en Angleterre. C'est l'endroit où il vit. Regardez, Albert, comme ce ciel est lumineux en pleine nuit... et ces étoiles dans le ciel disposées en une constellation que nous ne voyons pas de la Terre ! Il exprime un microcosme et un macrocosme, l'infiniment petit et l'infiniment grand à la fois... comme

deux mondes superposés. D'ailleurs, regardez les lignes de construction. Il a séparé sa toile en deux, choisissant sciemment de représenter la Terre et le Ciel, séparés l'un de l'autre, en parts égales. Deux mondes séparés. Ce n'est pas n'importe quel ciel qu'il nous montre dans sa peinture... C'est trop personnel, comme peinture... C'est son monde qu'il a peint. C'est chez lui... là-haut et ici-bas... C'est une division mathématique, extrêmement précise. Il sait exactement ce qu'il fait. Tout est calculé chez lui, je m'étonne qu'il puisse avoir un côté créatif. Je veux dire... je m'étonne qu'il utilise l'hémisphère droit de son cerveau ; tout est tellement mathématique ! Elle est parfaite, cette œuvre. Parfaite au millimètre près ! Autant de masse que d'espace. Autant de vide que de plein. C'est une œuvre réfléchie qui n'a pas été peinte de façon spontanée. Il a réfléchi avant d'agir. Cela m'amène à penser qu'il est parfaitement équilibré... mentalement, émotionnellement, physiquement ! » Après un court silence, elle poursuivit : « Aussi bizarre que cela puisse paraître venant de moi, Paul Grey se cache probablement à

l'orée d'une forêt, près d'un champ. Je crois que c'est sa principale source de nourriture.» Elle garda le silence, perdue dans ses pensées. Albert l'observait attentivement. « Il vit, là où il y a des lucioles, apparemment ! » « Ce ne sont pas des lucioles... Ce sont des sphères de lumière. » « Comment le savez-vous ? », demanda-t-il avec curiosité. Elle garda le silence. Albert perçut son trouble. « Il y a quelque chose qui ne va pas ? Je n'aurais pas dû poser la question ? » Ashsey posa un regard sur Albert. « J'ai vécu une drôle d'expérience en Angleterre... Je n'en ai parlé à personne jusqu'à maintenant... et... cela va sans doute vous sembler fou, mais... je pense que cette expérience m'a suivie jusqu'à Ottawa. » Elle prit son téléphone portable. « J'aimerais vous montrer quelque chose, Albert... mais promettez-moi de garder le secret. » Albert hocha la tête avec sérieux. « Nous n'en sommes plus à un secret près, vous et moi ! », dit-il doucement pour la rassurer. Elle lui présenta l'enregistrement vidéo. Albert regarda la scène sans rien dire. Il lui remit le téléphone lorsque la vidéo cessa. Il était étrangement silencieux.

« J'ai perdu 12 minutes de mémoire, Albert. Pour moi, ce fut une expérience de trois minutes, mais l'enregistrement démontre que ce fut, en réalité, une expérience qui a duré 15 minutes ! Cette sphère de lumière était consciente... intelligente... elle était sensible... curieuse même... et elle communiquait de façon différente. Je l'ai revue à Ottawa très brièvement. Elle était chez moi, en train de lire l'un de mes livres. J'ignore ce que c'est exactement, mais elle sait qui je suis et où j'habite... et je trouve cette coïncidence troublante de voir, aujourd'hui, le phénomène peint sur cette toile. » Albert lui demanda ce qu'elle avait ressenti en la touchant. « J'ai ressenti... Comment vous dire ? J'ai ressenti de l'amour... comme jamais je n'en avais ressenti ! J'étais littéralement inondée d'un sentiment de bien-être. Cette sphère me faisait ressentir l'amour qu'elle avait pour cette planète, je crois. C'était très intense. C'était pur. Aussi bizarre que cela puisse être, ce sentiment semblait... divin ! Je veux dire que c'était un sentiment nettement supérieur à ce que l'humain peut éprouver ». Albert était songeur. « Intéressant ! Donc, vous n'avez

jamais eu peur ? » « Non... Aucunement. Cet amour me rassurait, c'était plus éloquent que le langage verbal, en réalité. C'était irradiant d'amour. A présent que j'en parle à quelqu'un, je me rends compte à quel point les mots sont vides de sens. Il n'y a aucun mot qui soit aussi vibrant, qui puisse décrire le sentiment d'alors. J'aurais aimé que cette expérience ne se termine jamais. Je pense que l'amour divin - si Dieu existe - doit être de cette intensité et de cette immensité. J'en ai éprouvé un désespoir terrible, comme une déchirure intérieure, comme si... mon âme pleurait... quand cette sphère est partie. J'aurais souhaité vivre à jamais dans cette aura d'amour, dans cette lumière. J'aurais voulu y mourir. Disparaître, me dissoudre dans cet amour pour toujours. Je n'arrive pas à croire à ce que j'ai vécu. Je regarde constamment cet enregistrement vidéo pour me convaincre de ce que j'ai vécu. Cette expérience m'a profondément bouleversée ! Et... le fait de l'avoir revue, chez moi... J'aurais voulu qu'elle reste pour revivre cet amour... mais elle s'est enfuie quand je suis entrée chez moi... et je n'arrête pas d'y penser ! J'y pense jour et nuit. Aussi dingue

que cela soit, surtout venant d'une sceptique comme moi, je crois que je suis tombée amoureuse de cette sphère ! » Albert déglutit avec difficulté. Il était impressionné et effrayé par l'aveu. Ashsey Ephthée reposa les yeux sur la peinture, hésitant à verbaliser ce qu'elle y lisait. Au bout de quelques secondes de réflexion, elle finit par livrer le fond de sa pensée.

« Paul Grey raconte une expérience dans cette peinture. Il ne s'adresse pas au ciel de façon religieuse. Il ne s'agit pas d'une prière, même païenne. Il n'a pas de croyances religieuses comme nous pouvons en avoir. C'est juste un appel... dans la nuit. C'est forcément anecdotique. C'est trop personnel. Regardez tout ce réalisme... comme si tous les éléments de la nature étaient interconnectés entre eux. Je penche pour un appel de détresse qui n'est pas entendu... qui n'est pas vu, mais il a tout de même essayé car il se devait d'essayer ! Toute la végétation en est témoin. Ces sphères lumineuses font partie de l'anecdote. Je ne sais pas quel rôle elles jouent... ni ce qu'elles sont exactement. Ce

sont peut-être des boules d'émotion qui véhiculent de l'information... des boules d'énergie qui peuvent voyager à la vitesse de la lumière... Je n'ai que des questions à leur sujet. Je n'ai aucune théorie pour expliquer ce qu'elles sont. Tout ce que je sais, c'est qu'elles sont conscientes, intelligentes... et extraterrestres.» La théoricienne resta songeuse devant l'œuvre. «*Et celle-ci ?*», demanda Albert fasciné par sa clairvoyance. «*Celle-ci évoque... la fin d'une civilisation. Je ne l'aime pas... Elle est trop douloureuse !*» «*Douloureuse ?*», répéta Albert. La théoricienne hocha la tête en silence. Elle se détourna rapidement de la peinture pour regagner son siège. Elle but une gorgée de son thé au jasmin sans quitter la toile du regard. Elle remit son sac de glaçons sur le pansement de son tatouage. «*Elle est anecdotique... non symbolique ! L'artiste a terriblement souffert en peignant cette toile car il revivait une partie de son passé... Des souvenirs très désagréables. Il souffrait... Il pleurait... et il pleure encore chaque fois qu'il repense à cette destruction. Celle-ci est une œuvre majeure par rapport à toutes celles qu'il a faites. Elle*

est très importante pour lui. Il a mis toute sa douleur dedans... Tout son désespoir. C'était la fin de son monde. Cette charge émotionnelle contenue en elle m'est insupportable car je la comprends, je la sens par empathie. Elle est semblable à un démembrement physique, comme si on lui avait arraché un membre, comme si on lui avait arraché le cœur. Vous pouvez imaginer une telle douleur ? On ne souhaite que la mort quand on souffre à ce point ! » La théoricienne de l'art essuya discrètement une larme qui perlait au coin de son oeil, ce qui n'échappa pas au regard attentif d'Albert qui en fut profondément ému. Des larmes inondèrent ses yeux. Il se trouvait bizarrement sentimental - ce qui ne lui ressemblait vraiment pas. « Sa peinture est purement anecdotique... Il souffre d'être ici », fit-elle lentement. « Il voudrait être ailleurs ! Il voudrait être chez lui ! Il n'est pas heureux, ici... Il doit constamment se cacher. Il vit dans une angoisse terrible et il se réfugie dans sa peinture pour supporter cette angoisse. Il ne se sent pas en sécurité, nulle part, et il est seul. Il se sent perdu parmi nous. Il est piégé, ici ! C'est un être extrêmement

sensible et excessivement intelligent qui s'est adapté, malgré tout. Il n'a pas eu le choix de s'adapter s'il voulait survivre à son nouvel environnement. Il vit probablement en accord avec l'écosystème. Il vit en harmonie avec notre planète... il doit se nourrir de céréales, de fruits et de légumes... de tout ce qui pousse. Il doit avoir horreur qu'on tue des animaux pour nous nourrir. Il doit avoir horreur de voir la terre malmenée par les Terriens. Lui, il doit respecter la vie comme personne, parce que l'amour que j'ai ressenti au contact de cette sphère lumineuse était intense et immense. Même les épis tressés des Crops Circles, en Angleterre, n'étaient pas abîmés ! Ça, c'est de l'amour pour la nature ! Même si cela semble totalement invraisemblable, Paul Grey signe EBE : entité biologique extraterrestre. J'en suis absolument convaincue, sauf que je ne peux pas le croire... cela fait vraiment trop science-fiction pour mon esprit cartésien. Mon esprit rejette cette possibilité ! »

Albert Báthory-Apafi avait les yeux rivés sur la théoricienne de l'art. Il savait qu'elle avait vu

juste. *« Vous ne pouvez pas y croire ou vous ne voulez pas y croire ? »*, demanda-t-il. Il était émerveillé de voir tout ce qu'elle pouvait déduire sur son nouvel ami. *« Je ne peux pas y croire »*, redit-elle en faisant un signe négatif de la tête. *« Ce n'est pas possible ! Les distances sont trop importantes. C'est physiquement impossible. Pour que cela soit possible, il devrait être immortel... éternel... et c'est impossible. Tout meurt. Même notre soleil a une espérance de vie limitée... des étoiles naissent et disparaissent... rien n'est éternel, encore moins un être vivant ! »* *« Souhaiteriez-vous le rencontrer ? »*, lui proposa-t-il doucement. Elle ne se sentait pas prête à ce genre d'expérience. Elle fit un geste négatif de la tête. Elle essuya ses larmes en reniflant. *« Fréquenter occasionnellement des êtres tels que vous et faire partie de leur clan est une chose »*, fit-elle en mesurant ses mots pour ne pas le vexer. Après une brève pause, elle rajouta fébrilement : *« Albert... Je pensais vraiment... que vous souffriez de porphyrie. Mes convictions ont été un peu malmenées, ces derniers temps. Alors, rencontrer un être tel que Paul Grey... »* Elle fit un geste négatif

de la tête. La théoricienne était sur le point de fondre en larmes à nouveau. « Je ne sais pas si je suis prête à cela ! Ma vie a changé... Je ne sais plus en quoi je crois. Avant mon voyage en Angleterre, mes convictions me semblaient claires, déterminées... bien classées, en tout cas. D'un côté, il y avait les choses qui existent et qui s'expliquent. D'un autre côté, il y avait les choses qui n'existent pas et auxquelles je ne croyais pas. Maintenant, j'admets que tout peut coexister dans ce monde, le possible et l'impossible, le probable et l'improbable, et que les choses ne peuvent pas toujours s'expliquer de façon rationnelle. Je me suis souvent trouvée à court de théories, depuis le mois d'avril... c'est tout nouveau pour moi ! J'ai dû remettre en question un tas de choses que je prenais pour acquises. Je ne sais plus en quoi je crois... et cela m'effraie beaucoup. Je n'ai jamais cru aux vampires, aux fantômes, aux loups-garous, aux zombies... » Albert lui sourit sans se vexer le moins du monde. « Si cela peut vous rassurer, d'aussi loin que je me souviens, je n'ai jamais vu de fantômes, de loups-garous ni de zombies ! ». Ashsey sourit timidement

devant la plaisanterie. Malgré ses allures de bloc de glace, Albert était bouleversé intérieurement à l'idée qu'Ashsey ait dû revoir ses convictions à cause de lui. « *J'en suis infiniment désolé !* », murmura-t-il sincère. « *J'aurais aimé être atteint de cette pathologie... La vie aurait été plus simple !* » Elle tourna le regard en sa direction. Les yeux verts étaient à nouveau noyés de larmes, ce qui les rendaient d'autant plus perçants. Elle renifla discrètement. « *Je comprends encore plus votre solitude, maintenant !* » Il sortit un mouchoir brodé de ses initiales de sa poche et le lui tendit en silence. Il n'avait rien à rajouter. Il était très ému par sa compassion, par son empathie qui, pensait-il, devait, par moment, être difficile à vivre.

« Et lui... Le pauvre ! Il est tout seul, ici ! Sa planète a été détruite ! Et si quelqu'un le trouve, on va lui faire assurément du mal ! » Albert se fit rassurant. « *Il n'a plus rien à craindre à présent. Il a accepté de vivre ici. Personne ne viendra le chercher. Il est protégé par l'immunité diplomatique de cette demeure !* » « *Il vit ici ?* » « *C'était ce qui devait être fait pour lui assurer une totale*

protection.» Ashsey cligna des yeux, émerveillée de découvrir le profond sens du devoir de son artiste. « Comment est-il ? Sa personnalité... Je veux dire. » « Drôle ! Il a un adorable sens de l'humour ! Je l'ai tout de suite apprécié... et il communique toujours ce qu'il pense. On a toujours l'heure juste avec lui. C'est drôlement rafraîchissant ! J'envie sa liberté d'expression. Il ne se gêne pas pour me parler franchement, sans craindre aucunement mes réactions. Avec les membres du clan, on cherche les mots, on tourne autour du pot pour me ménager, pour ne pas me froisser. On utilise la langue de bois diplomatique et on ne sait jamais si les belles paroles sont vraies ou fausses. Avec lui, c'est tout le contraire. Il n'a pas peur de dire ce qu'il pense vraiment. Sa franchise est souvent déstabilisante... et il sait tout, sur tout le monde ! » La jeune femme sourit tendrement. « Je suis heureuse pour lui qu'il soit en sécurité. »

Elle se leva pour recouvrir la toile qu'elle n'aimait pas. Elle le fit de façon cérémonieuse, respectueuse.

« *Sa douleur m'est insupportable !* », articula-t-elle avant d'éclater en sanglots en lui tournant le dos par pudeur. Albert se leva maladroitement de son fauteuil, ne sachant pas ce qu'il convenait de faire en pareille situation. Il s'approcha d'elle lentement et posa doucement une main sur son épaule en guise de soutien psychologique. Elle se tourna vers lui et le prit dans ses bras. Albert referma très lentement ses bras autour d'elle et la laissa pleurer. Cette chaleur enivrante lui fit sentir à quel point il se sentait seul, à quel point il avait besoin de spontanéité dans sa vie de reclus, à quel point il avait besoin d'une amie aussi compréhensive. Dix minutes se passèrent et elle reprit enfin le dessus de ses émotions. S'apercevant de l'endroit où elle se trouvait, elle recula en s'excusant, presque effrayée par son geste. « *Vous n'avez pas à vous excuser* », fit Albert lui-même ému par ce moment d'égarement et par ce geste de totale confiance envers lui. Elle remarqua qu'Albert avait également pleuré. Elle lui fit un maigre sourire. C'est alors que le regard d'Albert fut attiré par quelque chose derrière elle. Une expression, entre la surprise et l'effroi, s'affichait nettement sur

son visage anguleux. Ashsey se retourna pour en connaître la cause. Un être de 1,40 mètre se tenait en silence derrière elle, immobile, vêtu d'une combinaison noire qui soulignait sa frêle silhouette par rapport à sa grosse tête, étonnamment disproportionnée par rapport à son petit corps. Ashsey cligna plusieurs fois des yeux, sans croire sur le moment à ce qu'elle voyait. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais l'émotion l'empêchait tout bêtement de parler. Tout ce qu'elle réussit à penser à ce moment-là fut : « *Oh my God !* »

« J'ai été touché par vos paroles et par votre sincérité. Votre empathie hors du commun honore votre espèce. Ce degré de compréhension de l'autre est extrêmement rare chez les humains. L'analyse de mes œuvres est éclairée et je me réjouis de faire partie de vos artistes. Toutefois, j'ose espérer que ma nature ne vous effraiera pas trop longtemps ! », transmit-il par la pensée pour être entendu des deux êtres qui se tenaient devant lui.

La théoricienne lui sourit à travers ses larmes. Elle lui ouvrit spontanément et tout naturellement les bras. Elle ne pouvait avoir peur d'un être qui n'avait que de l'amour en lui.

James MacFarlane et l'art actuel

Fidèle à son habitude, le Musée des beaux-arts du Canada (MBAC) avait personnellement convié Ashsey Ephthée à l'inauguration de sa toute nouvelle exposition en art actuel, un type d'art très conceptuel qui, pour plusieurs, n'était pas compréhensible sans quelques précieuses explications. L'art actuel prenait souvent la forme d'installations, placées dans un cadre spatial particulier, prenant en considération la dimension visible et invisible de la structure (ou de l'absence de structure) créée ou pensée *in situ*, directement en relation avec le lieu d'exposition. Devant l'art actuel, le public devait généralement découvrir le sens caché de l'œuvre observée, parfois il devait s'engager dans une recherche du compréhensible, faisait momentanément corps avec l'œuvre qui l'incluait alors en tant que spectateur-acteur. L'immersion, c'est-à-dire la participation du public, n'était pas

rare dans ce type d'art qui pouvait renvoyer l'individu déterminé à une prise de conscience de son « rôle » en tant qu'humain face à un enjeu qui dépassait de loin l'œuvre proposée. Certaines personnes se prêtaient au jeu, essayant de comprendre l'œuvre exposée, essayant de discerner les contours informes de l'installation qui, parfois, avait du mal à se définir comme un « simple objet ». Le spectateur essayait de capter le génie derrière ce qui lui était proposé. Les artistes en art actuel faisaient reculer les frontières du concret, jonglaient avec des concepts intangibles, mêlaient adroitement le réel et l'irréel, le probable et l'improbable, le possible et l'impossible, les repères physiques et métaphysiques. L'art n'était plus simplement « visuel », il devenait « expérience ». Ashsey Ephthée aimait particulièrement les installations qui incorporaient le spectateur et le faisait participer à une démarche intellectuelle personnelle qui devenait le prolongement même de celle de l'artiste. C'était un défi, pour elle, d'écrire sur ce type d'art. Elle aimait choisir ses mots, trouver des expressions, faire des analogies visuelles, qui touchaient le plus réfractaire

des visiteurs. Le but d'une telle rédaction était d'amener, par une vulgarisation simple et efficace, la compréhension pour le public moins averti. Avec cette nouvelle exposition, elle ne savait pas à quoi s'attendre exactement, n'ayant eu que des fragments d'information par voie de communiqué de presse. Habituellement, elle aimait ce genre de soirée habillée qui permettait de rencontrer des collaborateurs qu'elle ne voyait qu'occasionnellement. Les gens venaient lui parler avec joie, mais elle regrettait toujours de ne pas être accompagnée pour ce genre d'événement. Elle faisait acte de présence, elle discutait facilement avec les artistes et avec les commissaires d'exposition, nouait ainsi de nouveaux contacts professionnels, entretenait des contacts anciens, prenait des nouvelles de certains conservateurs et commissaires à la retraite. Toutefois, dès que l'occasion se présentait, elle se dirigeait vers le vestiaire pour récupérer ses effets personnels. Elle ne restait jamais jusqu'à la fin de la soirée. Le printemps était arrivé, le *Festival des tulipes* était commencé depuis peu. Ashsey Ephthée avait pris un soin

particulier pour choisir sa robe et ses souliers car elle avait envie de marcher jusqu'au musée. Elle longea Elgin Street jusqu'au cénotaphe, puis traversa la rue Wellington. Elle emprunta l'avenue MacKenzie pour ainsi rejoindre le Parc Major's Hill pour admirer les fleurs qui punctuaient les lieux en masses florales étourdissantes de vitalité. Plusieurs tulipes annonçaient leur imminente éclosion. A l'apogée, plus d'un million de tulipes ornaient les espaces verts de la ville. Elle traversa au Monument au maintien de la paix et arriva finalement au musée, passant près de la sculpture monumentale *Maman* de Louise Bourgeois, en forme d'araignée géante. Un itinéraire de 1,5 kilomètre à pieds qui lui avait mis du baume au cœur pour affronter cette soirée en solitaire. Elle laissa ses effets personnels au vestiaire et salua au passage les gardiens de sécurité qui la connaissaient bien. Elle monta la longue rampe de la Colonnade en granite rose et en verre, anticipant la foule monstre qui s'était massée dans le Grand Hall. On la salua discrètement d'un signe de tête. Un brouhaha montait des invités qui discutaient entre eux, un verre à la main. James

MacFarlane guettait anxieusement son arrivée. Il était plutôt soulagé de la voir se faufiler seule parmi les beaux habits, se frayant un chemin pour accéder à la promenade qui menait à la cafétéria située en face des salles d'exposition de l'art contemporain. Il lui emboîta le pas. « *Vous savez que c'est très impoli de ne pas retourner ses appels ?* », lança-t-il derrière elle. Elle se retourna en reconnaissant la voix. « *Vous savez que c'est très impoli de suivre les gens ?* », répondit-elle en lui faisant un large sourire amusé. Il lui rendit son sourire, trop heureux de l'effet qu'il avait eu sur elle. Elle l'inspecta de la tête aux pieds et des pieds à la tête. « *Oh ! Vous êtes très chic, agent MacFarlane !* » « *Puis-je me joindre à vous pour la soirée ? A moins que vous n'attendiez quelqu'un !* » « *Et si c'était le cas ?* », demanda-t-elle amusée. « *Je dirais que c'est un homme extrêmement chanceux !* » Elle lui sourit, amusée par le compliment indirect. « *Observateur et fin renard comme vous l'êtes, vous savez bien que je suis arrivée seule... et que je vais repartir seule.* » James était heureux de l'entendre. « *Alors, serait-ce un oui ?* » Elle

hocha la tête. « Vous êtes ici pour le boulot ? », demanda le jeune homme. « Évidemment ! Et vous ? » « Certainement pas ! », répondit-il en riant comme s'il s'agissait d'une bonne blague. « Je ne suis pas de service. Je voulais seulement vous voir, à défaut de vous entendre au téléphone. » « J'ai été prise par le boulot », répondit-elle avec un sourire faussement désolé. L'occasion était trop belle pour James qui souleva la question : « Marseille... C'était aussi pour le boulot ? » « Vous êtes bien renseigné ! », s'étonna-t-elle. Il lui sourit à son tour. « C'est un peu mon job, quand même, d'être renseigné ! » « Mes déplacements ne concernent en rien la sécurité du territoire ! » James l'observait plus attentivement. « L'exposition vous a plu ? » Elle ne répondit pas. James MacFarlane semblait en savoir long sur les événements de Marseille. « Vous savez, je me suis quand même un peu inquiété pour vous. » « Il ne fallait pas ! Il y a eu plus de peur que de mal ! » Il lui tint la porte d'entrée de la salle d'exposition en la détaillant du regard. « Vous êtes très élégante, vous aussi », lui dit-il en l'enveloppant de son regard d'azur. « Le

blanc vous va bien ! » « Les compliments, la galanterie... le smoking et le noeud pap'... toute cette mise en scène ne cacherait pas une autre demande, par hasard ? » James MacFarlane éclata de rire. « Pas du tout ! Comme je vous l'ai dit, je voulais seulement vous voir. Je savais que je vous trouverais ici, ce soir. Je voulais vous remercier... vous avez été d'une aide précieuse. Vous avez été très efficace. Vous n'avez pas retourné un seul de mes 54 messages, alors un 55^{ème} aurait été de trop. J'ai décidé de me déplacer pour vous remercier de vive-voix. » « Eh bien, dites donc, 54 messages pour dire simplement merci ! Ça c'est du zèle exceptionnel ! » « Si je me rappelle bien, vous m'aviez dit qu'il y avait du bon à être zélé ! » Ashsey Ephthée rougit jusqu'aux oreilles. Elle hochait simplement la tête en repensant à cette histoire d'application qui avait transformé sa tablette en espion redoutable.

La théoricienne de l'art observa l'espace pour comprendre la première œuvre. James MacFarlane n'était visiblement pas dans son élément. Il regarda tout autour de lui, comme un poisson dans son bocal,

cherchant à délimiter l'espace. « Où est l'œuvre ? », demanda-t-il intrigué. « Nous sommes en plein dedans ! », répondit simplement Ashsey. « Ces blocs ? » « A part les blocs, que voyez-vous ? » « Je vois des bandes peintes un peu partout et disposées n'importe comment ! » « Il y a un sens caché à tout ceci ! C'est spatial ! Vous me faites penser à Pierre qui ne comprend rien à l'art parce qu'il s'arrête immédiatement à ce qu'il voit. Il ne va pas chercher plus loin. » « Je n'ai rien en commun avec ce type ! En général, je comprends si l'on m'explique... et j'aime bien aller au fond des choses ! » « Dans ce cas-ci, pour comprendre, il faut en faire l'expérience ! » « Comment peut-on en faire l'expérience ? », demanda-t-il en ne comprenant pas bien le sens de l'expression. « L'art n'est-il pas juste fait pour être regardé ? » Ashsey n'en revenait pas qu'on puisse poser pareille question. Elle décida qu'il était temps d'ouvrir un peu plus ses horizons. Elle avait repéré une rose des vents au milieu de la pièce, peinte sur le plancher de la salle d'exposition. « A tout hasard, placez-vous au centre de ce symbole et tournez lentement sur vous-même, comme si

vous étiez l'aiguille d'une boussole. » James MacFarlane se prêta au jeu. Son visage s'illumina aussitôt. Il découvrait N-E-S-W (North, East, South, West) peints partiellement sur différentes parties des murs et des nombreux obstacles dans l'espace qui donnaient une étrangeté visuelle pour qui n'avait pas la bonne position spatiale. « *C'est fantastique !* », fit le jeune homme qui venait de faire sa première expérience artistique. Il refit un tour sur lui-même, fasciné par le concept spatial de l'œuvre qui avait demandé une très exigeante et précise conception *in situ*. Le côté juvénile de l'homme trop sérieux pour elle émergeait. Il semblait que sous cette carapace d'adulte, il y avait un gamin qui s'émerveillait d'un rien. Il vint la rejoindre avec un sourire étincillant. Il regarda autour de lui, retrouvant les bandes disparates sans intérêt. D'ailleurs plusieurs visiteurs passaient dans la salle sans rien comprendre de l'œuvre dans laquelle ils étaient. « *Il faut leur dire qu'ils passent à côté de quelque chose de fantastique !?* », demanda James. Ashsey fit un signe négatif de la tête. « *Il faut les laisser évoluer à leur rythme. Certains chercheront*

et comprendront. La récompense de la compréhension vaut la peine qu'on les laisse chercher. Comprendre une œuvre peut s'apparenter à une illumination ; c'est une quête personnelle ! » La seconde salle était destinée à l'œuvre *I am The Coin*, une installation de Micah Lexier, qu'elle avait vue dans une autre exposition. James MacFarlane s'approcha du mur de pièces métallisées qui reflétait sa propre silhouette. « *Un immense miroir de pièces ?* », demanda-t-il naïvement, cherchant le sens à donner à ce qu'il voyait. Ashsey le poussa gentiment plus près de l'œuvre. « *Qu'est-ce qu'il y a sur les pièces de métal ?* » James se pencha. « *Des lettres !* » Patiemment, la théoricienne lui demanda : « *Et que fait-on habituellement avec des lettres ?* » James MacFarlane repéra un mot, puis un autre. Il réalisa qu'il y avait des phrases qui se suivaient. Il tenta de lire de droite à gauche, cherchant le début du texte - car il s'agissait bien d'un texte. Ashsey lui tendit son Moleskine et sa plume. « *Je vous laisse chercher... moi, je l'ai déjà trouvé. Je connais cette œuvre !* » « *Et vous l'avez trouvé en combien de temps ?* » « *5 minutes, environ... mais c'était un coup de*

chance ! C'est tout aussi facile que répondre à une devinette d'Einstein ! » « Ah oui ? Mais à première vue, noter tout ceci va me demander plus de 5 minutes... » Ashsey Ephthée regarda sa montre. « J'accepte de souper avec vous si vous trouvez la solution en moins de 30 minutes ! » « Et elle met la pression, en plus ! », dit-il en souriant. « Voyons voir... Je crois que ça débute ici ! »

I AM THE COIN I AM TELLING THIS STORY I AM IN A GRID CONSISTING OF TWENTY THOUSAND COINS A GRID TWO HUNDRED ROWS LONG BY ONE HUNDRED ROWS HIGH EACH COIN IS A LETTER THERE ARE NO SPACES AND NO PUNCTUATION MARKS THERE IS A HIDDEN CLUE TO HELP YOU FIND ME

« Si je comprends bien, il faut trouver la pièce parmi 20 000 pièces dans une grille de 200 x 100 pièces frappées d'une lettre. L'indice se trouve dans ce qui est écrit... »

FIND THE CLUE AND YOU WILL FIND ME IT WILL NOT BE EASY I MADE SURE OF THAT THE GRID IS HUGE THE GRID IS A MIRROR OF ITSELF THE TOP FIFTY ROWS REFLECT THE BOTTOM FIFTY

ROWS AND VICE VERSA OR VERSA VICE TO
READ THE TOP FIFTY ROWS YOU MUST STAND
ON YOUR HEAD

« La partie du haut est le miroir du bas. La pièce qu'il faut trouver est forcément dans la partie du bas... » James MacFarlane sauta plusieurs lignes et lut directement la fin pour gagner du temps. Il n'hésita pas à se mettre à quatre pattes pour lire les rangées du bas, ce qui amusa beaucoup la jeune femme. Un gardien observait également le manège du coin de l'oeil.

ULTIMATELY IT COMES DOWN TO THIS I AM THE
COIN I AM THE COIN IN A GRID THAT
CONSISTS OF TWENTY THOUSAND COINS AND
I WANT YOU TO FIND ME THE CLUE TO
FINDING ME IS HIDDEN IN THE GRID SURELY
YOU HAVE SEEN IT BY NOW OPEN YOUR EYES
THAT IS A HINT DO NOT BE A SLUG EVERYONE
WHO FINDS ME WILL WIN A PRIZE THE PRIZE IS
THE PURE PLEASURE OF FINDING ME TO FIND A
COIN IS GOOD LUCK TO FIND ME START AT
THE START AND READ DOWN MIRROR MIRROR
ON THE WALL WHO IS THE LUCKIEST COIN OF

ALL IT IS I I AM GOOD LUCK I AM LUCKY
LUCKY AM I¹

James MacFarlane réfléchit à ce charabia. Il jeta un regard vers Ashsey Ephthée qui s'amusait de le voir essayer. Il était très déterminé à trouver par lui-même la solution, mais il n'était pas certain de pouvoir le faire en moins de 30 minutes. Il se releva, lissa son smoking et retourna au point de départ pour réfléchir. Il se déplaça pour chercher vers le milieu du texte ce qu'il aurait pu manquer et revint au début du texte. Elle avait envie de lui dire que la solution se trouvait juste sous son nez, mais le laissa chercher. C'était plutôt amusant de voir sa détermination. Il s'essuya le front du revers de sa manche. Il regarda sa montre, nerveusement. Il relut ce qu'il avait inscrit sur son carnet. Il reposa les yeux sur l'œuvre, cherchant à comprendre. Il se retourna vers elle avec un sourire en coin. L'art avait fini par le séduire complètement. « *Auriez-vous trouvé la lettre ?* », demanda-t-elle. Il compta et il la pointa la pièce du

¹ L'œuvre a son propre site Internet :
http://www.iamthecoin.com/find_the_coin.html

doigt. « *En 28 minutes... Vous m'impressionnez, agent MacFarlane !* », fit-elle en riant. Il lui rendit son sourire. Il n'était pas peu fier d'avoir réussi. Ses yeux bleus étincelaient d'admiration pour cette femme étonnante qui lui faisait découvrir l'art actuel de façon ludique sans jamais utiliser de grandes théories compliquées. Il regarda autour d'eux, les visiteurs passaient devant l'œuvre sans même chercher à la comprendre. Ils la regardaient sans plus, passant devant l'essentiel. James MacFarlane avait envie de leur dire d'essayer de trouver la pièce du puzzle et de s'engager dans ce jeu de piste car c'était drôlement passionnant. « *J'adore ce type d'art !* », murmura-t-il pour lui. Il adorait surtout le fait d'avoir obtenu un souper avec elle. « *Et, par curiosité, qu'est-ce que je pourrais gagner si je réussissais à résoudre une devinette d'Einstein ?* » Ashsey lui sourit timidement. « *Tout ce qui vous fera plaisir. Il y a 15 indices pour la trouver. Les indices, ça vous connaît, non ?* » « *Effectivement, les indices ça me connaît ! Allez-y... Je n'ai rien à perdre à essayer... sauf peut-être ma crédibilité d'enquêteur !* » Ashsey rigolait

gentiment. « Il y a 5 maisons de différentes couleurs. Dans chacune des maisons vit une personne de différente nationalité. Les 5 propriétaires boivent une boisson déterminée, fument une marque de tabac déterminée et ont un animal de compagnie. Aucune des 5 personnes n'a le même animal de compagnie, ne fume la même marque de tabac ni ne boit la même boisson. La question est : Qui a le poisson ? Et voici les indices : 1- Le Britannique vit dans la maison rouge. 2- Le Suisse a un chien. 3- Le Danois boit du thé. 4- La maison verte est située à gauche de la blanche. 5- Le propriétaire de la maison verte boit du café. 6- La personne qui fume des Pall Mall a un oiseau. 7- Le propriétaire de la maison jaune fume des Dunhill. 8- Celui qui vit dans la maison du centre boit du lait. 9- Le Norvégien vit dans la première maison. 10- La personne qui fume des Blends vit à côté de celle qui a un chat. 11- La personne qui a un cheval vit à côté de celle qui fume des Dunhill. 12- Celui qui fume des Bluemaster boit de la bière. 13- L'Allemand fume des Prince. 14- Le Norvégien vit à côté de la maison bleue. 15- Celui qui fume des Blends a un voisin qui boit

de l'eau. » James fut déstabilisé sur le coup, mais n'en laissa rien paraître. Il hocha la tête pensivement. « *Je vais devoir enquêter sérieusement sur cette histoire !* » Ashsey éclata de rire. « *Je vais vous l'envoyer par écrit, ce sera plus facile pour vous !* » La troisième œuvre de l'exposition était une série de phrases courtes écrites en blanc sur un fond noir. Le commissaire d'exposition avait pris la liberté de disposer les œuvres en bloc de deux ou de trois pour former une interrogation ou une réflexion plus profonde. « *L'artiste s'est vraiment cassé la tête pour pondre ses phrases ?* » Ashsey lui sourit avec indulgence. Ben s'inscrivait dans le contexte post- Duchampien. Il avait pris ses influences chez John Cage, George Maciunas, Dada et Isidore Isou. Il avait posé la question « *Que faire après Duchamp ?* » Ben avait commencé à signer en 1958. Il avait signé tout ce qui lui tombait sous la main, prétextant que, si l'art n'était qu'une question de signature, alors pourquoi pas faire un tableau avec seulement sa propre signature ? Il avait travaillé sur de nombreuses idées, notamment par ses phrases avec le concept du moi, de l'ego,

de l'identité de l'artiste, etc. Il avait également écrit sur l'art, la vie, les choses. Ashsey savait qu'elle ne pourrait pas expliquer Ben en mots. « *Dites-moi ce que vous comprenez des œuvres qui se trouvent sur ce mur de cogitation ?* » James MacFarlane sourcilla en entendant le terme. Il comprit qu'il fallait réfléchir avant de parler ; ces courtes phrases avaient peut-être des choses à dire.

« Le temps qui passe ne s'arrête jamais »
« Je tourne en rond »

James comprit que c'était bien vrai. L'image renvoyait à sa propre expérience personnelle. Que faisait-il de son temps, de sa vie ? N'était-il pas en train de tourner en rond sans vraiment profiter du temps qui passe ?

« L'autre c'est vous »
« A quoi penses-tu ? »

Il sourit devant l'écho. La deuxième phrase renvoyait à la première.

« *Qu'est-ce que l'art ?* »

« *Trois mots d'amour* »

En bon anglophone d'origine, les trois mots d'amour qui lui vinrent à l'esprit étaient, bien sûr, *I love you*. « *L'art serait donc une histoire d'amour ?* », demanda-t-il à la théoricienne qui ne répondit pas. Elle lui offrit un simple sourire, attendrie par sa charmante naïveté.

« *J'ai quelque chose à dire* »

« *Créer c'est oser* »

« *Esprit es-tu là ?* »

Il devait bien avouer que Ben avait de la suite dans les idées et que son art soulevait un questionnement personnel, bien au-delà de ce qu'il avait pu penser de prime abord. Il comprit que l'art avait quelque chose à communiquer et que, créer, c'était oser la communication, l'expression, l'échange. L'art avait tout à voir avec l'esprit. Il se déplaça pour poursuivre sa lecture.

« *J'ai de l'ambition* »

« *J'attends l'impossible* »

Il avait l'impression que Ben s'adressait maintenant à lui personnellement. James MacFarlane avait également de l'ambition et attendait l'impossible de cette sortie au musée avec cette femme étonnante.

« *Ferme les yeux* »

« *Le monde change* »

James ferma les yeux. Il dut reconnaître que la réalité était différente quand les yeux étaient clos. Il pris conscience de tout ce qui l'entourait avec plus de clarté. Avec l'imagination, tout était possible. Il n'y avait plus aucune barrière physique et, puisque qu'il n'y avait aucune limite à l'esprit humain, il pouvait changer le monde. Il suffisait juste d'y penser.

« *Sortir du vide* »

« *Un jour après l'autre* »

Il avait l'impression de sortir du vide en entrant dans l'art. Il se promit que, jour après jour, il chercherait à mieux comprendre cet univers mystérieux.

« *Je cherche la vérité...* »

« *Et après ça ?* »

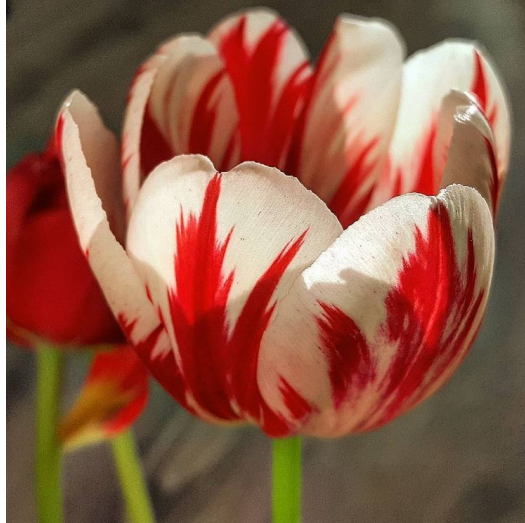
James se tourna en direction d'Ashsey comprenant que la vérité était la quête suprême. Il avait repris son air sérieux. « *C'est plus profond que je l'imaginais* » C'était sa façon de s'excuser d'avoir pris l'art à la légère en voyant les sentences de l'artiste. Ashsey lui appris que Ben avait aussi écrit qu'il n'y avait pas d'art sans vérité. « *J'aurais pu vous en parler pendant des heures, mais il fallait que vous en fassiez l'expérience* », lui dit-elle simplement. « *On n'explique pas Ben avec des mots !* » James MacFarlane hocha la tête. Il était d'accord avec elle. « *Dans l'art, il n'y a rien à montrer, mais tout à voir. Emmanuel Kant, qui était artiste, écrivain et philosophe, disait que 'l'apparence requiert art et finesse ; la vérité, calme et simplicité'.* » L'agent MacFarlane hocha la tête. « *J'ai compris que l'art n'était pas juste fait pour être regardé ! Il y a véritablement de la vérité dans la simplicité. Merci pour cette leçon. Je ne vais pas l'oublier de sitôt !* »

Au cœur du Festival des Tulipes

Ils se donnèrent rendez-vous quelques jours plus tard. Elle n'était pas disponible plus tôt car elle devait sortir plusieurs rédactions, dont le fameux article sur l'inauguration de la nouvelle exposition muséale. Elle préparait également un texte pour Paul Grey, ce qui n'était pas une mince tâche, compte tenu de sa nature particulière. Elle avait donc pris son dimanche pour sortir avec James MacFarlane. Elle lui avait donné rendez-vous au Commissioners Park en après-midi. Elle avait envie de se promener le long de Dow's Lake. C'était l'endroit rêvé pour admirer des centaines de milliers de tulipes en ce festival annuel. James avait eu du mal à trouver des vêtements qui ne fassent pas agent du CSIS/SCRS ni fonctionnaire du gouvernement. Pour la première fois de sa vie, il avait pris deux heures avant de savoir ce qu'il allait porter. Il avait finalement opté pour quelque chose de décontracté ; un

pantalon beige *slim-fit* et une chemise bleue également taillée *slim-fit* qui allait avec la couleur de ses yeux. Il avait jeté son dévolu sur un classique BCBG sans cravate. Elle, ne souhaitant pas se casser la tête, avait enfilé une longue jupe imprimée noir et blanc et un chemisier blanc. Il était arrivé le premier et l'avait attendu en faisant les cent pas. Il ne savait pas à quoi s'attendre de cette rencontre qui dépassait visiblement le strict souper de convenance. Elle était arrivée à pieds en regardant les canards qui la suivaient dans l'eau. Il l'avait trouvé adorable dans ce soleil du printemps. Elle irradiait de bien-être. Elle lui avait fait un signe de la main en le voyant. Il avait souri et lui avait répondu d'un signe de la main. Il aimait sa spontanéité. Elle avait traversé Queen Elizabeth Drive pour le rejoindre. « Ça vous dit d'admirer les tulipes ? », lui avait-elle demandé avec un sourire auquel il ne put rien refuser. « C'est la première fois que je me déplace pour le Festival », avoua-t-il. « C'est ici que tout se passe », lui apprit-elle. Il avait enfoncé ses mains dans ses poches de pantalon et lui avait sagement emboîté le pas. Comme la majorité des gens présents

au Commissioners Park, elle avait sorti son téléphone portable pour prendre des photos. « Comment s'est passée la rédaction ? », lui demanda-t-il pour débiter une conversation. « L'article devrait paraître demain... ce n'était pas une rédaction très compliquée ! » « Si j'avais dans l'idée de lire un livre sur l'art, que me conseilleriez-vous ? » « A part mes livres, vous voulez dire ? » James rougit. Il venait de commettre sa première gaffe. « Histoire de l'art de E.H. Gombrich. C'est l'un des ouvrages sur l'art les plus célèbres et les plus populaires jamais publiés », répondit-elle sans être vexée qu'il n'ait pas d'abord pensé à ses livres. « Il se lit comme un roman ! » Il mémorisa la référence. « Celles-là sont mes préférées. Ce sont des tulipes Rembrandt... Rembrandt, comme le peintre ! », lança-t-elle en parlant des tulipes blanches et rouges qui ressemblaient au drapeau du pays. « Vous êtes sérieuse ? », demanda James MacFarlane dépassé par le surréalisme de la situation. Il était persuadé que la théoricienne de l'art était trop « rat de bibliothèque » pour s'intéresser à quelque chose d'aussi futile qu'une fleur.



Elle les prit en photo, puis lui sourit d'un air espiègle. « Venez par ici, agent MacFarlane ! » « Vous pouvez m'appeler James, vous savez ! » « Approchez-vous, 007 ! Je ne vais pas vous mordre ! » James s'approcha en lui souriant, franchement amusé par le sobriquet qu'elle venait de lui trouver. Elle prit une photo à-la-mode-de-Justin avec James MacFarlane à ses côtés

sur fond de tulipes bicolores. Il se prêta au jeu. Il sortit à son tour son téléphone intelligent et refit la même chose pour son compte. « *Je crois que je vais l'encadrer celle-là* », fit-il en vérifiant la netteté de la photo qu'il venait de prendre. Elle était là, avec lui, et il n'arrivait pas à y croire. Il l'avait cru franchement moins accessible. L'après-midi passa relativement rapidement. Ils marchèrent le long des innombrables plates-bandes de tulipes multicolores qui n'en finissaient plus, puis ils revinrent de l'autre côté de *Queen Elizabeth Drive*, sur la promenade qui longeait *Dow's Lake*. Ils poursuivirent leur marche le long du Canal Rideau, dépassant le *TD Place Stadium*, le *Lansdowne Park*, le *Sylvia Holden Park*, remontant lentement en direction de l'autoroute 417. Il connaissait bien le quartier car il vivait dans le *Glebe*¹ depuis des années. Pendant des heures, ils discutèrent de choses n'ayant aucun rapport avec leur boulot respectif. Ils apprenaient tout bêtement à se connaître, parlant tour à tour en français et en anglais.

¹ C'est un quartier au sud du centre-ville d'Ottawa.

Avec le temps, en français, le vouvoiement avait été remplacé par un tutoiement respectueux. Ashsey Ephthée bifurqua pour poursuivre dans le *Central Park* pour longer le bras d'eau qui formait deux réservoirs. Elle repéra un banc libre et s'y assit avec James MacFarlane. Contre toute attente, elle le trouvait intéressant. Il n'était pas l'homme sérieux qu'elle s'imaginait. Deux écureuils noirs se disputèrent leur butin en passant devant eux et Ashsey Ephthée éclata de rire quand l'un d'eux s'arrêta net pour l'observer avec curiosité. James MacFarlane était séduit par le naturel qui se dégageait d'elle. Elle n'était vraiment pas l'intellectuelle ennuyante qu'il s'imaginait. Il se surprit à penser qu'elle ressemblait vraiment à la femme idéale, celle dont il avait un jour mis par écrit les qualités sans croire qu'une telle femme pouvait exister sur cette planète. « *C'est l'heure de notre souper, je crois* », dit-elle en parlant du souper qu'elle lui avait promis. « *Où allons-nous ?* » Elle avait choisi le Canal Ritz pour leur souper en tête à tête. Un endroit sans prétention qui avait le luxe d'être bien situé. James MacFarlane connaissait bien l'endroit car c'était à 450

mètres de chez lui. Il lui arrivait souvent d'y aller pour boire une bière. Elle, elle connaissait bien l'endroit car c'était à 2,9 km de chez elle, le long de la piste cyclable qu'elle empruntait régulièrement lorsqu'elle faisait du *Land Paddling*. Elle appréciait particulièrement l'endroit pour sa terrasse qui donnait sur le Canal Rideau. On pouvait parfois y observer de grands hérons et des fuligules à collier, des canards plongeurs. Si le choix du restaurant lui était revenu, James aurait opté pour quelque chose de plus huppé, mais il comprit qu'elle aimait la simplicité et les sorties sans complications. De son côté, elle avait choisi un restaurant raisonnablement abordable car elle savait que ce souper avait une symbolique différente pour lui. C'était affiché dans son regard d'azur chaque fois qu'il croisait le sien. « *J'ai passé un après-midi formidable* », lui avoua-t-il après avoir commandé le repas. « *C'était un plaisir partagé !* », lui murmura-t-elle avec un sourire timide. Malgré cet enthousiasme sincère, elle eut un pincement au cœur. Le regard d'azur de James MacFarlane était bien trop éloquent. Elle redoutait le moment où elle devrait lui

apprendre qu'il ne fallait rien espérer. Peu importe comment elle tournerait ses mots, elle savait d'ores et déjà qu'elle allait le décevoir. *« Au fait, j'ai trouvé la devinette d'Einstein... j'ai trouvé qui avait le poisson... alors, si j'ai bonne mémoire, tu avais dit que je pourrais demander tout ce qui me ferait plaisir si je trouvais la solution... »* Ashsey cessa de respirer l'espace d'un court instant. Son regard s'assombrit. Elle avait sous-estimé la détermination de James. Le soir-même de leur visite au Musée, elle lui avait envoyé la devinette par écrit comme une bonne blague et cette blague se retournait maintenant contre elle. *« C'est ce que j'ai dit... »* Ashsey se crispa sur son siège. James lui souriait plus doucement. Il fit durer le suspense pendant un court instant. *« Alors, tu ne verras certainement aucun inconvénient à ce que je t'offre ce souper !? Cela me ferait vraiment très plaisir ! »* La jeune femme le trouva étonnamment raisonnable. Elle hocha la tête, dans une certaine mesure, rassurée par cet homme qui avait choisi de rester un parfait *gentleman*.

Le cercle clanique

Le rang des Ombres portait bien son nom. Il était situé à 50 kilomètres du centre-ville de la capitale. Il fallait quitter Queensway, l'autoroute 417, pour s'aventurer dans les terres. Sur Bouvier Road, il ne fallait pas manquer l'entrée qui donnait sur une petite route étroite - le rang des Ombres - qui serpentait dans une zone forestière et qui donnait sur un lac privé et sur un grand domaine, caché du reste du monde et, en partie, ceinturé par une solide grille en fer forgé. Lorsqu'Ashsey arriva, elle fut surprise de constater que plusieurs voitures s'y trouvaient déjà. Elle appela Albert pour confirmer sa venue. Elle appréhendait toutes ces voitures garées devant chez lui. Il la rassura au bout du fil.

Dans son antre, Albert avait établi un endroit loin du monde extérieur. Les membres de *La Caramilla* venaient discuter art et culture une

fois par mois. Il avait créé un endroit paisible - une sorte de refuge intellectuel - pour tous les membres de la région qu'il recevait chez lui. Il s'efforçait ainsi de rester en contact avec les rumeurs du monde extérieur qu'il ne fréquentait plus depuis longtemps. C'était la première fois que la théoricienne de l'art allait rencontrer les membres du clan. Elle en faisait partie depuis peu, mais se sentait tout de même étrangère à leur cercle clanique. Elle avait été certes initiée par Argäel le chaman, à Marseille, lors de son dernier passage en France ; elle avait ainsi troqué une connaissance ancestrale contre un bout de sa peau. Elle était revenue au Canada avec un curieux tatouage à la base de la nuque qui lui permettait d'accéder, sans aucun danger, au cercle social d'Albert. Elle avait appris les secrets des esprits-totems, une connaissance ancienne animiste qui prétendait que tous avaient une âme et qu'elle pouvait entrer en communication avec des esprits ou des divinités animales et que ceux-ci pouvaient interagir subtilement sur le monde tangible. Bien qu'elle ait été guidée par l'homme chaman qui lui avait permis d'accéder à un autre plan de

conscience avec des rêves lucides, elle n'y croyait pas vraiment. Elle avait néanmoins apprécié les mythes et les légendes qui se rattachaient à ces croyances.

Dans sa voiture, elle enleva tous ses bijoux en argent et garda ceux qui étaient en or. Elle vida ses poches, ne gardant que le strict minimum dans son sac à main qu'elle allait devoir laisser dans la consigne. Elle connaissait la procédure. Elle brossa nerveusement ses cheveux et cacha au maximum son cou et son tatouage. Elle grogna d'insatisfaction en se regardant dans le rétroviseur de sa voiture. Cela ne lui ressemblait pas de s'imposer des contraintes liées à son apparence. Elle détestait improviser. Elle prit la décision de relever ses cheveux comme ils étaient avant de faire le décompte des voitures stationnées devant la propriété. Elle porta une main tremblante à son long cou nu qu'elle trouvait décidément trop visible. Elle défit sa coiffure, ébouriffa ses cheveux pour leur donner du volume et grogna d'insatisfaction. « *Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt, Albert ? Je ne serais pas venue !* », maugréait-elle en

s'approchant de la maison avec son sac à main qui ne contenait que son téléphone portable, son portefeuille et ses clés de voiture. Le gardien en uniforme à l'entrée ne laissait rien passer. Ce soir-là, il eut une réaction d'étonnement en la voyant arriver. C'était la première fois qu'il affichait une nette émotion sur son visage, habituellement impassible. « *Je présume que vous savez ce que vous faites* », lui dit-il prudemment à voix basse. Elle lui répondit aussi prudemment : « *On m'a invitée... Sont-ils nombreux ?* » Le gardien répondit, toujours à voix basse. « *Ils sont tous présents, Madame Ephthée... plus les domestiques. Ce soir, ils reçoivent une personnalité importante. Ne vous approchez pas de lui. Il est dangereux !* » La théoricienne pâlit soudainement. « *Un autre prince ?* », laissa-t-elle échapper. Elle n'était plus très certaine de vouloir y entrer. Alexei, le majordome, l'attendait déjà à la sortie de l'antichambre de sécurité. La chair de poule s'empara d'elle aussitôt. L'atmosphère de la maison était différente. Toutes les fibres de son être répondaient à ce danger. Alexei, impeccablement bien habillé, la rassura aussitôt avec un sourire bienveillant. « *Vous*

n'avez rien à craindre, Madame Ephthée. Si Son Altesse vous a fait venir, c'est que vous êtes en parfaite sécurité ici ! Pour votre confort, il a demandé qu'on fasse un feu dans la cheminée de l'atelier. Je puis personnellement vous assurer que vous et moi sommes les seuls à y être admis ! C'est une règle de la maison que tous respectent à la lettre ! » Ashsey le dévisagea gravement. « *Si je comprends bien, on va vite m'enfermer dans le coffre-fort de Son Altesse par sécurité !?* » L'homme comprit l'idée derrière l'image qu'elle venait d'évoquer. « *Rassurez-vous, vous êtes beaucoup plus précieuse à ses yeux que tout l'or du monde. Pour éviter quelque incident diplomatique, ce soir, il y a quelques règles à suivre... Puis-je vous en instruire ?* » « *Oui, s'il vous plaît, Alexei, mais avant tout, j'aurais un service à vous demander* », lui répondit-elle en préférant adopter une conduite appropriée. « *J'hallucine ou si ça sent l'herbe ?* » Alexei lui sourit. « *Depuis que le cannabis a été légalisé dans tout le pays, les membres du clan ont pris quelques libertés lors de ces soirées !* » Ashsey hocha la tête d'un air entendu. « *En quoi puis-je vous aider, Madame Ephthée ?* »

Albert l'attendait impatiemment à l'entrée du grand salon d'où un brouhaha s'élevait. Il avait fini par croire qu'elle avait changé d'idée, mais Alexei vint lui chuchoter à l'oreille qu'elle allait être en retard et qu'elle s'en excusait auprès de lui. Elle lui demandait encore quelques minutes de patience. Cinq minutes plus tard, Ashsey voyant au loin Albert habillé comme un prince en resta bouche bée. Lui-même vacilla quand il la vit dans la robe de sa mère, très élégamment portée aux couleurs de l'ancienne principauté transylvanienne. Alexei avait fait des merveilles pour la coiffure et Ashsey s'avança vers Albert la tête haute, extrêmement fière de l'effet qu'elle avait sur lui. Le sourire d'Albert était plus tendre qu'à son habitude. Elle le trouva vraiment fort élégant. Elle fit une révérence. « *Bonsoir, Votre Grâce* », fit-il doucement. « *Bonsoir, Votre Altesse* », fit-elle avec lenteur calculée. Pour éviter la gaffe protocolaire ou l'incident diplomatique, elle s'en tint à ce qu'Alexei lui avait conseillé. Elle ne fit aucun geste pour lui faire la bise. Par contre, Albert, lui présenta sa main gantée pour l'aider à se relever. Ashsey glissa tout naturellement sa main

gantée dans la sienne. Alexei lui avait enfilé de longs gants de satin qui lui montaient au-dessus du coude pour cacher au maximum sa chair de poule et lui avait attaché un lourd bracelet en or et rubis autour du poignet. Un bijou de la famille d'Albert. Il porta lentement à ses lèvres cette main gantée en s'étonnant de la transformation. Elle lui sourit avec chaleur. Elle appréciait la situation théâtrale. Pour une fois, il avait pris l'initiative. Quarante-huit regards de prédateurs s'étaient tournés en leur direction et un silence se fit progressivement dans le grand salon. La théoricienne rougit, se sentant étudiée comme une souris blanche dans une chatterie. Elle n'aimait pas être ainsi reluquée. Elle avait l'impression d'être une proie ; une sorte d'amuse-gueule pour palais raffinés. Elle se sentait néanmoins à la hauteur de la situation grâce à la toilette et aux bijoux qu'elle portait. Un grand homme au regard gris, aussi froid et inhumain que celui d'un requin blanc, se leva pour accueillir la nouvelle venue. Les autres l'imitèrent aussitôt. A en juger par sa prestance et par la réaction immédiate et empressée des autres membres, elle avanç

l'hypothèse qu'il s'agissait de l'autre prince - l'autre mâle alpha. L'épinglette à son costume qui représentait un blason d'une ancienne principauté confirma son hypothèse. Elle fit une révérence lente en gardant adroitement la tête baissée devant lui en signe de respect. Albert profita du silence pour la présenter en bonne et due forme.

« Honorable assemblée, permettez-moi de vous présenter Sa Grâce Ashsey Ephthée qui est maintenant l'une des nôtres ». Le prince en visite articula des mots de bienvenue en français qui était la langue de l'aristocratie que tous parlaient couramment. *« Soyez la bienvenue dans notre grande famille. C'est un plaisir de faire enfin votre connaissance ! »* Il fit un signe de la main qui pouvait s'interpréter comme la permission de se relever. *« Tout l'honneur est pour moi, Votre Altesse ! »*, murmura-t-elle en cachant son malaise grandissant. Elle détourna nerveusement le regard vers Albert. *« Votre Grâce, laissez-moi vous présenter son Altesse Bogdan Musat de Moldavie... mon cousin ».* Ashsey inclina la tête.

Comme si Albert souhaitait alimenter les hâtives conclusions que certains tiraient déjà à leur sujet, en partie à cause de la toilette portée par Ashsey, il reprit la main de la théoricienne. *« Elle a tout récemment été initiée par notre frère Argäel... elle a reçu l'initiation complète ! Elle a reçu le sceau de l'Ordre du Dragon et de La Caramilla »*. Certains membres de l'assistance se regardèrent entre eux avec étonnement. Très peu d'entre eux étaient baptisés de l'Ordre du Dragon - qui était la haute sphère des protecteurs du clan. Albert la regarda à nouveau avec tendresse non feinte. *« Sa Grâce est ma... »* Albert se reprit avec plus d'aplomb. *« Sa Grâce porte fièrement les armoiries de la Principauté de Transylvanie. Elle fait partie de ma famille, maintenant ! »* Ashsey lui sourit avec tendresse. Le regard étincelant d'Albert n'échappa pas à personne. *« Je vous prie de nous excuser... Nous avons à nous entretenir en privé... Mais continuez sans nous, je vous en prie ! »*, annonça Albert avec courtoisie. Ashsey leur fit un signe de la tête avant de suivre Albert. Ils les laissèrent à leur discussion qui, il le savait, allait désormais tourner autour d'eux.

Aussitôt dans l'atelier, Albert se confondit en excuses à voix basse : « Veuillez pardonner, je vous prie, cette audace de ma part, Ashsey... Ne m'en veuillez pas ! » « Je ne vous en veux absolument pas, Albert ! Au contraire, j'ai trouvé votre initiative tout-à-fait charmante ! » « La révérence et tout ce flaf-la prétentieux de courbettes théâtrales... Je dois m'y plier une fois par mois. Je n'ai jamais pu supporter l'étiquette... et je ne m'y ferai jamais, j'en ai bien peur. Je préfère de loin votre spontanéité, celle à laquelle vous m'aviez habitué... qui est bien de votre époque ! » Ashsey lui sourit et se rapprocha de lui, lui prit les deux mains et, avec douceur, se haussa sur la pointe des pieds pour lui faire une bise sur chaque joue. Il sentait la fumée. « Je ne savais pas que vous fumiez ! » Il lui sourit tendrement tout en conservant ses mains dans les siennes. « C'est très occasionnel ! Vous êtes époustouflante, ce soir... vous êtes très en beauté... et cette toilette n'a jamais été aussi bien portée... et vous êtes renversante. Vous avez fait exactement ce qu'il fallait. En fait, vous êtes tellement renversante que vous en êtes vertigineuse ! » « ...Dixit celui qui a fumé ! »

Ashsey le taquinait gentiment. « C'est toujours un plaisir de venir prendre le thé chez vous, Albert, mais pourquoi précisément ce soir alors qu'il y a tant de gens chez vous ? Je n'étais pas préparée à cela et j'ai dû improviser avec la complicité d'Alexei qui, Dieu merci, a su exactement ce qu'il fallait pour me rendre présentable ! », lui demanda-t-elle en plongeant son regard d'émeraude dans celui du prince transylvanien. « Il fallait vous présenter officiellement... même si vous n'êtes pas comme nous, vous faites partie du clan maintenant. Cette maison, c'est une zone neutre, comme la Suisse. Nous venons d'un autre âge, difficile à comprendre, sans doute, pour vous qui connaissez l'histoire sous l'angle des historiens dits officiels », commença Albert. « Je serais très intéressée d'apprendre comment votre monde fonctionne », lui dit-elle simplement. « Alors, asseyons-nous car l'histoire risque d'être longue ! »

Comme à son habitude, Alexei apporta le thé au jasmin avec le sourire. Albert se lança aussitôt après dans une autre version de

l'histoire. « Notre existence prend racine dans un texte inspiré de la Genèse, intitulé le Livre de Nod, dont il ne reste aujourd'hui que quelques fragments. Ce livre qui décrit notre cosmogonie est, en quelque sorte, notre Bible. Nous sommes des descendants de Caïn, figure biblique connue pour avoir tué son frère Abel. Caïn aurait été contacté trois fois par Dieu et ses Archanges. Ayant refusé par trois fois le pardon de Dieu, de 'simple maudit', il serait devenu le premier Vampire, craignant le feu et la lumière. Nos textes sont censés s'inspirer des textes fondateurs hébraïques, comme semble le confirmer la présence de Lilith. Le Livre de Nod occupe une place controversée dans notre société, car il y a des croyants et des athées, ce qui est l'occasion de luttes d'influence chez les nôtres. Chaque membre de notre espèce possède en lui une seconde instance psychique, au-delà de sa conscience, qui est un esprit animal. Nous devons souvent nous tourner vers lui pour ne pas perdre le contrôle de nos actes. Le risque survient souvent en situation de stress intense, de danger ou de grande soif. C'est ce que vous a enseigné Argäel, le chaman, un guide

spirituel dans notre communauté ! La connaissance que vous avez reçue, qu'il vous a transmise, n'a pas de prix à nos yeux. Par ce tatouage, il vous a donné l'immunité suprême. Personne n'osera jamais vous toucher ! Argäel avait probablement vu l'avenir dans l'une de ses visions car il a fait de vous ma... enfin... je veux dire... il vous a fait ce tatouage vraiment très explicite pour les membres de La Caramilla. Tous ceux qui pourraient vous manquer de respect sont susceptibles d'être... retirés ! Il n'y a pas de demi-mesure dans notre monde. C'est blanc ou noir, c'est la vie ou la mort ! »

La théoricienne était toute ouïe. « Merci pour votre confiance, Albert ! Je vous remercie de me raconter tout cela, de me faire voir les choses différemment. J'ai bien vu que vous étiez un peu nerveux devant le prince de Moldavie ». Albert hocha simplement la tête. « J'espère sincèrement ne pas vous avoir mise dans l'embarras avec ce geste d'affection. » Elle posa sa main gantée sur la sienne en réalisant à quel point il était froid. « J'aime la spontanéité... et les gestes d'affection, mais je crois que vous le saviez

déjà ! Ce que je n'aime pas, par contre, c'est de devoir improviser. Habituellement, j'ai une bonne capacité d'adaptation, mais j'ai un peu peur de l'imprévu ! » Le prince transylvanien lui fit un sourire attendri. « C'est noté ! » Son regard s'était encore un peu plus radouci. Il ne fit aucun mouvement pour dégager sa main sous celle de la théoricienne de l'art. Il appréciait ce contact auquel il n'était pas habitué. « Je sais que vous comprenez fort bien la portée de ce tatouage... » Elle hocha la tête simplement. « Laissons-les croire ce qu'ils veulent. Argäel a certainement agi au mieux », dit-elle avec un large sourire qui rassura totalement Albert qui poursuivit la discussion en lui parlant des petits-fils de Caïn, la génération qui avait initié les sociétés secrètes.

Au bout d'une heure, le majordome entra discrètement dans l'atelier. Cinq secondes plus tôt, Albert avait retiré sa main de cette chaleur réconfortante qu'il avait volontairement laissé perdurer. Ashsey en avait conclu qu'il avait pressenti ou entendu l'arrivée du majordome. Il s'était redressé aussitôt. L'employé vint lui chuchoter

quelque chose à l'oreille. Albert fit un signe de tête en guise de remerciement. « *Mon cher cousin souhaiterait vous voir à l'œuvre, semble-t-il !* » La théoricienne sursauta aussitôt. « *Un test ?* » Elle redoutait les tests car ils étaient toujours orientés comme des pièges. Elle n'aimait pas ces jeux d'adresse où elle devait prouver sa valeur d'herméneute, comme s'il s'agissait d'un tour de passe-passe qu'on montre autour d'une table pour amuser les invités au moment où la soirée devient ennuyante. Albert lui expliqua qu'il y avait un artiste parmi eux et qu'il avait apporté une peinture. On lui demandait si elle voulait interpréter l'œuvre, parler de l'artiste à travers son œuvre et le repérer dans la foule. La théoricienne se rembrunit, incertaine de pouvoir relever ce défi qui semblait loin de ses capacités « normales ». Elle se leva. « *J'ai l'impression d'être soumise à un bizutage !* » Albert la rassura. « *Déstabilisez-le et il ne vous prendra plus de haut* », dit-il en rigolant de ce qui allait s'en suivre pour son cousin.

L'œuvre avait été déplacée de sorte qu'on puisse l'étudier sous une lumière blanche,

non altérée par l'habituelle teinte jaunâtre des ampoules électriques d'intérieur. L'assemblée se tut lorsqu'elle pénétra dans la pièce. Bogdan Musat de Moldavie tira une dernière bouffée de marijuana avant d'écraser le reste dans un cendrier. Il recracha lentement la fumée en l'air. Il se leva et les autres l'imitèrent aussitôt. La théoricienne de l'art inclina la tête devant lui. Elle jouait la carte du respect protocolaire. Elle nota qu'il avait un verre à la main. Il identifia le liquide rouge du premier coup d'œil. Il s'adressa poliment à elle. Ashsey essaya de rester naturelle. Inconsciemment, elle se rapprocha d'Albert pour retrouver un sentiment de sécurité.

« Votre Grâce, ma chère cousine, seriez-vous disposée à nous honorer de vos lumières sur cette peinture ? Que pourriez-vous nous dire sur l'artiste qui l'a peinte ? » La théoricienne s'avança devant la peinture qui était très puissante à ses yeux pour se soustraire à la proximité de cet être au regard glacial qui ne lui inspirait aucune confiance. Elle nota les couleurs, les formes, les éléments utilisables pour une interprétation. Elle laissa

glisser son regard sur les formes pour les séparer visuellement, comme si elle devait déstructurer la composition de l'œuvre pour en retrouver le point de départ. Habituellement, le sujet principal se trouvait au centre du tableau. Quand il y avait plusieurs plans, le sujet au premier plan indiquait le présent. Quand il y avait une narration, tous les éléments devenaient importants.

« C'est une œuvre très personnelle », commença-t-elle simplement. « L'artiste qui l'a réalisée était en souffrance au moment de peindre... Une souffrance physique et psychique. » Elle s'approcha un peu plus de l'œuvre et étudia les détails de très près, comme si elle respirait la peinture pour mieux s'en imprégner. *« L'artiste vit dans l'ombre avec difficulté. Depuis quelque temps, sa nature le dégoûte, mais il ne peut rien y changer. Il n'a pas choisi d'être ainsi... Et il n'a pas toujours été ainsi. Bien qu'elle soit lointaine, il se souvient de sa vie passée. Il se demande s'il aurait été un homme bon, s'il avait vécu en tant que diurne. Aujourd'hui, il est hanté par la mort. Il sent la mort...*

comme une odeur qu'il ne peut oublier... celle du sang humain. Cette odeur lui est de plus en plus insupportable. » La théoricienne se tourna vers Bogdan Musat de Moldavie et s'en approcha. « *Vous permettez ?* » Il lui tendit la coupe qu'il tenait à la main. Albert tressaillit, prêt à l'empêcher de boire. Ashsey huma le liquide épais pour comprendre l'odeur métallique qui hantait l'artiste. Elle redonna la coupe au prince de Moldavie qui appréciait la situation. Il avait cru l'intimider en lui montrant ouvertement ce qu'ils buvaient tous en sa présence. Il dut admettre qu'elle avait du cran pour une diurne. La théoricienne de l'art rencontra le regard décomposé d'Albert qui s'était rapproché d'elle et retourna vers la peinture pour analyser les silhouettes dans la composition du tableau. Elle distingua un visage sur la partie supérieure gauche de l'œuvre. Deux yeux étaient visibles. « *On ne lui a pas donné le choix de devenir ce qu'il est aujourd'hui. Et s'il avait su, tout ce qu'il sait aujourd'hui de cet état, il aurait choisi la mort.* » Elle le pointa du doigt sur la toile. « *C'est lui, ici... Il est dans son œuvre... cette peinture parle de lui, de son être intérieur...*

complètement brisé. Il souffre de dépression profonde. Il se sent au bord du gouffre. Il pense au suicide ! » Un lourd silence régnait sur l'assemblée toute ouïe. Elle en déduit que le sujet touchait plusieurs d'entre eux. Ashsey se sentait mal à l'aise de divulguer autant de choses personnelles. Le reste du visage faisait penser à une silhouette d'un homme presque recroquevillé sur lui-même, avec les genoux pliés et les bras les enserrant. La dominance rouge sanguin indiquait une terrible souffrance. Une longue queue de reptile sombre serpentait au bas du tableau. Elle en déduit qu'il s'agissait probablement de son esprit-animal. Elle poursuivit sur la personnalité de l'artiste à travers son esprit-totem. *« Son esprit animal est le serpent qui est proche des énergies de la terre avec une relation avec les pulsions inconscientes et les instincts primaires... Dans les traditions anciennes, le serpent était un symbole de pouvoir de guérison. Dans la mythologie grecque, Asclépios, le dieu de la médecine, est présenté avec deux serpents qui montent sur une tige, un symbole connu aujourd'hui sous le nom de caducée, ce qui me pousse à croire que cet artiste a été médecin,*

chirurgien, guérisseur ou même apothicaire, du temps où il vivait en tant que diurne. Il pense très souvent à cette époque où il contribuait au bien-être des gens... Aujourd'hui, il déteste profondément cette nature qui n'est fondamentalement pas la sienne. Il recherche une délivrance à travers la peinture. Peindre l'apaise... momentanément, en tout cas. Il oublie ce qui le hante pendant qu'il peint, mais ses hantises reviennent... sans cesse. C'est un tourment incessant, comme un serpent qui se mord la queue. » La théoricienne était de plus en plus troublée par ce qu'elle sentait. Cet être tourmenté devait être sauvé par la douceur, la tendresse, l'amitié sincère. Elle opta pour mettre en lumière ce qui était plus optimiste. « La peinture est son salut... pour ne pas sombrer, définitivement, irrémédiablement, dans une culpabilité morbide... cette peinture exprime le chaos né des tourments intérieurs. Il y a un cri, dans cette peinture, un cri de détresse... un appel à l'aide... et cet appel est entendu, aujourd'hui ! » Elle se tourna vers l'assemblée absolument silencieuse et regarda les coupes de sang des vampires présents. Un seul n'en avait

pas. Un seul n'avait pas fumé. Cet être était fébrile, tête baissée, sur le point de fondre en larmes. Elle s'avança vers lui sans hésiter et lui prit la main doucement. Elle planta son regard humide dans celui de l'artiste et lui murmura : « *Votre peinture est un cri de désespoir, mais il y a de l'espoir, en fait !* » Elle le tira par la main doucement jusqu'à sa peinture et lui montra un petit espace bleu. « *Regardez... Cette petite zone bleue dans votre peinture... C'est de l'espoir ! Un coin de ciel bleu, sans nuages. Il y a un visage dans votre coin de ciel bleu qui émerge presque diaphane. Vous avez rencontré quelqu'un récemment - une bonne personne - et vous vous demandez si cette femme pourrait être votre espoir, même si elle est diurne !* » L'artiste hocha la tête, tout en restant silencieux. Albert resta bouche bée quand il la vit passer ses bras autour de Kyle et qu'elle le serra contre elle pour le consoler. « *J'ai entendu votre appel à l'aide !* » Les autres vampires se regardèrent entre eux, fascinés par le spectacle, fascinés par son empathie et par sa spontanéité non calculée, sincère, non feinte. Bogdan Musat de Moldavie se sentit soudainement, anormalement, ému

devant cette scène de touchante sincérité. Il cala sa coupe de sang et échangea un regard respectueux avec Albert qui comprit qu'il avait été impressionné par sa nouvelle cousine. Il le salua d'un signe de tête et se retira en silence. Les autres membres de l'assemblée firent de même, dans un parfait silence, alors qu'Albert prenait un siège pour regarder cette scène étonnante. Kyle avait trouvé une bouée de sauvetage ; jamais personne ne l'avait si bien compris. *« Votre espoir, c'est cette douce personne... Elle n'est pas comme vous, mais ce n'est pas forcément un obstacle si vous êtes honnêtes tous les deux, l'un envers l'autre. Je peux être une deuxième amie, avec qui vous pouvez parler sans peur d'être jugé ! Considérez-moi comme une cousine ! »*, lui murmura-t-elle. Il craignait de se séparer de la théoricienne de l'art et de retomber dans ses tourments incessants. Elle le garda contre elle un long moment en lui chuchotant des mots apaisants. *« Il ne faut pas perdre espoir... Accrochez-vous à l'amour, à l'amitié, à la fraternité. Il ne faut pas culpabiliser... Vous êtes une bonne personne ! Il y a du bon en vous. Je le vois dans votre œuvre »*.

Elle le couvrit de baisers attendris pour panser ses souffrances physiques et psychiques. Albert n'en croyait pas ses yeux. Il assistait à un spectacle des plus surprenants. La théoricienne allait devenir un puissant élément guérisseur du clan, c'était plus qu'évident. Lui-même ne pouvait plus se passer de sa présence depuis qu'elle était entrée dans sa vie. Elle avait fait fondre son flegme. Il se sentait plus émotionnel, plus sensible, en sa présence. Sa peinture s'en trouvait d'ailleurs affectée. Il se laissait plus facilement aller à ses états d'âme en sachant qu'elle seule pouvait réellement le comprendre. Il se sentait à présent libre d'exprimer ses sentiments à travers son art, sans fausse pudeur. C'est pourquoi il l'avait fait venir pour qu'elle puisse constater de visu le changement qui s'était opéré en lui depuis qu'ils travaillaient ensemble. Albert ne put s'empêcher de poser un doux regard sur elle. Il aurait tant aimé être dans ses bras, au chaud, tout comme Kyle qui trouvait grand réconfort auprès de sa chaleur humaine. « *Merci* », lui avait murmuré Kyle, une fois apaisé. « *Merci de m'avoir donné une raison de continuer.* »

Ashsey regarda la peinture de Kyle tout en le maintenant dans ses bras. Elle savait qu'il y avait beaucoup plus à dire, mais elle ferma les yeux sur l'herméneutique de l'art. Pour l'heure, il y avait urgence. Elle devait l'aider à reprendre pieds avant qu'il se noie.

Feux d'artifice à Saint-Jean-sur-Richelieu

La première chose qu'Ashsey fit en ouvrant les yeux, ce matin-là, fut de mettre la main sur la grande enveloppe brune qu'elle avait récupérée la veille lorsqu'elle avait pris son courrier avant de monter chez elle. Elle en sortit une liasse de photographies. Elle devait évaluer une série de vingt œuvres d'un même artiste pour un riche collectionneur johannais. Saint-Jean-sur-Richelieu se trouvait à un peu plus de 2h30 en voiture de chez elle. Le collectionneur s'était d'abord adressé à une galerie d'art située dans le Vieux Saint-Jean qui la contactait à son tour pour ce travail d'expertise. Assise en indien dans son lit, la théoricienne de l'art regardait la série de photos qu'elle venait d'étaler devant elle. Les peintures qu'elle avait sous les yeux étaient intéressantes. Elle regarda son agenda électronique pour connaître son emploi du temps. C'était bientôt la fête de la Saint-Jean, la fête nationale des Québécois.

Elle pouvait se permettre de faire le voyage et prendre quelques jours de congé. Elle envoya un courriel à la galeriste pour confirmer son arrivée en après-midi. Ashsey Ephthée remit les photos dans l'enveloppe brune et sauta hors de son lit. En ouvrant la penderie, elle prit machinalement son sac à dos de voyage. Elle se demandait déjà ce qu'elle allait apporter pour son bref séjour en Montérégie. Ses yeux se posèrent sur son *longboard*, un *Landyatchtz* pendulaire bleu de 40 pouces. Depuis quand n'en avait-elle pas fait ? Elle eut un sourire rêveur ; c'était le moment idéal pour remonter sur sa planche. La belle saison était arrivée depuis plusieurs semaines. Il faisait beau. Il faisait chaud. Ni une, ni deux, elle prit son équipement. Elle sortit néanmoins un chemisier bien repassé et un tailleur pour faire bonne figure au travail et quelques vêtements décontractés pour ses autres activités. Elle vérifia ses courriels pour s'assurer qu'aucun rendez-vous ne s'était rajouté dans les dernières heures. Finalement, elle envoya un courriel pour réserver une chambre à son auberge préférée qui était située sur la rue Champlain, face à la rivière Richelieu.

Quelques minutes plus tard, elle quitta l'Ontario pour passer au Québec. Le changement était toujours frappant au niveau de la langue et des habitudes de conduite. Il était difficile, aussi, de ne pas comparer l'état des routes quand on passait d'une province à l'autre. En chemin, elle fit halte à Brossard, dans le Quartier DIX30, arrêta obligé avant d'arriver à Saint-Jean-sur-Richelieu. Elle s'arrêta dans son magasin préféré, boulevard Leduc, pour voir les nouveautés. Le gérant la reconnut dès qu'elle entra dans sa boutique et ils parlèrent *skateboard* pendant un moment. C'était sa meilleure cliente. Ashsey oublia momentanément la raison de sa venue en Montérégie. Elle lui raconta les aventures de l'année précédente. Elle était l'une des rares canadiennes à pratiquer le *Land Paddling* et elle lui raconta comment elle s'était fait des copains sur les pistes cyclables d'Ottawa, dont des cyclistes qui avaient manqué de peu de se planter dans le décor en regardant derrière eux le drôle de phénomène qu'ils venaient de croiser en sens inverse. Lui, il lui raconta son périple de l'hiver, en Californie. Il avait passé un bon

moment à faire du *skateboard* et du *surf*. Une heure plus tard, Ashsey repartait avec une toute nouvelle paire de souliers à semelle antidérapante, au grand bonheur du vendeur qui lui souhaita un bon séjour dans la région. Elle passa ensuite à l'Oasis Surf pour s'acheter du temps en piscine, une activité qu'elle affectionnait tout particulièrement. Le sport était sa deuxième passion, mais pas n'importe quel sport. Il lui fallait de l'adrénaline.

Elle arriva à l'auberge et discuta avec la propriétaire et tenancière, Madame Boutin, visiblement très heureuse de revoir la théoricienne de l'art chez elle. La brave femme lui montra ses nouvelles acquisitions. Elle était collectionneuse d'art et mécène. Elle avait d'ailleurs l'une des plus importantes collections de peintures et de sculptures de toute la région. C'était une femme animée par une passion débordante pour l'art et les artistes. De nombreux peintres et sculpteurs séjournaient à l'auberge par amitié pour cette femme, au grand cœur et au grand sourire, qui connaissait leur travail dans le moindre détail.

Deux heures plus tard, Ashsey la quitta à contrecœur pour se rendre à la galerie. Elle entra dans l'établissement en regardant sa montre. Elle avait pris du retard sur l'horaire qu'elle s'était fixé. Elle fut accueillie par le grand sourire de Joanne, une petite femme à lunettes qui débordait d'énergie. Elle installa confortablement la nouvelle arrivée dans l'arrière-salle de la galerie avec les œuvres à expertiser. On s'empressa de la questionner sur ses projets en cours et à venir. Ashsey répondit simplement que sa recherche sur le vide et le plein dans la peinture contemporaine se poursuivait et que tout allait bien. Elle parla, sans trop donner de détails, de ses deux nouveaux artistes avec qui elle faisait un travail plus pointu car ils étaient en début de carrière.

James MacFarlane tenta de rejoindre Ashsey Ephthée mais, celle-ci, plongée dans son travail à la galerie d'art, avait éteint son téléphone pour ne pas être dérangée. L'agent du CSIS/SCRS utilisa les moyens qu'il avait à sa disposition pour la localiser rapidement. Il apprit qu'elle n'était plus en Ontario. Il quitta son bureau avec une large

enveloppe brune sous le bras et un épais dossier dans la main. Il avait une nouvelle mission à lui proposer : un réseau de faux tableaux et de fausses sculptures. Il quitta l'Ontario et passa au Québec. Il s'arrêta au Quartier DIX30. D'après son dernier relevé d'achats par carte de crédit, elle était entrée dans un magasin du boulevard Leduc. Il se stationna devant la boutique Vans. En entrant, il s'interrogea un instant sur les lieux, tout en regardant autour de lui. Le gérant s'approcha en le reluquant de la tête aux pieds. Il n'était pas le genre de la maison avec son costume noir et sa cravate bleue. Il faisait très fonctionnaire du gouvernement.

« Vous cherchez quelque chose en particulier ? » James MacFarlane étudia les lieux, persuadé de faire erreur. *« Il y a des artistes qui travaillent ici ? »*, demanda-t-il conscient que la question pouvait sembler ridicule. *« Pas que je sache... Vous cherchez quelqu'un en particulier ? »* James MacFarlane montra la photo prise plusieurs semaines plus tôt au *Festival des Tulipes*. *« Je cherche ma copine. Elle est venue ici, cet après-midi. »* *« Ah oui ! Ashsey ! Ah ! C'est votre copine ! ? »* *« Vous la connaissez ? »*,

s'étonna l'agent MacFarlane. « C'est ma meilleure cliente ! Elle ne m'a pas dit qu'elle s'était fait un copain ! » Voyant le jeune homme se gratter la nuque, visiblement perplexe par le choix de sa meilleure cliente, James MacFarlane joua le jeu, tel un bon comédien qui pouvait endosser n'importe quel rôle. « C'est drôle car on me dit la même chose au bureau ! Personne ne peut s'imaginer qu'une fille comme elle peut s'intéresser à un type comme moi ! », fit MacFarlane en rigolant. « Vous ne sauriez pas où je pourrais la rejoindre, par hasard ? Je lui rapporte un truc pour le boulot, mais sa batterie de téléphone est sûrement à plat. Je tombe constamment sur sa boîte vocale ! » L'homme haussa les épaules. « Elle est sûrement à Saint-Jean-sur-Richelieu, à l'heure qu'il est ! », répondit le vendeur comme si c'était une évidence. James MacFarlane continua d'étudier la boutique. « Saint-Jean-sur-Richelieu... oui, c'est évident, j'aurais dû y penser ! » James planta son regard sur le vendeur de la boutique « C'est votre meilleure cliente, mais... qu'est-ce qu'elle trouve à acheter dans une boutique comme celle-ci ? » Le vendeur fut

étonné par la question. « *Eh bien... Elle achète de tout !* », lui répondit-il avec simplicité. « *De tout ?* », répéta bêtement l'agent qui n'avait jamais vu la théoricienne autrement qu'en robe ou en jupe et chemise bien repassées. « *C'est une vraie de vraie !* », s'exclama le vendeur fier d'avoir une cliente aussi spéciale qu'elle. « *Une vraie, quoi ?* », demanda MacFarlane intrigué. « *Votre relation doit vraiment être très récente si vous n'êtes pas au courant qu'elle fait du skateboard !* » « *Vous pouvez répéter ?* », laissa échapper MacFarlane sous le coup de la surprise. « *Et elle est bonne dans son genre ! Quand elle glisse, c'est une vraie déesse !* », conclut le vendeur avec un sourire qui en disait long sur sa sincère admiration.

James MacFarlane sortit de la boutique commotionné par les informations qu'il venait d'obtenir. L'image de la théoricienne de l'art faisant du *skateboard*, habillée à la mode des jeunes de la rue, était une image qui ne collait pas avec celle qu'il se faisait d'elle. Il comprit qu'une image pouvait en cacher une autre. Il monta en voiture et

roula jusqu'à Saint-Jean-sur-Richelieu sans savoir où la trouver. Il tenta à nouveau de la rejoindre par téléphone, mais il se heurta directement à sa messagerie vocale. Il demanda à son collègue et complice Bradan O'Brien de lui envoyer une liste des galeries d'art et des musées de Saint-Jean-sur-Richelieu. Il avait la conviction qu'elle était venue pour quelque chose ayant un lien direct avec un lieu de diffusion. Il trouva un stationnement sur la rue Richelieu. Un vernissage avait lieu dans une galerie d'art, mais il n'y avait nulle trace de la théoricienne. Il tenta sa chance auprès de la galeriste. *«Excusez-moi, vous connaissez Ashsey Ephthée ?»* Joanne hocha la tête. *«Oh... Vous venez de la rater ! Elle est repartie à l'auberge après avoir terminé l'expertise ! Elle ne souhaitait pas rester pour le vernissage. Elle avait d'autres projets pour la soirée !»* James MacFarlane demanda le nom et l'adresse de l'auberge. Il se perdit dans les rues à sens unique avant de trouver la sortie du Vieux Saint-Jean. Il longea la rue Champlain et arriva à l'auberge de Madame Boutin. Il entra à l'accueil. La tenancière l'avait déjà repéré sur les écrans

de surveillance. Il s'avança au comptoir de la réception. Elle le salua en anglais. Il en fut étonné. Il lui répondit en anglais par politesse puis continua en français. « *Je suis un ami d'Ashsey Ephthée... On m'a dit qu'elle était descendue ici...* » La femme fit un signe affirmatif de la tête. « *Malheureusement, Ashsey vient de sortir. Vous l'avez manquée de peu... Elle est venue se changer. Elle est partie au DIX30 !* » « *Au DIX30 !? Vous voulez dire le Quartier commercial qui se trouve à quarante minutes d'ici, à Brossard ? Vous parlez bien de ce DIX30 ?* » James MacFarlane était désespéré de devoir repartir d'où il venait. Il avait l'impression de tourner en rond. « *C'est vrai que vous venez de l'Ontario* », conclut la femme en riant. Il n'y avait qu'un touriste pour poser ce genre de question. Il sortit sa carte de crédit pour s'enregistrer à l'auberge. « *Oh ! J'ai entendu parler de vous !* », lui annonça la femme en voyant son nom sur la carte. Elle affichait un air malicieux qui finit totalement de décontenancer l'agent du renseignement. Elle lui donna une clé. « *Je vous donne la chambre à côté de la sienne. C'est une suite... qui communique* », annonça-t-elle

avec un sourire en coin. James s'enregistra donc à l'auberge et laissa son numéro de portable sur la carte d'enregistrement, à la demande de la femme. *« Juste par curiosité, comment avez-vous su que je venais de l'Ontario ? »* Elle lui montra les écrans de surveillance. *« Je suis omnisciente. Je sais tout, je vois tout ! »*, fit-elle avec humour avant de rajouter qu'elle l'avait simplement vu tourner dans le stationnement. *« Le SCRS recrute en ce moment, si ça vous dit ! »*, dit-il avec humour en faisant rire aux éclats l'octogénaire. *« Vous ne sauriez pas, par hasard, dans quelle boutique à Brossard, je pourrais la retrouver ? On m'a dit que c'était une bonne cliente de la boutique Vans, mais comme elle a déjà acheté ce qui lui manquait ce matin... je suis un peu à court d'imagination ! »* Amusée, la brave femme s'exclama : *« Oh ! Avec Ashsey, il faut s'attendre à quelque chose qui sorte vraiment de l'ordinaire ! »* James éclata de rire à son tour. *« Ce que vous me dites me prouve que vous la connaissez vraiment très bien ! »* Profitant de ce rire partagé et d'une certaine complicité, il lui demanda si elle l'avait déjà vu faire du skateboard. *« Oh*

oui ! », répondit la femme pleine d'entrain. « Même avec une fracture ! Il fallait l'aider à monter et à descendre de sa planche ! J'en étais toute retournée ! Je lui ai que c'était dangereux, mais elle ne voulait rien entendre. Il fallait qu'elle continue avec sa drôle de pagaie. C'était comme une drogue ! Alors, moi, à votre place, connaissant le phénomène, je chercherais du côté des installations sportives du Quartier DIX30. » L'image de la très sérieuse théoricienne de l'art en planche à roulettes ne voulait décidément pas entrer dans son esprit. *« Si elle revient, vous pourriez me téléphoner ? Elle ne sait pas que je suis ici. Je voudrais lui faire une surprise... »* James lui fit un clin d'œil complice et lui servit son plus beau sourire. La tenancière acquiesça d'un signe de tête avec un air malicieux. Il la salua avant de repartir vers sa voiture. Au téléphone, il demanda à son collègue Bradan O'Brien de lui fournir les dernières transactions par carte de crédit et par carte de débit. Il découvrit qu'elle avait fait un achat à l'Oasis Surf avec sa carte de débit peu de temps après son achat à la boutique Vans avec sa carte de crédit. Il décida de

s'y rendre en utilisant son GPS pour gagner du temps. Une fois sur place, il chercha à localiser sa voiture qui était facilement identifiable par sa plaque d'immatriculation de l'Ontario. A voir l'endroit où elle s'était garée, il en déduit qu'elle était bien à l'Oasis Surf, à moins qu'elle ne se trouvait à la boutique Spin qui faisait skatepark et skateshop qui se trouvait tout à côté. Il se laissa guider par les relevés bancaires, surtout parce qu'il avait compris depuis longtemps qu'elle payait toujours ses achats avec l'une ou l'autre de ses cartes pour accumuler des miles aériens. Il entra à l'Oasis Surf.

Dès l'entrée, l'odeur du chlore mêlée à celle de l'huile de noix de coco lui chatouilla les narines. C'était une boutique, un resto-bar et un bassin pour le surf d'intérieur. Il étudia les visages dans la boutique de vêtements, mais ne vit pas la théoricienne de l'art. Il prit la direction du resto-bar. Il s'assit à une table en regardant tout autour de lui en se disant qu'elle devait forcément être quelque part. Une serveuse vint lui demander s'il voulait boire quelque chose. Il hésita un bref instant puis commanda une bière légère et un

hamburger car il n'avait rien mangé depuis qu'il avait quitté la capitale. Il fit un autre 180 degrés des lieux, mais sans succès. Elle brillait par son absence. Il inspecta du regard tous les coins et les recoins de l'endroit, mais elle n'y était pas. C'est alors qu'il tourna machinalement la tête en direction du bruit des vagues du bassin, principal attrait visuel du lieu. Il la vit. C'était une étrange et inimaginable scène. La théoricienne de l'art, en maillot ajusté, se trouvait sur une planche de *surf*, coiffée d'un casque de protection, faisant des figures sur des vagues d'un mètre. James MacFarlane ne vit pas la serveuse lui servir sa consommation. Il n'avait d'yeux que pour Ashsey qui était très concentrée sur sa planche. Il devait bien l'avouer, à cet instant précis, il tombait littéralement sous le charme. Elle avait une grâce émouvante et un sens de l'équilibre qui lui apprit que ce n'était pas sa première expérience sur une planche. Une femme aux longs cheveux rose et violet était assise à une table près de la baie vitrée qui ceinturait le bassin à vagues et l'encourageait. « *Yeah ! T'assure grave, ma vieille !* » La jeune femme était en admiration pour les prouesses de son amie.

James observa la femme, puis observa Ashsey, puis reposa les yeux sur la femme aux cheveux colorés. Il n'avait jamais vu quelqu'un de si populaire. Partout où il allait tout le monde semblait la connaître. Il mangea son hamburger tout en ne quittant plus des yeux la surfeuse. Il y avait quelque chose de profondément hypnotique à regarder les vagues de cette installation particulière. Après un long moment - qui lui sembla interminable - la jeune femme sortit du bassin. Elle prit une douche, se sécha, s'habilla en sport et vint rejoindre son amie Guylaine qui avait fait le déplacement pour l'occasion. « *Wow ! Tu t'es encore améliorée !* », lui dit Guylaine en la voyant finalement arriver à sa table. « *Tu es bien indulgente !* », fit humblement la théoricienne. « *J'ai visiblement perdu l'habitude !* » « *Il faut que tu reviennes plus souvent du côté des francophones, alors !* » Le bruit des vagues cessa. « *Qu'est-ce qui te fait rester en Ontario, dis-moi ?* », demanda Guylaine avec curiosité. « *Un tas de choses... J'adore cette ville !* » « *Pendant un court instant, j'ai cru que tu allais me dire que tu avais finalement rencontré quelqu'un et que tu*

vivais une histoire d'amour torride ! » « *Faut pas rêver, quand même !* », plaisanta Ashsey avec bonne humeur avant de se plonger dans le menu du resto-bar. Les deux femmes commandèrent un *Poke Bowl* au saumon, constitué d'une salade de poissons, originaire d'Hawaï, avec edamame, concombre, wakamé, ananas, laitue, avocat et quinoa, nappé d'une sauce aux sésames. Ashsey se préparait à lui raconter ses dernières aventures, quand elle vit James MacFarlane, assis à l'autre table. Il arborait un large sourire. Il leva simplement son verre en sa direction pour la saluer. Ashsey changea d'expression, ce qui inquiéta Guylaine. Cette dernière se retourna pour voir qui était à l'origine de ce changement d'attitude. « *Tu le connais ?* », demanda discrètement Guylaine en se penchant vers elle. « *Il n'a pas cessé de te regarder !* » La théoricienne lui répondit. « *C'est James MacFarlane !* » Guylaine, spontanément s'exclama : « *Oh ! C'est celui qui ne comprend rien à l'art ! ?* » « *Tu confonds avec Pierre Legrandier ! Non... lui, c'est 007 ! Il vit à Ottawa !* » MacFarlane avait, bien évidemment, tout entendu. Il se leva de sa

table et se présenta à Guylaine. « *MacFarlane. James MacFarlane* », dit-il en imitant le ton du célèbre James Bond. « *Je suis celui qui lui demande de m'aider dans mon travail, quand je suis à court de théories !* » Guylaine hocha la tête et lui serra la main. « *Oh ! Dans ce cas, vous ne devez pas être déçu ! Il n'y a que l'embarras du choix quand on travaille avec une théoricienne !* » Elle le trouvait fort séduisant avec son petit accent, mais plus encore avec ses cheveux blonds-roux et ses yeux bleus de charmeur-né. « *En effet... Elle a toujours une théorie sous la main ! Elle est étonnante !* » Elle se présenta à son tour. « *Guylaine... artiste peintre !* » C'était l'une des artistes d'Ashsey. « *Enchanté... c'est la première fois que je rencontre une artiste en chair et en os !* » Guylaine lui fit un large sourire, franchement amusée. « *Eh bien, dites donc ! Il faut vous sortir de toute urgence de votre char de police !* » Ashsey pouffa de rire. « *Il y a un tas de choses qui manquent à ma culture !* », confirma-t-il en essayant de garder son sérieux comprenant que Guylaine pensait qu'il était un agent de police. « *Dans ce cas, souhaitez-vous vous*

joindre à nous, histoire de parfaire votre culture ? » James sourit et hocha la tête. « *J'en serais très heureux, mais je ne voudrais surtout pas interrompre votre réunion professionnelle...* » James se tourna machinalement en direction de la théoricienne de l'art. Cette dernière l'invita d'un geste de la main, au grand bonheur de Guylaine qui interpréta la chose comme les prémisses d'une histoire sentimentale. « *Alors !?* », demanda Ashsey, une fois qu'il fut assis à côté de Guylaine avec sa bière déjà passablement entamée. « *Il paraît que tu as apprécié le spectacle !?* » MacFarlane sourit. « *J'ai failli ne pas te reconnaître ! La queue de cheval... C'est nouveau !?* » Ashsey Ephthée passa machinalement sa main dans ses cheveux réalisant trop tard que son tatouage était visible sous sa queue de cheval. Il avait dû le voir de loin. Elle retira l'élastique pour le masquer. Sa présence la rendait nerveuse. Elle ne savait pas si elle était contente ou contrariée de le voir au Québec. « *Ici, c'est un autre monde* », fit la théoricienne, intimidée qu'il découvre une autre facette d'elle-même. « *En réalité, ce qu'elle veut dire, c'est qu'elle est plus*

connue qu'en Ontario », traduit simplement Guylaine. « Alors tout le monde doit la connaître, parce qu'elle est très connue en Ontario... tiens, je parie que le gérant de la boutique Vans, à deux pas d'ici, te connais super bien ! », fit James avec un large sourire pour la principale concernée. « C'est de notoriété publique qu'Ashsey aime particulièrement cette ligne de vêtements sportifs... Je présume que vous êtes venu pour fêter la Saint-Jean ? », demanda Guylaine faussement naïve. Le jeune homme réalisa soudainement que le 24 juin était la fête nationale des Québécois et cette fête débutait dès le soir du 23 juin. Il sourit. « En fait, je suis venu pour le boulot, mais si vous m'invitez, je veux bien fêter la Saint-Jean avec vous deux ! » Guylaine était ravie par la tournure des événements. Elle donna un coup de pied sous la table à Ashsey qui comprit qu'il n'était pas question de le remballer. Ashsey sourit à son tour, en essayant de paraître naturelle. « Je suis également venue pour le boulot... » « Ceci dit, tu as manqué un vernissage très animé, ce soir, à Saint-Jean-sur-Richelieu ! », fit James MacFarlane avec un sourire en coin,

révélant ainsi à la théoricienne de l'art qu'il était passé à la galerie d'art. « *Tu as fait tout ce chemin pour me retrouver ? C'est courageux !* », dit Ashsey en se creusant les méninges pour savoir comment il avait fait pour la retrouver aussi précisément. « *Je me suis fait une copine à l'auberge ! Elle est omnisciente. Elle sait tout, elle voit tout !* », reprit-il en reprenant la phrase pleine d'humour de la tenancière de l'auberge. Ashsey comprit parfaitement l'allusion. Une partie du mystère s'éclaircissait. « *Elle m'a donné la 253 A, soit dit en passant* », lui apprit-il en rigolant franchement. Ashsey savait qu'il y avait une porte intérieure qui reliait les deux chambres entre elles. « *Elle souhaite qu'on passe un bon moment ensemble, à mon avis !* » Un doux regard azuré enveloppa Ashsey Ephthée. Elle n'était plus certaine de savoir s'il avait endossé un rôle ou si ce regard amoureux était vraiment le sien. Bien qu'elle lui ait dit, lors de leur dernière rencontre, qu'elle n'était pas prête à une relation sentimentale avec qui que ce soit, elle n'était plus certaine de savoir déchiffrer les intentions de cet homme. Au Canal Ritz, ce soir-là, en mai, James

MacFarlane avait bien encaissé la nouvelle. Il était resté naturel jusqu'au bout. Ashsey avait dû reconnaître, à cet instant précis, qu'il possédait un réel talent d'acteur. Il lui avait répondu en rigolant qu'il n'avait jamais envisagé une telle avenue pour leur amitié. La langue pouvait à l'occasion mentir pour se sortir de l'embarras avec dignité, mais les yeux ne le pouvaient pas ; ils étaient le miroir de l'âme. James MacFarlane était déstabilisant. Elle avait bien du mal à le saisir. Il lui envoyait constamment un regard amoureux. « *Ça me rappelle le refrain d'une chanson* », fit Guylaine perspicace qui avait lu entre les lignes. « *But I would walk 500 miles / And I would walk 500 more / Just to be the man who walks a thousand miles / To fall down at your door* ». James rougit. Ashsey sourcilla. La chanson de *The Proclaimers* sonnait juste. James sourit en baissant les yeux, mais ne se laissa pas démonter. « *Ça me rappelle un autre refrain... une chanson de Christina Perri... 'I have died everyday, waiting for you / Darling, don't be afraid, I have loved you for a thousand years / I'll love you for a thousand more'...* » Guylaine était aux anges devant le rouge qui inondait les joues de son

agente. « *Il chante bien ! Tu ne trouves pas ?* », fit l'artiste en se tournant vers Ashsey. « *Effectivement* », conclut Ashsey qui n'avait pas de refrain sous la main pour lui répondre. James l'avait fait rougir. « *Ça se passe toujours comme ça entre vous deux ? Une fois, c'est James qui rougit, l'autre fois c'est Ashsey !? Vous vous aimez bien l'un et l'autre, vous vous taquinez, mais jamais vous passez au niveau suivant ?* » Guylaine avait son franc-parler. James répondit doucement en mesurant ses paroles. « *En fait, je suis un type extrêmement ennuyant. Je ne prends jamais de congé. Et, donc, entre Ashsey et moi, il n'y a qu'un grand respect professionnel. On travaille ensemble occasionnellement ! Notre relation s'arrête là !* » Guylaine écarquilla les yeux. « *Holy Jeez, ne me dites pas que vous êtes deux workaholics !?* »

Guylaine les quitta en fin de soirée pour retourner chez elle à Montréal. Elle était enchantée par cette soirée passée avec cet Ottavien charmant qui était si plaisant. Elle l'avait trouvé vraiment sympathique. Il avait eu autant de répartie qu'elle. Elle espérait

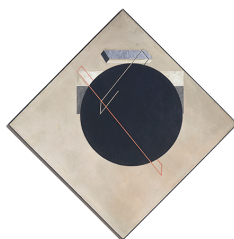
secrètement une issue romantique entre Ashsey et lui, bien qu'elle savait que c'était peu probable venant de son agente et amie qui aimait autant son boulot que sa solitude. Guylaine avait vite compris que James avait de véritables sentiments pour Ashsey, mais qu'il n'allait rien forcer pour changer la situation. Ils se rejoignaient dans leur occasionnelle collaboration professionnelle, la seule chose qui pouvait les rapprocher physiquement. Ils avaient convenu de se revoir tous les trois, le lendemain soir, pour les feux d'artifice de la fête nationale québécoise. Une grande célébration était organisée dans le Vieux Saint-Jean pour l'occasion. Aussitôt que Guylaine ne fut plus à portée de vue, James MacFarlane reprit son air sérieux et professionnel. « *Je suis venu pour te proposer une mission...* » « *And my answer is no ! I don't want to work with you anymore !* » Elle poursuivit en français. « *Tu m'as suivie... Tu n'avais pas le droit de débarquer dans ma vie privée, comme tu l'as fait ! Ici, c'est MON territoire ! C'est MA province !* » Il la suivit jusqu'à sa voiture. « *Tu n'es pas curieuse de savoir de quoi il s'agit ?* » Elle fit un signe négatif de la tête.

« En plus, c'est quoi cette histoire de fêter la Saint-Jean avec nous !? » James MacFarlane soupira. Il décida de jouer franc-jeu. « Tu avais éteint ton téléphone. Je ne pouvais pas te rejoindre... Il fallait que je te parle de ce dossier qui, pour une fois, est tout-à-fait dans tes cordes ! J'ai décidé de venir en personne ! Je ne voulais pas te laisser 54 messages, encore une fois ! » Après une brève pause, il ajouta en sortant une photo de sa poche. « Regarde ! Un vrai dossier d'enquête avec des œuvres d'art ! » Ashsey prit la photo et la regarda et la lui redonna après 5 secondes d'étude. « C'est un faux Giacometti ! Il y en a plein sur le marché de l'art ! » James MacFarlane sourcilla. « A quoi vois-tu que c'est un faux, nom de Dieu, ce n'est qu'une photo !? Tu n'as même pas vu la sculpture ! » Ashsey roula des yeux. « Pas la peine de voir l'objet quand le travail est aussi grossier ! C'est un enfant gaucher qui a fait cette sculpture. L'empreinte des doigts est trop petite pour être celui d'un adulte et le côté gauche est mieux travaillé que le côté droit. Ton enquête ne m'intéresse pas ! » James remballa sa photo et se fit plus doux. Il devait changer sa tactique d'approche.

« Je comprends que c'est peut-être bizarre qu'un Ontarien, comme moi, prenne part aux festivités de la fête des Québécois... mais, il ne faut pas m'en vouloir car je ne t'ai pas suivie ! Je suis seulement venu te proposer de travailler avec moi sur cette nouvelle enquête ! Je t'ai cherchée et je t'ai trouvée... cela fait partie de mon travail de retrouver les gens rapidement ! » « De fausses peintures, de fausses sculptures, des dessins non signés faussement attribués à des artistes très connus, ce n'est pas nouveau... Tu peux en trouver une multitude dans les petites annonces sur Internet ! Comble du ridicule, il y a même d'excellents faux qui se retrouvent dans des salles de vente... et même dans des musées ! Et cela n'a jamais fait la une des journaux ! » James sourcilla devant la justesse de son analyse. « Bon, okay, on oublie ce dossier ! Il ne t'intéresse pas et, moi, je ne souhaite pas travailler avec un autre expert en art... Je vais le refiler à mon collègue O'Brien qui le refilera à quelqu'un d'autre et dans un mois ou deux, il reviendra sur mon bureau parce que personne n'en aura voulu ! Et pendant ce temps-là d'autres fausses œuvres auront été créées et auront

inondé le marché de l'art ! » Ashsey lui fit un sourire en coin. « Ce n'est pas au Service canadien du renseignement de sécurité de s'occuper du marché de l'art ! C'est quoi la vraie raison qui se cache derrière cette demande de collaboration ? Tu ne peux plus te passer de moi et tu dois inventer des prétextes bidons ? » James lui sourit devant sa sagacité. Il lui expliqua à voix basse : « Il pourrait s'agir d'un atelier clandestin de gens qui sont entrés illégalement par la frontière américaine et qui fabriquent de fausses œuvres d'art dans le but d'en faire le commerce en Amérique du Nord et peut-être d'y dissimuler des dispositifs explosifs. J'ai voulu cette enquête parce qu'il pourrait s'agir de sécurité du territoire ». Ashsey réfléchit à la situation. « Come on, James ! Tu ne peux pas croire à ce genre de possibilité ! Qui a pondue une théorie aussi bancal !? Ce n'est pas toi, j'espère ! » Elle se dirigea vers sa voiture en rigolant ouvertement d'une hypothèse aussi farfelue. James rougit l'espace d'un instant et lui emboîta le pas. « Alors, tu acceptes ou pas ? » « Cesse d'être 007 ! Il n'y a pas que les missions et les enquêtes dans la vie ! Et puis, tu

m'embarques toujours dans des histoires abracadabrantes... alors c'est non ! » « *Je te demande juste de faire ton truc... tu sais... l'analyse des œuvres pour voir dans quel état d'esprit était le créateur de la fausse œuvre !* » James lui fit des yeux doux. « *S'il te plaît, Ashsey ! Je te demande juste de regarder ces photos et de faire ton truc d'analyse, comme tu sais si bien le faire !* » « *Mon 'truc', comme tu dis, il ne fonctionne pas comme ça... il faut que l'œuvre soit authentique pour remonter à sa source* ». « *Mais ce sont tous d'authentiques faux !* » James sortit de sa poche une autre photo représentant une œuvre d'El Lissitzky dont l'original se trouvait au MBAC. Ashsey roula des yeux, soupira d'ennui. Elle prit la photo et la mit en diagonal.



« Il faut la présenter dans ce sens. Cette œuvre, c'est Proun 8 Positions de 1923. C'est une pauvre copie, faite par une femme qui ne comprend rien à l'hyperespace, ça saute aux yeux ! » Elle monta dans sa voiture et referma la portière. *« C'est quoi de l'hyperespace ? »*, demanda MacFarlane en toquant contre la fenêtre de son véhicule. Ashsey lui fit un salut de la main et démarra. Il s'empressa de rejoindre sa voiture pour ne pas se laisser distancer. Il la suivit jusqu'à Saint-Jean-sur-Richelieu via l'Autoroute de la Vallée-des-Forts.

Pendant ces quelques heures passées à l'Oasis Surf, Ashsey avait appris à connaître une autre facette de cet homme et, cette personnalité juvénile, qui se cachait sous cette épaisse carapace d'agent du renseignement trop sérieux pour elle, elle l'appréciait. Elle aimait également son côté humble. Il ne se prenait pas pour un autre. Elle aimait aussi sa façon de répondre franchement aux questions que Guylaine s'était fait une joie de poser pour apprendre à mieux le connaître. Quand Guylaine lui avait demandé s'il était un tombeur comme

le personnage de Ian Fleming¹, il avait répondu qu'il préférerait de loin la qualité à la quantité et, qu'au grand malheur de ses parents, il n'avait jamais eu l'occasion de leur présenter quelqu'un de sérieux jusqu'à ce jour. Au ton employé, Ashsey avait su que c'était la vérité. James répondait vraiment aux questions et il le faisait sans fausseté. Il était désarmant de sincérité. Pendant le trajet, elle repensa à cet atelier clandestin. Si un tel endroit existait, les conditions de travail devaient être particulièrement pénibles pour ceux qui créaient ces fausses œuvres d'art. Si elle pouvait faire quelque chose pour libérer ces gens d'un hypothétique réseau, elle avait le devoir de le faire. Contre toute attente, elle ne retourna pas directement à l'auberge. Elle avait besoin de réfléchir. Elle s'arrêta sur l'Île Sainte-Thérèse, à trois kilomètres seulement de l'auberge. James stationna sa voiture près de la sienne, à l'entrée de l'île. Il la regarda sortir son équipement de *Land Paddling*. Il regarda l'heure. Il était près de 21h45. Il ne pouvait pas croire qu'elle allait

¹ James Bond.

faire du *skateboard* à une heure pareille. Il sortit de sa voiture et s'approcha d'elle. « Ashsey... Je suis désolé pour tout-à-l'heure... Je me rends compte que j'ai de très nombreux défauts dont celui d'être un *workaholic*... mais, malgré mes innombrables maladroitures, mon empressement à te proposer de participer à certaines de mes enquêtes et... surtout mon ignorance dans le domaine des arts, est-ce que je peux espérer qu'on devienne de bons amis, malgré tout ? Est-ce qu'on pourrait passer ces quelques jours ensemble ? Je voudrais apprendre de toi... pour parfaire ma culture générale et voir si je suis ou non un cas désespéré ! » Ashsey considéra la proposition et lui fit un sourire amusé. Elle-même était une *workaholic* et ne pouvait donc pas lui en vouloir de se passionner pour son travail. Sous son air faussement renfrogné, elle appréciait finalement sa présence. Elle acquiesça. « Je vais faire un tour », l'informa-t-elle simplement. Il la regarda traverser la rue avec son *longboard* sous le bras. Elle grimpa sur sa planche et commença à pagayer sur la piste cyclable qui donnait le long du canal. Il était irrémédiablement sous le

charme. Ce sport lui plaisait énormément, mais plus encore l'infatigable sportive qui se dessinait sous les traits d'une théoricienne de l'art qu'il avait injustement jugé trop sérieuse pour lui. Elle n'était pas le « rat de bibliothèque » qu'il pensait qu'elle était. Trente minutes plus tard, elle était de retour, toute souriante, dopaminée par la glisse. James MacFarlane, qui avait enlevé sa cravate et son veston, sortit calmement de sa voiture. « *Je peux essayer ce truc ?* », lui demanda-t-il en pointant du menton son longboard. « *On dit, Land Paddling. C'est le cousin terrestre du Stand-Up Paddle* », lui apprit-elle. Au risque de se rompre un bras ou une jambe, il avait décidé qu'il ferait partie de son cercle d'amis et qu'il fêterait la Saint-Jean avec elle et son amie Guylaine. Pendant qu'il était dans sa voiture à l'attendre, il en avait profité pour appeler Bradan O'Brien. Ce dernier lui avait gentiment conseillé de prendre quelques jours de congé à Saint-Jean-sur-Richelieu et de profiter de la fête des Québécois avec Ashsey qu'il commençait à connaître depuis le mois d'avril.

« Si dans 48 heures, ta sportive n'a toujours pas accepté de participer à l'enquête, alors on passera le dossier à quelqu'un d'autre ! », avait conclu l'agent O'Brien. « Pour une fois, Mac, profite de ton week-end ! Et si tu n'es pas de retour lundi, je dirai au directeur que tu as crevé un pneu et qu'on a dû te conduire à l'hôpital à cause du choc post-traumatique causé par l'incapacité de rentrer travailler au bureau comme prévu », lui avait dit O'Brien avant de raccrocher en rigolant. James avait soupiré. Ce n'était pas si simple de cesser d'être un agent du renseignement et de profiter de la vie. C'était à ce moment qu'il avait fait disparaître sa cravate dans le fond de sa poche de veston. Après avoir essayé ce drôle de sport sur cent mètres, il en avait compris les principes de base. Le *Land Paddling* était plus difficile qu'il ne l'aurait cru. Malgré l'utilisation du bâton pour ramer le bitume, il fallait rester en équilibre sur la planche. Son week-end de la Saint-Jean ne faisait que commencer. Tout ce qui lui importait était d'être avec elle et de partager un peu de son quotidien.

Le lendemain matin, il fut extrêmement heureux de prendre son petit-déjeuner et de siroter paisiblement son café avec elle. « *Que fait-on aujourd'hui ?* », demanda-t-il enjoué. « *Je n'ai rien de prévu avant ce soir !* » James lui sourit. « *On retourne sur l'Île Sainte-Thérèse ?* » Le soleil était radieux sur la rivière Richelieu sur laquelle des Grandes Oies des neiges et des Bernaches jacassaient entre elles. James, fou amoureux, était prêt à tout pour conquérir son cœur. Ashsey le considéra différemment. « *Tu ne veux pas plutôt qu'on regarde tes photos ?* », demanda-t-elle. James but calmement une gorgée de café avant de répondre. « *C'est toi qui m'as demandé de ne plus être 007 !* » « *J'entends les rouages de ton cerveau grincer depuis que tu as ouvert les yeux ce matin... Alors, voilà ce que je te propose : pendant que tu feras de ton mieux pour éviter d'expérimenter les lois de la gravité avec mon skateboard, je regarderai tes photos en marchant derrière toi... Je te donnerai mes impressions, je pourrai même appeler les secours, t'extirper du canal si tu décidais, par mégarde, de faire trempette et, ce soir, on oubliera toute cette histoire*

d'atelier clandestin et on ira gentiment avec Guylaine assister aux feux d'artifice ». James hocha la tête trop content qu'elle revienne d'elle-même sur le sujet. « *Fantastique !* », conclut-il avec un large sourire.

C'était la première fois qu'Ashsey allait fêter la Saint-Jean avec un Ontarien. James, lui, se laissait envahir par le doux sentiment de devenir Québécois d'adoption. C'était la première fois qu'il allait vraiment fêter la Saint-Jean. Il en était plutôt heureux. En début de soirée, comme convenu, Guylaine était venue les rejoindre. Ils avaient tous les trois temporairement laissé de côté leur boulot, mais surtout leurs différences culturelles, pour être simplement des amis.

Ce soir-là, les deux Québécoises lui avaient appris la chanson *Gens du pays* de Gilles Vigneault.

La ronde de l'amour

Ashsey revenait d'une séance sportive de 15 kilomètres, le long du Canal Rideau. Plusieurs messages l'attendaient déjà sur son répondeur numérique intégré. En regardant d'un peu plus près, elle constata le chiffre de l'écran ACL blanc rétroéclairé de son téléphone sans fil. Le chiffre ne présageait rien de bon pour son retour. La dernière fois que cela lui était arrivé, elle avait vécu une drôle d'aventure qui l'avait conduite au Royaume-Uni. Le premier message venait d'Albert qui lui donnait des nouvelles de Kyle qui avait eu du mal à se remettre de ses grandes émotions. Deux messages venaient de Pierre Legrandier qui disait s'ennuyer de ses théories. Il avait tenté à maintes reprises de la rejoindre par téléphone, mais se heurtait sans arrêt à sa messagerie vocale. Il avait enfin décidé de lui laisser un message. Il avait rappelé, deux minutes plus tard, pour l'inviter à Paris, chez lui, histoire de faire les

musées et pour célébrer la fête nationale du 14 juillet avec lui. Il y avait deux messages de James MacFarlane qui lui annonçait avec grand enthousiasme que l'enquête sur l'atelier clandestin des fausses œuvres d'art avançait et que ce n'était qu'une question de semaines, voire de jours, pour trouver leur cachette et pour faire libérer les femmes et les enfants qui, selon elle, étaient prisonniers et les principaux artisans des fausses œuvres d'art. Il avait rappelée 30 secondes plus tard pour lui dire qu'il avait l'équipement pour se mettre au *Land Paddling* ; il s'était acheté un *longboard* comme le sien et il avait fait venir le bâton pour pagayer des États-Unis. Il avait oublié de le lui dire dans le premier message, trop heureux de l'avancement de l'enquête. Les autres messages venaient de différentes galeries d'art qui lui annonçaient diverses bonnes nouvelles, notamment que des œuvres de certains de ses artistes avaient été vendues dont une d'ALBERTINI. Elle soupira d'aise. La glisse lui avait procuré une douce sensation euphorisante. Dans son appartement du 9^e étage de l'avenue Laurier, elle poussa le bouton magique de la cafetière qui fit couler le liquide dans sa tasse

et en huma l'arôme qui s'en dégagait. Elle repensait à son ami français, Pierre Legrandier, qui était toujours entre deux missions humanitaires.

Le téléphone sonna. Elle prit l'appel.

« Enfin ! Tu réponds ! Hey ! C'est dingue ! », s'exclama la galeriste en guise de salutation. « Qu'est-ce qui se passe ? Tu as encore vendu une peinture ? », demanda la théoricienne. « Ouiiiiiii ! Depuis que les gens savent que le peintre peint avec du sang, c'est dingue ! » « Félicitations pour cette nouvelle vente ! », fit la théoricienne avec sincérité. « On a de plus en plus de jeunes punk-gothiques qui entrent dans la galerie. Du jamais-vu ! C'est une nouvelle clientèle qui s'intéresse soudainement à l'art ! En plus, j'ai fait monter les enchères sur la dernière toile d'ALBERTINI... Je l'avais réservée à mon client d'Halifax, mais un autre la voulait au même moment, à Calgary, et en offrait plus, alors j'ai rappelé mon client d'Halifax pour lui dire. Il a fait une contre-offre... Alors, j'ai rappelé celui de Calgary, il a monté les enchères... Alors j'ai rappelé le premier, il a

remonté les enchères... Alors j'ai rappelé le deuxième... Hey, j'ai vendu cette toile quatorze fois, hier ! » « Alors ! ? A combien se chiffre l'enchère finale ? » « Cinquante-cinq mille dollars ! Un record historique pour la galerie ! J'ai passé ma journée au téléphone ! » « Oh my God ! Ça valait la peine de passer des heures au téléphone ! », s'exclama la théoricienne complètement renversée par l'opération. « Pour ne pas trop décevoir mon client qui a perdu la vente, j'ai promis que la prochaine toile d'ALBERTINI qui entrerait à la galerie serait pour lui... Alors il m'a viré l'argent pour être certain de l'avoir. C'est la première fois que cela arrive ! » « C'est un heureux problème, comme on dit ! », s'exclama Ashsey. « Je t'envoie l'argent dans quelques minutes... à moins que tu comptes passer prochainement par Montréal ? » « Non, je n'ai pas de rendez-vous à l'agenda. Je comptais plutôt aller en France pour plusieurs jours ! » « Tu n'y étais pas au début du mois de mai ? » « Oui... mais j'y retourne ! » « Oh là là ! Tu t'es fait un copain, ma parole ! » Ashsey rougit au bout du fil. « Pas de fausses rumeurs sur moi, veux-tu ! » La galeriste rigolait

gentiment au bout du fil. « Pas de rumeur, c'est promis ! Je t'envoie le montant des ventes et je te fais suivre le détail par courriel ! Avant de partir en France, tu diras à ALBERTINI de me renvoyer des toiles le plus rapidement possible ! » « Je lui dirai, mais tu sais comme moi qu'il ne travaille pas sur une chaîne de montage ! Il ne les sort pas par série de dix, ses toiles ! » « Oui, oui, je sais ! Demande-lui juste de me réserver celle en cours, parce qu'elle est déjà vendue ! » « Je lui dirai ! »

La théoricienne raccrocha avec le sourire. La demande, en hausse croissante, pour les œuvres d'Albert allait repositionner ce dernier sur le marché de l'art canadien. Sous peu, il lui faudrait réévaluer sa cote professionnelle pour établir une valeur plus en accord avec sa soudaine popularité. Cette dernière vente de 55 000 \$ changeait la donne, bien que l'œuvre ait été acquise par un procédé vraiment exceptionnel. Elle passa sous la douche. Trente minutes plus tard, elle étudiait le détail des ventes envoyé par la galerie montréalaise et calculait déjà le montant qu'elle devait reverser à l'artiste.

Elle signa un chèque au nom d'Albert : « *Une autre belle affaire de régler !* », fit-elle en soupirant d'aise. Il lui semblait que tout le boulot qui s'était accumulé en mai et juin avait fini par disparaître. Elle allait pouvoir prendre quelques semaines de vacances pendant l'été pour se consacrer à plein temps à sa recherche.

Depuis qu'ils travaillaient ensemble, la carrière d'Albert avait pris un envol considérable, bien au-delà de ses espérances. En soirée, la théoricienne se retrouva chez lui, pour lui remettre son chèque. Il fut d'ailleurs été étonné de voir le montant. Il n'en croyait pas ses yeux. Elle avait pris l'habitude de lui apporter ses chèques en main propre. Il appréciait particulièrement ces rencontres très courtes qui venaient rompre la monotonie de sa vie routinière et casanière. Il aimait surtout le moment où elle se hissait sur la pointe des pieds pour lui faire la bise. Douce, furtive, légère, chaude ; il aimait tous les qualificatifs qui pouvaient décrire cet instant de pur bonheur. Il humait son parfum enveloppant, si suave, si attirant et souriait béatement

pendant deux secondes. Ashsey avait compris depuis longtemps que ce simple geste attendrissait le regard d'Albert qui se permettait de plus en plus d'être lui-même en sa présence. Elle demanda des nouvelles de Paul et admira le travail en cours de ses deux artistes. « *Il a demandé à me voir ?* », demanda-t-elle. Albert fit un signe négatif de la tête. « *La prochaine fois, peut-être !* », lui répondit le prince transylvanien. Ashsey laissa de l'argent liquide pour Paul dans une enveloppe et des cartes de crédit pré-payées pour ses achats en ligne. Elle souhaitait s'assurer qu'il ne manque de rien. Le fruit des ventes en galerie s'accumulait avec le temps. Ashsey cacha adroitement sa déception de ne pas le rencontrer. Même s'ils s'écrivaient régulièrement, elle aurait voulu le voir.

Ce soir-là, il fallait qu'elle annonce à Albert son projet d'aller en France. Après de nombreuses circonlocutions, elle le lui avoua finalement. Albert se redressa, fort préoccupé par la nouvelle. « *Est-ce le même ami que vous aviez rencontré à Marseille ?* », lui demanda-t-il fort inquiet de la voir partir

sur un autre continent. La théoricienne hochait simplement la tête. « *Est-ce prudent après ce qui s'est passé ?* », demanda-t-il anxieux. Elle haussa les épaules, ne sachant quoi lui répondre exactement. « *Il n'était pas en cause à Marseille... c'était un malheureux concours de circonstances. Je serai à Paris et non à Marseille. Vous pourrez me rejoindre par email.* »

Si la phrase avait pour but de le rassurer, le résultat eut néanmoins l'effet contraire. Albert en éprouva un fort sentiment d'inquiétude, mêlé d'une peur irraisonnée de la voir partir si loin. Sa joie de la revoir chez lui fut de courte durée. Après lui avoir remis le chèque et l'enveloppe pour Paul, elle s'apprêta à ressortir de l'atelier. Contrairement à ses habitudes, Albert la tira par la main pour la retenir un instant. « *Ashsey... Je...* » Il ne sut pas comment lui présenter la chose. « *J'aimerais jouer pour vous... Auriez-vous encore quelques minutes à me consacrer ?* » Ashsey était très étonnée. Cette marque de confiance lui indiquait clairement qu'elle était entrée dans le cercle de ses proches.

« *Bien sûr, Albert ! Ce serait vraiment un honneur de vous entendre jouer ! Je ne suis nullement pressée !* » Albert fut rassuré par sa réponse. Il l'invita à le suivre. La salle de musique était adjacente au grand salon, cachée par de lourdes tentures de velours rouge bordeaux. Un piano à queue laqué noir y trônait majestueusement. Cinq fauteuils en cuir étaient disposés autour du piano. Albert en déplaça un pour qu'elle puisse s'asseoir au plus près. La lumière de la pièce était tamisée à souhait et l'atmosphère était intimiste à l'abri des tentures qui formaient un périmètre isolé. Il s'assit sur son banc et prit un instant pour se calmer. Il était nerveux devant elle. C'était la première fois qu'il allait jouer devant quelqu'un qui le connaissait aussi bien. Il retira son veston et ses gants, pour être plus confortable. Il se retrouva en chemise à col cassé blanche ornée d'une cravate ascot rouge bordeaux. Il avait de la classe même sans veston. Il dénoua ses cheveux bruns qui lui tombaient sur les épaules et jusqu'à la moitié du dos. Ashsey le trouva vraiment sublime. Elle comprit que c'était pour mieux faire abstraction à sa présence qu'il s'isolait

derrière sa crinière. Une sphère lumineuse se fit discrète derrière les tentures de velours à l'abri des regards. L'atmosphère changea et le temps se dilata. Albert débuta en douceur. Il se laissa envahir par les émotions qu'il éprouvait et ses doigts coururent sur le clavier d'ivoire et d'ébène pour transmettre ce qu'il ressentait. Ashsey Ephthée se redressa. Elle assistait à quelque chose de divin. Elle ne s'était pas trompée, lors de sa première rencontre, en disant de lui qu'il était un virtuose. Quand il eut achevé la pièce qu'il avait lui-même composée en avril, suite à leur première rencontre, il remarqua que des larmes inondaient le visage de la jeune femme. Il en fut troublé, ému. « *C'est magnifique !* », murmura-t-elle avec émotion, touchée par sa sensibilité. Albert était un être plus sensible qu'elle ne l'avait cru. Autant il se révélait à travers la peinture, autant il s'était révélé par la musique pendant ce trop bref moment. Elle se leva pour aller le rejoindre. Elle ne put s'empêcher de toucher cette chevelure étonnante. « *C'est magnifique !* », redit-elle dans un souffle en essuyant ses larmes. Il se garda de lui dire qu'il l'avait composé pour

elle. Il se leva lentement et resta bêtement planté devant elle, tête baissée. Elle lui ouvrit tout naturellement les bras pour le serrer contre elle. Albert ferma les yeux pour mieux apprécier cette étreinte qu'il avait tant besoin. Il se sentait particulièrement vulnérable après avoir tant « avoué » par la musique. « *C'est magnifique, Albert* », redit-elle dans un souffle. « *Je suis heureux que cette musique vous ait plu* ». La sphère lumineuse disparut avant d'être aperçue par eux. Albert mit lui-même un terme à cette étreinte inespérée avant qu'il ne puisse plus se détacher d'elle. « *Je vous accompagne...* » Il lui offrit son bras. Jusqu'à la voiture de la jeune femme, il chercha ses mots, essayant de trouver une phrase bien tournée pour lui dire à quel point elle lui était précieuse. Il ne trouva pas. Au moment de la laisser partir, il lui prit simplement la main dans la sienne et la porta aussitôt à ses lèvres. Il huma son parfum délicat en fermant les yeux et déposa ses lèvres pâles et froides sur les doigts de son amie. Lorsqu'il ouvrit les yeux, Ashsey en fut bouleversée. Cette marque d'affection inattendue combinée au regard éloquent d'Albert lui apprirent qu'il était

amoureux d'elle. Il lui rendit doucement sa main quelques secondes plus tard, mais l'intensité de ce bref baisemain finit par la renverser totalement. « *Revenez vite, je vous en prie !* » C'est tout ce qu'il trouva à lui dire après avoir tourné sept fois sa langue avant de parler. De sa fenêtre, au 4^{ème} étage, Paul observait la scène sans se faire remarquer. Il savait depuis longtemps qu'Albert était profondément amoureux d'Ashsey et c'était en partie pour cette raison qu'il ne souhaitait pas rencontrer son agente qui, elle, s'était entichée de la sphère lumineuse. Il souhaitait donner une chance à la jeune femme de faire un choix éclairé parmi les prétendants qui se multipliaient dans sa vie.

Le lendemain midi, au centre-ville, dans son café de prédilection, elle texta Pierre Legrandier pour lui dire qu'elle acceptait de venir le voir en France. Aussitôt, elle reçut une réponse. Il était fort heureux de cette nouvelle. Il lui apprit qu'il avait une chambre d'amie très confortable et qu'il y avait un merveilleux Café - le Café de Flore - là où le terme « surréaliste » avait été inventé par André Breton. C'était à deux pas de chez lui.

Il lui vanta les mérites du quartier Saint-Germain-des-Prés. Elle admit la possibilité de passer plusieurs jours à Paris, sans en préciser la durée exacte. Au même instant, elle reçut un texto de James MacFarlane.

« Happy Canada Day ! Où es-tu ? »

« Dans mon café préféré ! »

« Coin Metcalfe et Slater ? »

« Exact ! Comment le sais-tu ? »

« Ne t'ai-je pas déjà dit que j'étais 007 ? Je marche sur Sparks. Puis-je venir te rejoindre pour un café ? »

« Si tu veux... mais je suis dans des préparatifs de voyage. Je ne resterai pas ici très longtemps. Je vais en France pour quelques jours. »

Aussitôt James MacFarlane y alla de ses questions. En lui répondant, la théoricienne activa un chassé-croisé de messages courts avec l'agent MacFarlane, qui lui fit l'effet d'un interrogatoire en bonne et due forme. Entre temps, Pierre Legrandier, lui avait envoyé un message pour l'informer des prochains vols directs MacDonald-Cartier/Charles-de-Gaulle qu'il avait trouvés

sur Internet. Elle lui promit de booker un vol le plus rapidement possible. James était pratiquement rendu au Café. Celui-ci affichait un large sourire quand il traversa la rue Metcalfe. De son siège, près de la fenêtre, elle le trouvait plutôt sympa avec son kangourou Vans et son sourire éblouissant quand il croisa enfin son regard avant même d'entrer dans ce lieu accueillant. « *Mais où as-tu planqué ton costard et ta cravate ?* », lui demanda-t-elle avec humour. « *Je suis toujours en congé le 1^{er} juillet !* », lui répondit-il avec gaieté. « *Et toi ? Tu as oublié ton tailleur chez le nettoyeur ? C'est la première fois que je te vois porter un jean. Attends... faut que je vérifie si c'est vraiment toi* ». Il s'approcha pour humer son parfum. « *Eh bien oui, c'est vraiment toi !* » Elle lui fit la bise, amusée. Elle se sentait de plus en plus de bonne humeur en sa présence depuis la fête de la Saint-Jean. « *Tu assisteras aux feux d'artifice, ce soir ?* » « *Je ne comptais pas y aller. Il y a trop de gens. Je n'aime pas vraiment les bains de foule.* » « *Quand pars-tu ?* » « *Je ne sais pas encore. Je vais regarder le lien que Pierre m'a envoyé. J'aimerais partir le plus tôt*

possible.» James espérait secrètement qu'aucun vol ne serait disponible avant plusieurs jours. «Si tu me fais l'immense bonheur d'assister aux feux d'artifice, ce soir, sur la colline parlementaire, je te conduis moi-même à l'avion ! Je fuis également la foule... je connais une place tranquille pour ne rien manquer du spectacle.» Ashsey Ephthée lui sourit, charmée par l'idée : «D'accord !» James espérait ainsi la faire changer d'idée sur ce voyage en France. «Tu veux boire quelque chose ?», lui demanda-t-elle. «Je suis venu pour un café !» Elle se leva, mais James fut plus rapide qu'elle. «Laisse... Je vais y aller. Tu en reprends un ?» Ashsey hocha la tête. Pendant que James attendait son tour pour passer la commande, Ashsey bookait son vol pour Paris. Un désistement de dernière minute lui permit d'avoir une place sur un vol direct le jour suivant. Quand James revint avec les deux cafés, Ashsey lui apprit la nouvelle. Une ombre passa dans les yeux bleus du jeune homme.

Le lendemain soir, à l'aéroport, James ne savait pas comment aborder le sujet.

« C'était sympa d'avoir accepté de passer l'après-midi et la soirée entière avec moi, hier... » « J'ai adoré le bouquet final ! », lui dit-elle en lui souriant rêveusement. « C'était une bonne idée de regarder les feux de l'autre côté de la rivière des Outaouais. » « Ashsey... Je sais que tu pars chez ton copain français... mais... tu y vas seulement en vacances, n'est-ce pas ? » « Je reviens dans quelques jours... J'ai un billet ouvert, je n'ai pas de date précise pour le retour, mais ce sera certainement après le 14 juillet... » « Tu ne t'en vas pas vivre en France, n'est-ce pas ? Tu ne lui as rien promis, hein ? » Ashsey réalisa soudainement que James lui passait un message tellement peu subtil qu'il en était vraiment très explicite. Un pli soucieux barrait son front et ses yeux bleus s'étaient assombris. Elle comprit qu'il ne jouait pas un rôle ; depuis le début, il était sincère. Après un moment de silence, elle lui répondit : « Non... Ma vie est ici ! » Le vol fut annoncé. James MacFarlane était de plus en plus fébrile. Ashsey le comprit à son comportement nerveux. Elle lui fit la bise et le rassura. « Ne t'inquiète pas, James ! Je vais revenir ! » « Oui, reviens vite ! Et... surtout, sois

prudente ! Tout peut arriver à Paris ! Fais très attention à toi ! » James MacFarlane aurait bien voulu lui dire tout ce qu'il éprouvait pour elle, mais il se retint. Ce n'était ni le lieu ni l'endroit pour aborder le sujet. « *Je suis sérieux. Je t'en prie, sois très prudente !* » Elle lui fit un sourire pour le rassurer. « *Je te le promets !* » « *Je viendrai te chercher à l'aéroport à ton retour.* » « *Je ne sais pas quand je serai de retour.* » « *C'est mon boulot de savoir ces choses-là, tu te souviens !? Je saurai exactement quand tu reviendras !* » Elle lui fit un salut de la main avant d'entrer dans la zone réservée aux voyageurs enregistrés. James lui répondit de façon purement mécanique en sentant une vague d'émotions confuses monter en lui. Elle s'embarqua avec un sac à dos pour seul bagage sur un vol direct Ottawa-Paris et s'endormit aussitôt. Elle fut réveillée lors de l'atterrissage à Charles-de-Gaulle. Elle sourit à son réveil, le vol avait été sans histoire. Elle avait bien dormi. Une journée nouvelle débutait sur Paris avec un 26 degrés ensoleillé. Son voisin lui échangea un sourire. Il avait apprécié la proximité de cette femme qui avait dormi huit heures à ses

côtés sans bouger une seule fois. Il aurait bien voulu savoir ce qu'elle faisait dans la vie. Ashsey avait une tactique bien rodée pour éviter les discussions inutiles, surtout celles qui pouvaient conduire à créer des liens. Pierre Legrandier l'attendait impatiemment à l'aéroport. Elle eut un petit pincement au cœur quand elle le vit si fatigué. Il avait les traits tirés et des cernes sous les yeux. Elle s'approcha pour lui faire la bise et le retint dans ses bras, juste assez longtemps pour qu'il sache qu'elle était vraiment heureuse d'être là. Il retrouva le sourire instantanément. Un sourire entre ravissement et émerveillement. Son petit appartement était confortable et situé dans le 6^e arrondissement de Paris. Pierre la laissa s'installer et se familiariser avec les lieux. Elle ouvrit sa tablette. L'appareil ne voulait pas se connecter au réseau wi-fi, même avec le mot de passe que Pierre lui avait donné. Elle était en train de grommeler son malheur quand Pierre la surprit. « *Des problèmes au bureau ?* », demanda-t-il avec humour. « *Mon principal outil de travail fait la grève... et sans préavis !* », annonça la théoricienne qui faisait redémarrer la bête récalcitrante.

« Normal ! On est en France ! Il y a toujours des grèves ! Je crois que c'est sa façon de te dire qu'il a besoin de repos, tout comme toi, d'ailleurs ! » La théoricienne leva les yeux vers son ami et considéra sérieusement ce qu'il venait de dire. « Mais si je ne travaille pas sur ma recherche pendant mes vacances, qu'est-ce que je vais faire ? » Pierre éclata de rire, mais la théoricienne resta silencieuse. Elle était sérieuse. Il lui était impensable de prendre des vacances sans travailler. Pierre l'invita à le suivre et la fit asseoir au salon. Il mit un disque dans un lecteur de musique. « Laisse ta tablette deux minutes, installe-toi confortablement. Elle a été écrite pour toi, cette chanson... écoute-la les yeux fermés ! » Il monta le son de son système haute fidélité ambiophonique et la laissa savourer les paroles de Renaud. Lorsqu'il revint, à la fin de la chanson, il lui offrit un cahier ligné richement relié en cuir - acheté la veille quand il avait appris sa venue - et une plume Mont Blanc dans un écrin de velours. « Cadeau de bienvenue ! », expliqua-t-il ne sachant pas comment lui offrir son présent sans paraître trop sentimental. Le geste la toucha sincèrement et elle le remercia. La

théoricienne comprit qu'il avait utilisé les paroles de la chanson de Renaud qu'elle ne connaissait pas encore pour lui passer un message. Elle avait été bouleversée par les paroles de cette chanson qui lui collait à la peau. Son téléphone vibra, mais Pierre fut plus rapide qu'elle. Il répondit : « *Oui !?... Oui, oui, c'est bien son téléphone... Est-ce une urgence ?... C'est qu'elle est présentement occupée... Elle écrit... Je suis son nouveau secrétaire. Vous êtes ? Je lui dirai. Oui, oui, tout s'est bien passé. Un vol sans histoire... Oui, je lui dirai ! Elle vous rappellera après ses vacances, dans quinze jours environ... Non, non, ce n'est pas une plaisanterie, dans deux semaines... Au revoir !* » Pierre raccrocha et garda le portable dans ses poches. « *Un certain James MacFarlane qui demande à être rappelé* », annonça-t-il en bon secrétaire. La théoricienne lui fit un sourire en coin. Il avait diablement l'air sérieux dans son nouveau rôle. « *Est-ce possible qu'il me connaisse si bien et qu'il sache que j'avais justement besoin de me reposer en écrivant ?* », se demanda-t-elle avant de calculer mentalement le nombre d'appels qu'elle pouvait recevoir en une semaine.

Voyant son air perplexe, il lui demanda : « *Tu penses que je ne ferai pas un bon secrétaire ?* » La situation avait vraiment l'air de l'amuser. La théoricienne, elle, doutait qu'il soit vraiment sérieux. « *15 jours !?* », lui demanda-t-elle perplexe. « *Je t'assure que c'est vraiment un minimum pour faire tous les musées de Paris !* », répondit-il du tac-au-tac. Elle connaissait son sens de l'humour. Un large sourire amusé s'étira sur le visage fatigué du Français. Il fredonna les paroles de Renaud : « *Écrire et faire vivre les mots, sur la feuille et son blanc manteau, ça vous rend libre comme l'oiseau, ça vous libère de tous les mots, ça vous libère de tous les maux. C'est un don du ciel, une grâce, qui rend la vie moins dégueulasse, qui vous assigne une place, plus près des anges que des angoisses.* »

Elle regarda le cahier ligné et caressa sa couverture lisse et douce, même la plume lui plaisait vraiment. Il avait trouvé son point faible : un cahier et une plume. « *D'accord...* » Elle voyait cela comme un défi qu'il lui lançait. Deux semaines complètes à écrire et seulement écrire. Ce

serait de loin ses plus belles vacances. « *Je crois que je vais écrire une série de nouvelles* », annonça-t-elle enjouée à cette idée. En s'y prenant bien, elle pourrait en écrire toute une série. Plus elle caressait cette idée, plus un sourire s'ancrait sur son visage. Elle laissa errer son regard dans le salon et celui-ci s'accrocha à une toile toute blanche. Pierre, qui n'avait rien manqué de son étude des lieux, lui expliqua : « *Quand je reviens de mission, j'ai besoin de me vider la tête. J'ai essayé une toile vierge, mais ça ne fonctionne pas aussi bien que le Carré blanc sur fond blanc de Malevitch... même si je me l'imagine très fort.* » Aussitôt, la théoricienne eut une idée. « *Pourquoi ne pas mettre en scène cette fameuse toile blanche ?* » Pierre Legrandier lui sourit. « *Et tu pourras m'expliquer, par la même occasion, pourquoi elle me fait cet effet de vide, alors que celle-ci, on ne peut plus blanche, ne me fait aucun effet !* », dit-il en plaisantant à demi. « *C'est que dans le Carré blanc sur fond blanc de Malevitch, il y a plein d'espace tandis que la toile vierge représente plutôt l'absence de quelque chose. L'espace et le vide en peinture sont*

deux choses différentes. L'espace est nécessaire, comme l'espace entre chaque mots dans un texte est nécessaire à la lecture, à la compréhension. L'espace donne le rythme, comme les silences en musique. Les pauses ne sont pas des espaces vides de son, elles font partie de l'œuvre. Dans le Carré blanc sur fond blanc, on parle d'espace et non pas de vide. Cette toile blanche que tu as sur ton mur, elle est vide. Elle est en attente de se remplir de quelque chose venant d'un artiste», répondit-elle avec sérieux. « Elle n'a pas encore d'histoire puisqu'elle est vierge ! » Pierre Legrandier l'enveloppa de ses yeux bleus-gris en pensant que les vacances ne faisaient que commencer. « Tes théories me manquaient ! » Il se rappela du jour de leur rencontre. C'était déjà à cause de Malevitch.

« Si tu permets, j'aimerais te raconter une histoire autour du Carré blanc sur fond blanc », fit Pierre Legrandier en se souvenant de son expérience personnelle au contact de cette œuvre. C'était au retour d'une de ses missions. « J'avais fait quatre fois le tour

de l'exposition à New York et je m'étonnais de voir l'engouement des visiteurs autour de cette toile. Je m'étais assis sur un banc pour reposer mes pieds endoloris et je me suis mis à observer l'attitude des gens qui s'arrêtaient devant le tableau... » La théoricienne mémorisa chaque détail de l'anecdote qu'il lui racontait. Il lui parla du garçon de 6 ans qui décrivait à son grand-père aveugle ce qu'il voyait et le vieil homme avait dit à l'enfant qu'il lui avait bien décrit le Carré blanc sur fond blanc ; que c'était exactement comme dans ses souvenirs, mais qu'à nul moment le petit-fils ne lui avait mentionné le titre de l'œuvre. Pierre Legrandier avait été impressionné par cette scène et s'en souvenait comme si elle datait de la veille. La théoricienne se cala confortablement dans son fauteuil et le laissa raconter. *« Je me suis pris au jeu de laisser exprimer l'enfant en moi et j'ai commencé à me raconter des histoires d'action auxquelles je prenais part directement ou indirectement. Je me suis imaginé une série d'aventures. La première était une romance à la Monet avec une journaliste spécialisée en art... »* La chose fit sourire la jeune femme.

« Je ne te connaissais pas encore... Puis, une histoire avec un artiste maltais avec un nom ridicule qui avait la grande ambition de copier le Carré blanc sur fond blanc... Et la journaliste découvre qu'il s'agit, en fait, d'un génie... » Il lui raconta ainsi une dizaine d'histoires qui la firent rigoler. Elle était ravie de découvrir son talent de conteur. Elle découvrait également l'intérieur coloré de son ami français qui avait une fibre romantique très développée. Elle ne s'était pas rendue compte à quel point il pouvait être fleur bleue. *« Et puis, je me suis endormi devant cette œuvre... Et c'est le gardien de sécurité qui m'a réveillé... Mais il a été sympa... Le musée était fermé, mais il ne m'a pas mis à la porte... Et tu étais là... »* La théoricienne sourit à ce souvenir. *« J'étais là, avec mon Moleskine à la main et mes souliers à talons que je n'avais plus l'habitude de porter à cause d'une récente fracture de la cheville... Et je bossais sur ma recherche du vide et du plein dans la peinture. J'avais eu une autorisation spéciale du musée pour avoir accès à cette salle après l'heure de la fermeture... Et c'est là que nous avons fait connaissance. »*

Pierre hochait la tête. « Je ne savais pas comment t'aborder sans paraître intéressé... Et tu t'approchais, totalement absorbée par ces peintures... » La théoricienne poursuivit. « Et, maladroitement comme je suis, je me suis approchée du Carré blanc et j'ai manqué un pas à cause de ma cheville à peine remise. Ma plume a glissé jusqu'à tes pieds. Tu l'as ramassée... » « Oui... et je me suis aperçu que ta plume était la même que la mienne. Pour moi, c'était un signe du destin. Nous avons déjà quelque chose en commun. C'était la première fois que je voyais une œuvre abstraite faire autant d'effet sur quelqu'un... Tu regardais cette toile comme si tu comprenais tout ce qu'elle représentait ! » Elle sourit à ce souvenir précis. « C'était une œuvre très importante dans ma recherche. J'ai été sidérée quand tu m'as parlé de l'évolution des formes dans les dimensions, des mises en abyme, de l'hyperespace... Tu parlais un langage que je connaissais ! Je me suis dit : Ah ! Enfin quelqu'un qui parle l'art ! » « Alors que je ne faisais que répéter bêtement ce que l'audio-guide m'avait transmis sans en comprendre un traître mot ! Pour moi, tout cela, c'était

des termes abstraits qui ne voulaient rien dire... des termes aussi abstraits que la peinture devant laquelle tu te tenais ! »

La théoricienne garda le silence pendant un instant. Elle prit la décision de mettre par écrit ce qu'il venait de lui raconter. Avec de la chance, elle en ferait un recueil de nouvelles dans lequel elle mettrait en scène son ami français. Elle ouvrit le cahier richement relié à la première page et, sous le coup de l'inspiration, commença à écrire. « *Le Museum of Modern Art, le MoMA, situé sur la 53^e Rue Ouest à New York, présentait une vaste exposition consacrée au travail de Kasimir Malevitch. La foule s'y pressait, comme à son habitude, avide de découvrir, cette fois-ci, les toiles du maître qui avait fait naître le suprématisme, mouvement d'art moderne né en Russie au début du XX^e siècle.* »¹ Le téléphone portable vibra à nouveau, mais Pierre ignora l'appel. Il y avait des moments dans la vie qui méritaient d'être savourés.

¹ Ainsi débute la nouvelle d'art intitulée « Le Carré », le tome 1 de cette trilogie.

332 LE CERCLE – NOUVELLE D'ART

Sous le regard amoureux de son hôte, elle savait d'ores et déjà que ce serait de loin ses plus belles vacances.

L'île au trésor

En ce vendredi soir, James MacFarlane avait pris un avion pour Paris. Il en avait eu assez de se heurter constamment au secrétaire privé de la théoricienne de l'art qui n'avait qu'à la bouche : « *Elle sera informée de votre appel, Monsieur MacFarlane. Elle vous rappellera dans quelques jours, j'en suis certain !* » - ce que la théoricienne n'avait jamais fait. Il s'était renseigné sur l'individu qui s'était improvisé secrétaire privé et, pour le coup, il avait été très zélé dans sa recherche de renseignements. Il l'avait passé au peigne fin. James avait été déçu de constater que Pierre Legrandier était un type sans histoire ; un honnête médecin humanitaire qui passait son temps libre à courir les musées à travers le monde. Il avait appris qu'il travaillait également à l'ONU pour collecter des données sensibles sur le terrain, en zone de combat. Il voyageait d'ailleurs avec un passeport des Nations Unies qui lui

procurait une certaine immunité lors de ses nombreux voyages. Ses recherches l'avaient conduit à apprendre la fréquence de ses visites au Canada des cinq dernières années. Par recoupements, MacFarlane avait aussi noté la fréquence des visites en France de la théoricienne. Il n'aimait pas savoir « sa » théoricienne chez un potentiel rival. Ce qui l'inquiétait le plus étaient les derniers relevés de transactions : aucun achat depuis qu'elle était en France. Cela ne lui ressemblait pas, car elle payait tout par carte. Cette absence d'activité d'achat le laissait perplexe. Il avait donc décidé de prendre l'avion pour aller la voir en personne. C'était un aller-retour puisqu'il devait être en Nouvelle-Écosse en début de semaine. Il espérait pouvoir la convaincre de revenir au pays avec lui car une nouvelle affaire avait atterri sur son bureau. Il avait besoin d'elle, dans tous les sens du terme... mais, plus que tout, il souhaitait retravailler avec elle pour être à ses côtés.

En ce samedi matin, l'agent spécial James MacFarlane se présenta à l'adresse de Pierre Legrandier. Il n'avait pas fermé l'oeil de la

nuit et n'avait pas pris la peine de se raser. Il sortait à peine de l'avion. Il avait tout du type prêt à en découdre. Pierre Legrandier se montra poli malgré son air visiblement contrarié quand l'agent lui exhiba une pièce d'identité en lui sommant d'accéder immédiatement à la théoricienne de l'art. Pierre Legrandier lui apprit qu'elle était encore au lit. De tous les scénarios qu'il s'était mis en tête, James MacFarlane n'avait pas imaginé un seul instant qu'elle pouvait dormir le matin comme le commun des mortels. Il rajouta un peu sèchement : « *Vous pensez bien que je ne serais pas ici, à votre porte, à 5645 kilomètres de chez moi, si ce n'était pas important !* » Pierre Legrandier comprit que l'agent canadien allait briser ce moment merveilleux et que la théoricienne repartirait avec lui. Il le laissa entrer. MacFarlane eut l'impression de gagner un premier *round* contre son adversaire. Pierre Legrandier se dirigea vers une porte de chambre et toqua tout doucement. La théoricienne apparut à la porte. « *Qu'est-ce qui se passe ?* », demanda-t-elle visiblement tirée du sommeil. « *Tu as de la visite* », répondit Pierre Legrandier sans en dire

davantage. La théoricienne sortit, pieds nus, dans un pyjama de satin en se frottant les yeux, les cheveux ébouriffés. Elle avait l'air d'une adolescente. « 007 !? Hey ! Hi ! What are you doing here ? » James manqua de tomber à la renverse au ton attendri de sa voix. Aussitôt il lui parla en anglais pour exclure d'emblée le médecin français de leur conversation. C'était une façon détournée pour lui montrer qu'il n'avait pas à écouter ce qui allait se dire. Bien que Pierre Legrandier comprenne parfaitement l'anglais, il les laissa entre eux, préparant le café matinal de la théoricienne et son petit-déjeuner. Il poussa l'audace dans la présentation en y ajoutant une fleur dans un soliflore sur la table pour montrer à l'agent MacFarlane combien les Français pouvaient être romantiques par rapport aux froids Canadiens anglophones. A voir le manège des deux hommes qui s'observaient du coin de l'oeil, la théoricienne comprit qu'ils étaient en compétition tels deux boxeurs sur un *ring*.

Au cours de la semaine, James MacFarlane avait reçu un coup de fil d'un ex-collègue et

ami de la RCMP/GRC, John Parks, qui travaillait à Halifax. L'ex-collègue en question enquêtait sur d'inquiétantes disparitions dans la province néo-écossaise. Dans ses investigations, il était tombé sur des bateaux désertés, dérivant le long du littoral, et sur l'emplacement d'une pierre gravée d'inscriptions incompréhensibles sur une petite île rocailleuse. Personne en Nouvelle-Écosse n'avait la compétence pour décrypter adéquatement les inscriptions, alors il avait pensé à son ami d'Ottawa qui travaillait au renseignement de sécurité et qui avait accès à des spécialistes dans tous les domaines possibles et imaginables. MacFarlane en avait parlé à son chef qui lui avait donné l'autorisation d'aller donner un coup de main en Nouvelle-Écosse tout en s'assurant qu'il ne s'agissait pas d'une histoire d'entrée illégale au pays par bateau. James MacFarlane avait aussitôt pensé à s'adjoindre la théoricienne de l'art qui s'y connaissait en lecture de symboles. Il espérait qu'elle veuille bien essayer de décrypter les glyphes qui étaient peut-être liés aux disparitions. Or, il avait tenté de la rejoindre, mais s'était toujours heurté à Pierre

Legrandier, secrétaire privé improvisé, qui filtrait tous ses appels pour lui permettre d'écrire. N'y tenant plus, il avait décidé de se rendre sur place, pensant qu'elle était peut-être séquestrée par cet individu vraiment trop protecteur. Maintenant que James lui exposait tous les tenants et les aboutissants de l'enquête en cours, Ashsey ne pouvait plus lui refuser son aide. Elle finit par lui demander quand il souhaitait partir. Il se redressa de tout son long. Il avait gagné un autre *round* contre son adversaire qu'il avait l'intention de mettre *K.O. Technique* le plus rapidement possible. « *Tonight* », répondit-il satisfait de la retirer à cet homme. Pierre Legrandier baissa la tête. Pour lui, cela signifiait la fin de quelque chose de précieux - et de particulier - qu'il partageait avec cette femme qu'il aimait. Il ne lui avait jamais avoué ses véritables sentiments, mais y pensait néanmoins. Il espérait qu'elle veuille bien considérer cet appartement de l'Impasse des Deux-Anges comme le sien... le leur. Le Dr. Pierre Legrandier avait l'impression de perdre pied. Il ne pouvait pas rivaliser avec cet homme, ce Canadien qu'il jugeait arrogant avec sa carte d'identité du

CSIS/SCRS, qui n'avait eu qu'à lui proposer une nouvelle aventure pour lui faire scintiller les yeux. Ashsey quitta donc Pierre Legrandier le soir même. A l'aéroport, le médecin humanitaire la prit dans ses bras et la serra un long moment sous le regard mécontent de l'agent MacFarlane qui brûlait d'envie de les séparer pour accélérer leur embarquement. « *Sois prudente !* », lui avait-il murmuré à l'oreille. « *Tu reviens quand tu veux. Cette chambre est la tienne.* » Pour Ashsey, il y avait quelque chose dans l'attitude de Pierre Legrandier qui rappelait la détresse. Elle comprit qu'il avait peur de la perdre au profit d'un autre homme en cette veille du 14 juillet.

Le lieu de rendez-vous se trouvait au sud de la province, à Halifax, capitale de la province de la Nouvelle-Écosse. Une résidence en plein centre-ville avait été choisie par l'agent de la RCMP/GRC, John Parks, pour les loger confortablement. James MacFarlane l'avait informé qu'il s'en venait le rejoindre, accompagné d'une amie, spécialiste des symboles. L'agent Parks avait donc préparé leur arrivée prévue pour le

lendemain midi. Contrairement à l'agent MacFarlane, Ashsey avait bien dormi dans l'avion. Si bien qu'il lui enviait sa facilité d'adaptation. Elle avait simplement calé sa tête dans l'oreiller, s'était recouverte d'un plaid à carreaux et avait fermé les yeux. MacFarlane avait enveloppé la jeune femme de son regard amoureux avant d'ouvrir la copie du dossier. A leur arrivée à l'aéroport international Stanfield d'Halifax, James MacFarlane avait loué une voiture. Ils étaient entrés à Halifax via Dartmouth en utilisant le Angus L. MacDonald Bridge, un pont à péage, plus communément appelé le « Vieux Pont » par les riverains. Quelques minutes plus tard, ils avaient trouvé leur résidence temporaire située au centre-ville sur la rue Grafton ; un appartement au 5e étage avec une chambre disposant d'un lit Queen et un salon disposant d'un sofa-lit.

La théoricienne s'installa à la fenêtre du salon pour regarder le paysage urbain, bien différent de celui du 6e arrondissement de Paris. Il y avait longtemps qu'elle n'était pas venue en Nouvelle-Écosse. James la contempla un instant ne sachant quoi lui dire. Il

regrettait de ne pas avoir l'éloquence de son rival français. Lui, il était Ontarien et anglophone d'origine, troisième génération d'une famille d'immigrants écossais des *Highlands* venus s'établir au Canada ; elle, elle était Québécoise et francophone d'origine dont les lointains ancêtres étaient venus de France pour bâtir le pays, ce qui voulait dire qu'un fossé culturel les séparait. A part des enquêtes sur lesquelles ils avaient travaillé ensemble, de façon très occasionnelle, il faisait de gros efforts pour trouver un terrain commun pour se rapprocher d'elle. « *Nous avons rendez-vous avec l'agent Parks, demain matin. D'ici là, nous sommes libres... Si tu veux écrire, ne te gêne pas...* » La théoricienne délaissa le paysage haligonien et se tourna vers le jeune homme, planté au beau milieu de la grande pièce, tel un épouvantail déséché. Son noeud de cravate était de travers et le premier bouton du haut de sa chemise était détaché. Avec cette barbe blonde-rousse de deux jours, il ne se ressemblait pas. Il ressemblait plutôt à un navire en perdition. « *Je ne sais pas cuisiner* », annonça-t-elle d'emblée, « *mais je peux te trouver le*

meilleur poisson de la Nouvelle-Écosse !» L'Ontarien eut un regain d'énergie. «*Ça tombe bien ! J'adore cuisiner !*» La théoricienne accorda son sourire au sien. «*Alors, on se fait un petit souper tranquille ?*» La proposition de la théoricienne fut accueillie avec enthousiasme. Ils firent les courses dans un *Atlantic Superstore*¹ et Ashsey se sentit étonnamment bien en sa présence. Un simple tour dans un supermarché était une agréable sensation ; elle avait l'impression de partager sa vie avec quelqu'un. Elle en prit pleinement conscience quand elle choisit le café. «*Tu connais déjà mes goûts*», lui avait-il dit avec humour. Pour l'une des rares fois dans sa vie, Ashsey Ephthée goûtait la joie d'une activité simple - normale - et James MacFarlane avait contribué à faire naître cette joie. Elle lui avait souri, timidement. James MacFarlane ne s'était jamais senti aussi heureux que pendant ce repas en tête-à-tête avec cette femme qui lui parlait avec

¹ *Atlantic Superstore* est une chaîne de supermarchés que l'on retrouve dans les provinces de l'Atlantique. L'organisation mère est *Loblaws*.

passion de ce qui l'avait conduite vers l'herméneutique de l'art et vers les sports d'adrénaline, sa deuxième passion. Le poisson était exquis - frais du jour, comme il fallait s'y attendre - et la compagnie de la théoricienne était plus que parfaite. Ils avaient marché dans la ville avant de terminer leur chemin à l'*Halifax Ferry Terminal* reliant les deux rives. Ils avaient emprunté le traversier Rita Joe pour voir le soleil s'estomper à l'horizon. Le ciel s'était chargé de couleurs magnifiques. Ashsey avait pris de nombreuses photos pour immortaliser les couleurs qui changeaient de seconde en seconde. James l'avait observée. Elle semblait absente. Elle regardait le paysage avec mélancolie. Elle regardait droit devant elle, vers le large, le regard plongé vers l'horizon. Les couleurs s'étaient dissipées tout doucement, s'évanouissant après cet étonnant spectacle particulièrement intense. Ils avaient fait l'aller-retour sur le bateau, juste pour profiter du spectacle naturel. James crut qu'elle pensait à son copain, le médecin humanitaire de Paris, et qu'elle était triste de l'avoir quitté précipitamment. Le jeune homme baissa les yeux, furieux

contre son égoïsme. Il regrettait à présent de l'avoir retirée de son bonheur parisien. Il n'était pas de taille à lutter contre le Français qui, pensait-il, lui offrait une fleur chaque matin à son petit-déjeuner. Lui, depuis qu'il la connaissait, il ne lui avait offert que des enquêtes minables et des missions-à-la-con.

Le lendemain matin, à neuf heures précises, l'agent Parks fut très sympathiquement accueilli par la théoricienne de l'art qui avait choisi de dormir sur le sofa-lit. James MacFarlane fut tiré du sommeil par leur discussion. Il regarda sa montre et comprit qu'il était en retard. Il avait oublié de mettre sa montre à l'heure de l'Atlantique. Après une douche rapide et un rasage d'urgence, il les rejoignit à 9h30 pour découvrir la théoricienne penchée sur une série de clichés de la pierre gravée. L'agent Parks l'avait mise au parfum. Il était persuadé que la pierre gravée avait un lien direct avec les disparitions. « *Hey ! John !* » « *Hey ! James !* » Les deux hommes se saluèrent chaleureusement. John Parks expliqua à James MacFarlane qu'il avait mis au courant sa petite-amie. James rougit un court instant

avant de reprendre son air sérieux. « *Nous sommes juste...* » Sa phrase resta en suspens. Il fut incapable de la terminer. John Parks comprit qu'ils étaient seulement collègues, bien que James MacFarlane aurait voulu qu'il en soit autrement. Son regard trahissait d'ailleurs ses sentiments chaque fois qu'il posait les yeux sur sa collaboratrice. Sur le coup, Ashsey fit semblant de n'avoir rien entendu, mais John Parks s'excusa pour le choix de l'appartement et suggéra de leur trouver un espace d'habitation avec deux chambres séparées. Ashsey répondit donc qu'elle s'était déjà habituée au lieu et qu'elle était très désireuse de garder celui-ci pour la durée de leur séjour. La vue lui plaisait trop. James ne trouva rien à redire. Dans un sens, il appréciait sa réponse. Une heure plus tard, ils s'embarquèrent tous les trois sur un bateau de 19 mètres de long par 6,3 mètres de large, conçu pour sillonner le littoral, avec ses 250 miles nautiques d'autonomie. Le bateau les amena par grande houle près de la petite île déserte. Ils prirent ensuite un Zodiac pour rejoindre le ponton qui avait été aménagé temporairement sur l'île. James MacFarlane,

le teint olive depuis déjà une demi-heure, fut heureux de remettre ses pieds sur la terre ferme, mais ne s'imaginait pas le retour avec ce vent qui augmentait de façon exponentielle. La mer, déjà démontée, semblait être la raison la plus évidente pour expliquer les disparitions dans ce dossier. « *On ne va pas pouvoir rester très longtemps sur l'île* », annonça John en regardant anxieusement la mer. Le ponton flottant dansait et s'agitait façon rock'n'roll. L'agent du RCMP/GRC ouvrit rapidement la marche jusqu'à la pierre gravée. La théoricienne de l'art prit des photos avec son téléphone et gratta délicatement la mousse qui s'était accumulée tout autour, révélant ainsi les contours de la pierre plate, visiblement taillée comme une dalle de sarcophage ronde, d'autres symboles y étaient cachés. Les deux hommes l'observèrent en silence. John Parks, calepin à la main, était prêt à noter le moindre détail, la moindre impression, même tout ce qui semblait insignifiant aux yeux de l'experte en art. James étudiait la concentration dont elle faisait preuve. Elle tourna autour de la pierre gravée en s'éloignant de plus en plus d'elle.

Elle regarda tout autour pour voir si d'autres pierres avaient échappé à son regard. Elle inspecta tout dans un rayon de 10 mètres de la pierre gravée en constatant que cette pierre bizarre n'était pas visible de loin. Elle se confondait parfaitement dans le paysage. Elle revint à la pierre qui intéressait tant l'agent Parks.

« Elle est parfaitement intégrée au paysage, ce qui signifie que les gens qui sont venus ici savaient exactement où la trouver. C'est un langage à plusieurs niveaux », dit-elle en anglais pour se faire comprendre de l'agent Parks qui était uniquement anglophone. *« Vous pouvez le comprendre ? »,* lui demanda-t-il aussitôt. *« Je peux déjà vous lire les pictogrammes ».* Elle pointa un pictogramme qui revenait sans cesse. *« Regardez, John, celui-là veut dire : trou sans fond ou tunnel ou encore trou noir... comme un lieu profond sans lumière au bout. Il revient souvent. Ici... c'est le pictogramme pour dire : pièces rondes ou objets de valeur... comme des pièces qui forment un amoncellement de grande valeur. Et ici, c'est le pictogramme qui pourrait*

s'interpréter par : eau montante ou marée... de l'eau qui monte sans cesse qu'on ne peut arrêter ni retenir». La théoricienne prit le calepin de l'agent Parks et nota ses impressions, les mots et synonymes qui lui venaient en tête en regardant les glyphes. « *C'est une carte au trésor !* », annonça-t-elle avec un sourire en coin. « *Le trésor est caché dans une cavité reliée par un tunnel inondé par l'eau de mer. L'entrée se trouve quelque part le long d'une île, possiblement celle-ci. L'entrée serait visible seulement à marée basse... et c'est un lieu dangereux.* » « *Quoi d'autre ?* », demanda John Parks la gorge nouée par l'émotion. « *Le message des pictogrammes dit : 'Celui qui trouve, ou trouvera, l'entrée doit, ou devra, y pénétrer rapidement mais ne peut, ou ne pourra pas, ressortir par la même voie à cause de la marée montante. Une caverne, une cavité ou une grotte, renferme un trésor fabuleux, ou de grande valeur. Seul celui qui trouve, ou trouvera, le tunnel vers le ciel peut, ou pourra, ressortir vivant'.* » La théoricienne avait tout noté dans le calepin de l'agent Parks. Elle referma le calepin d'un air satisfait en regardant les deux hommes restés

silencieux. James était plongé dans d'obscures réflexions. John Parks sortit de son silence. « *Je ne m'attendais pas à cela !* », dit-il. « *Est-ce que les gens qui ont disparu étaient des chasseurs de trésor ?* », demanda la théoricienne. John Parks haussa les épaules. « *Je vais me renseigner auprès de leur famille* », fit-il simplement. Il dût reconnaître qu'il y avait là matière à creuser n'ayant pu trouver, jusqu'à maintenant, aucun lien solide entre les disparus. « *Il y a une île en Nouvelle-Écosse qui a la réputation d'être une île au trésor. Oak Island, vous connaissez ?* » La théoricienne fit un signe négatif de la tête. James MacFarlane en fit autant. « *On raconte de drôles de choses... En rapport avec le trésor des Templiers, il me semble. Des gens creusent là-bas depuis des années. Ils sont en train de transformer l'île en gruyère* ». La théoricienne était d'attaque pour se refaire une petite séance de saute moutons. « *Quand est-ce qu'on y va ?* » « *Où ?* », demanda MacFarlane inquiet de devoir reprendre la mer pour une autre folle aventure. « *Sur Oak Island ! Il y aura peut-être d'autres inscriptions !* », répondit la théo-

ricienne enchantée par cette aventure à-la-Indiana-Jones. « *C'est loin d'ici ?* », demanda-t-elle. Le très raisonnable John Parks y mit un bémol. « *Oh là ! Tout doux, mademoiselle ! On va déjà essayer de regagner le continent... On verra demain, ce qu'on pourra faire. Le vent est trop puissant. La marée est démontée en ce moment. Il y a un avis de tempête sur toute la côte. Le vent devrait se calmer dans les prochaines 24 heures.* » La théoricienne hocha la tête compréhensive. « *Je vais travailler sur les différents niveaux du texte, mais les pictogrammes sont formels : il y a un trésor quelque part !* » Ce qu'elle ne savait pas encore, c'était que la Garde côtière canadienne, les Forces armées canadiennes et la GRC/RCMP avaient été mises de la partie pour retrouver les hommes disparus. Les nombreuses recherches n'avaient apporté, jusqu'à maintenant, que des questions. Les résultats des recherches se faisaient malheureusement attendre. Les familles des disparus vivaient dans l'angoisse. L'agent Parks espérait que le coup de main de la théoricienne de l'art allait permettre aux instances en *stand-by* de reprendre les

recherches sur de nouvelles bases. Le retour sur le continent fut pénible pour James MacFarlane. A peine remis de sa première sortie en mer pour rejoindre l'île, il dut revivre le retour sur le continent sur un bateau qui tanguait dans tous les sens. John Parks et la théoricienne avaient visiblement le pied marin et semblaient parfaitement confortables sur le bateau. James, à l'agonie, était assis dans un coin, la tête entre les mains, à deux doigts de rendre son petit-déjeuner. La théoricienne discuta un moment avec John Parks avant de s'approcher de son compagnon de voyage dont le teint avait pris une couleur vraiment alarmante. Elle se fit douce et l'emmena au centre du navire où la stabilité du bateau était maximale. Elle prit place à ses côtés, après avoir ouvert un hublot pour obtenir de l'air frais. Pour le relaxer, elle lui fit faire des exercices de respiration en le tenant par la main. Sans qu'il ne s'en rende vraiment compte, elle fit une acupression à trois largeurs de doigts sous l'articulation du poignet de sa main droite pour contrôler les nausées et les vomissements. Pour l'apaiser, elle lui changea les idées en le faisant parler

de sa famille. C'est ainsi qu'elle apprit qu'il avait perdu un oncle pêcheur dans un accident maritime et qu'il était terrifié quand il devait prendre une mer agitée. Il repensait toujours à son oncle dont le navire avait sombré près de l'île de Sable dans l'océan Atlantique. Ashsey, empathique, comprit à quel point la collaboration à cette enquête pouvait lui être pénible. Elle lui caressa doucement la main pour le réconforter. Elle meubla la conversation avec des questions personnelles et James se concentra sur ses questions, mais surtout sur cette main douce et chaude qui tenait la sienne qui était glacée. Cette chaleur était réconfortante et apaisante et l'air frais pénétrant par le hublot l'aida à reprendre du poil de la bête. John diminua sa vitesse et entra finalement dans le bras d'eau qui forme une baie naturelle dans laquelle se situait le port d'Halifax. Son stress tomba. Le retour avait pris un temps infini, mais ils étaient sains et saufs. James fut heureux de retrouver le plancher des vaches et manqua de peu de s'étaler de tout son long en retrouvant l'immobilité du sol.

Le reste de la journée porta sur l'étude des éléments du dossier et le recoupement d'informations sur les disparus. Ils établirent notamment que les disparitions s'étaient toutes produites à marée basse - sans exception. Grâce à la théorie de la chasse au trésor ayant mal tournée, ils en vinrent à la conclusion que les disparitions mystérieuses avaient désormais un sens : elles avaient toutes un lien avec cette petite île inhabitée et inhabitable. Quant à la théoricienne, elle avait avancé sur le texte grâce à la clé du code, cachée sous la mousse du pourtour de la dalle gravée. C'est ainsi qu'elle eut un texte dans un charabia pas possible. Elle mit un moment à comprendre qu'il s'agissait d'un langage phonétique codifié, à la manière de la langue des oiseaux des alchimistes. Ainsi « *Mal car heurt qui décent o cachor* » devenait « *mauvais quart d'heure et danger de blessure pour celui qui descend habillé à la cachette de l'or par le tunnel* ». Le « o » symbolisait un passage creusé, comme un tunnel dont l'orifice était de forme ronde. Il pouvait aussi indiquer le « ô » vocatif qui, en linguistique, exprime l'interpellation directe

ou l'invocation d'une personne ou d'une chose. Il pouvait aussi désigner une position situant plus précisément le trésor (situé haut) dans le « cache-or » ou encore la nature du trésor (des pièces rondes). Ashsey se gratta la tête, en réfléchissant aux différentes possibilités du « o ». De plus, le texte semblait écrit en vieux français, ce qui venait étayer la thèse d'un possible trésor lié aux Templiers. Pour couronner le tout, elle devait traduire en anglais pour John Parks. La traduction finale avait pour effet de transformer l'or en plomb ; la complexe signification d'origine allait être pervertie au profit de la simplicité. Elle fit de son mieux pour garder l'idée du message.

A trois heures et demie du matin, la théoricienne de l'art s'extirpa de son sofa-lit et s'habilla sans bruit. Elle gribouilla un mot à l'intention de James, le mit bien en évidence sur la table de la cuisine et sortit dans la nuit. L'agent Parks l'attendait, comme prévu, dans sa voiture. Quelques minutes plus tard, ils étaient déjà sur le bateau de 19 mètres en direction de l'île à la pierre gravée. L'agent Parks lui avait trouvé des vêtements

imperméables de pêcheur qui sentaient le poisson et le varech, mais elle ne s'en formalisa pas. L'important était d'être au chaud et au sec. John manoeuvra rapidement pour se mettre en position. A l'instant où le soleil se leva, la marée était à son plus bas niveau. En quête de trouver l'entrée du tunnel, à l'aide de leur embarcation qui pouvait atteindre un maximum de 25 noeuds, ils s'approchèrent au plus près de l'île pour y trouver une hypothétique entrée. La théoricienne, armée de puissantes jumelles, étudiait soigneusement les hautes parois rocheuses de l'île pendant que John pilotait prudemment l'engin motorisé pour éviter les écueils. C'était une mission de repérage entre deux marées hautes. Il n'y avait pas une minute à perdre. Elle repéra les restes d'embarcations légères sur des rochers. «*John, I found something over there*», annonça-t-elle en scrutant les lieux à la recherche d'éventuels survivants.

James MacFarlane s'était réveillé vers 9 heures et s'était étonné du silence. La grande pièce était déserte. Le sofa-lit qu'elle

s'entêtait à utiliser pour dormir était vide. Il posa alors les yeux sur la feuille laissée sur la table de la cuisine. A sa lecture, il en éprouva aussitôt une angoisse terrible. Il se précipita au port pour apprendre de la bouche d'un vieil homme assis sur un banc, qu'ils étaient partis en mer aux petites heures du matin. Sur le quai, il tourna en rond comme un lion en cage. « *Elle va finir par me rendre fou* », maugréa-t-il en anglais en se passant une main dans les cheveux. Il tenta de la rejoindre par téléphone. Il se heurta tout naturellement à sa messagerie vocale dont il connaissait le message par cœur. Il ne laissa aucun message, sachant trop bien qu'elle n'allait pas le rappeler ; c'était son habitude d'ignorer ses messages. Il n'avait pas d'autre choix : il devait les attendre. Il s'assit près de l'homme qui soupira en ayant tout compris, juste par l'attitude anxieuse de James. « *Women, can't live with them, can't live without them !* » James se calma et sourit au vieux philosophe. Il finit par lui dire que ce n'était pas tout à fait vrai, car il y avait des exceptions. Le vieil homme, loin de se démonter par la réplique de James, lui répondit avec humour que dans le domaine

de l'amour, il n'y avait jamais de pêche miraculeuse. L'Ontarien était resté près du Néo-Écossais pour discuter du grand mystère féminin. A 10 heures, les aventuriers entrèrent triomphalement dans le port d'Halifax. James se leva de son siège, sous le regard amusé du vieil homme. Aussitôt qu'elle le vit sur le quai, la théoricienne lui envoya un grand salut de la main. James lui répondit joyeusement de la terre ferme. Il aimait cette spontanéité. « *J'aime vraiment cette femme* », murmura James. « *Alors faites-lui votre demande ! Quand on a une bonne prise, faut pas la laisser filer !* », avait renchéri le vieux loup de mer. « *Malheureusement, avec elle, c'est plus facile à dire qu'à faire ! Et puis, je ne suis pas doué pour la pêche !* », avait conclu James en soupirant. « *A vous voir, on dirait plutôt que c'est vous qui êtes pris dans ses filets !* » James avait hoché la tête. L'expression était bien choisie.

Le bateau accosta et James l'aida à descendre. Ashsey sauta sur place, excitée comme une puce. « *Nous avons trouvé une entrée !* » John arborait lui aussi un large sourire. Les recherches sur la dizaine de

disparitions en mer allaient prendre un second souffle. John appela aussitôt une équipe de plongeurs professionnels. Le tunnel devait être fouillé, marée haute ou pas. La théoricienne en habits de pêcheur expliqua à James les sauts vertigineux qu'ils avaient faits au retour. Elle ressemblait à une gamine excitée par sa sortie en haute mer. James salua poliment le vieil homme avec qui il avait partagé le secret de son amour impossible. Le vieux loup de mer lui répondit avec un large sourire, amusé de voir le drôle de phénomène, qui portait des habits de pêcheur qui faisaient trois fois sa taille, qui sautillait d'une jambe à l'autre comme montée sur un ressort. *« On a surfé des vagues ! Et j'ai cru qu'on allait s'envoler. Et splash ! Quand nous sommes retombés, dans le creux de la vague, il y a eu de l'eau partout sur le pont ! Je suis mouillée de la tête aux pieds ! C'était drôlement amusant... mais tu aurais détesté ! »* Son aventure lui avait donné le rose aux joues.

Ils retournèrent à leur résidence. La théoricienne, souhaitant troquer son parfum poisson-varech no 5 contre un parfum plus

discret, prit une douche et se changea. Lorsqu'elle réapparut quelques instants plus tard, un *lunch* l'attendait sur la table de la cuisine. James était bon cuisinier, il s'était occupé de tout. Exaltée par sa sortie en mer et par les recherches, elle raconta tout dans les moindres détails au pauvre James qui donna raison à la théoricienne : il aurait détesté l'aventure maritime. Vers 13 heures, ils allèrent rejoindre John Parks au port qui s'appropriait à repartir pour l'île avec une équipe de plongeurs aguerris. « *Vous allez essayer d'entrer dans le tunnel ?* », demanda la théoricienne en lui redonnant l'habit de pêcheur qu'elle avait porté quelques heures plus tôt. « *Nos plongeurs pourront respirer sous l'eau en cas de problème. Il faut exploiter la piste de ce tunnel pour retrouver les disparus !* » Trois navires du même type étaient prêts à partir. « *Restez dans le coin, à tout hasard. Je ne la sens pas cette chasse au trésor !* » « *Il y a toujours des pièges dans ces histoires. Soyez très prudents !* », déclara Ashsey avec sérieux. John Parks hocha la tête et les salua d'un signe de la main. La théoricienne et James MacFarlane les regardèrent s'éloigner du port.

Ashsey et James déambulèrent pendant plusieurs minutes dans les rues comme deux touristes, s'attardant devant les vitrines de certains commerces. *«Je suis vraiment désolé de t'avoir fait quitter Paris où tu écrivais. Si tu me dis que tu étais heureuse, là-bas... avec cet homme... ce médecin français... Je... Je te reconduirai à l'aéroport aussitôt que ce sera terminé ici. Je souhaite ton bonheur, Ashsey. Je ne l'aime pas particulièrement, mais il est 'clean'. Il n'a même jamais été arrêté pour excès de vitesse ! C'est un gars sans histoire ! Divorcé, sans enfant... a priori, sans aucun squelette dans son placard !»* James était sincère. Ashsey le sentit. *«Ne me dis pas que tu penses toujours à lui !? Pourtant, je t'ai assuré qu'il n'y avait rien entre Pierre et moi... et puis cette aventure néo-écossaise est particulièrement intéressante. J'aime bien être ici. Si j'écris un jour l'histoire de cette aventure, je parlerai de toi... Tu seras 007, l'étonnant James MacFarlane qui n'a pas le pied marin !»* Elle éclata de rire. James MacFarlane étudia un instant la jeune femme, ne sachant pas si elle plaisantait ou si elle était sérieuse.

« Ashsey... Il n'y a vraiment rien de sérieux avec ce type qui t'offre des fleurs tous les matins ? », demanda James en rougissant d'embarras. Ashsey fronça les sourcils en réfléchissant. « Pierre m'a offert une fleur parce que tu étais présent... c'était la première fois... et il l'a fait pour voir ta réaction ! » La théoricienne lui sourit tendrement. « Pierre est toujours parti à l'autre bout du monde... et moi aussi ! Nos modes de vies sont totalement incompatibles. Je ne te cache pas que c'est un bon ami... avec qui j'aime discuter. Il fait de gros efforts pour comprendre l'art... mais, c'est juste un ami ! C'est vraiment un gentleman qui n'arrête pas de faire allusion à notre différence d'âge... je crois d'ailleurs qu'il est un peu vieux-jeu à ce sujet ! » James était plutôt heureux de sa réponse. L'espoir lui revenait comme une bouffée d'air frais du large. « Il travaille pour l'ONU, tu le savais ? » « Oui... Il collecte des données sur le terrain quand il est en zone de combat. Il est vraiment médecin humanitaire. Je l'ai vu sur plusieurs photos avec un petit garçon qui vit dans un camp de réfugiés et avec des collègues de travail avec qui il vit l'enfer. Il ne

travaille pas pour la DGSI ou la DGSE bien qu'il soit conscient que les données collectées peuvent leur servir... Il m'a expliqué tout cela.» «Et tu le crois sur parole ?» «Oui ! Et toi, tu t'appelles vraiment James MacFarlane ?» «Oui... What you see is what you get ! Je ne suis qu'un agent spécial qui récupère des missions dont personne ne veut ou des dossiers froids que je réouvre pour trouver de nouvelles pistes. J'aime tellement ce boulot que je passe mon temps libre et mes vacances à aider mes anciens collègues et amis de la GRC. Je dors souvent dans mon bureau. On doit littéralement me forcer à prendre des journées de congé... et je m'ennuie à mourir quand je suis chez moi. Je vais rarement sur le terrain. Je ne suis qu'un bon analyste... un type zélé et entêté qui cherche jusqu'à trouver un détail qui aurait échappé à tous les autres enquêteurs avant lui. Je travaille dans un bureau en costard-cravate. J'ai ma propre cafetière au bureau et je n'ai pas de légende comme certains... et, donc, par conséquent, je ne dors pas avec un flingue sous mon oreiller !» «Très heureuse de l'apprendre car j'ai une sainte horreur des

armes ! » Il hésitait à poursuivre. Il tourna les mots dans tous les sens avant de parler. « *Je sais bien que je ne suis pas le type le plus intéressant que tu as rencontré dans ta vie mais, quand nous serons de retour en Ontario, accepterais-tu, éventuellement, de sortir avec moi... pour aller au cinéma, au Musée des beaux-arts du Canada ou au Centre national des arts ?* », demanda-t-il rouge de timidité. Ashsey étudiait son langage non verbal. Le langage du corps reposait sur les gestes, les actions, les réactions, les attitudes, les expressions conscientes ou inconscientes. James était sincère. Il ne prêchait pas le faux pour connaître le vrai. Il se jetait à l'eau tout simplement. Il était franc et ses yeux bleus étaient le miroir de ses sentiments véritables. « *Et cela te dirait si on se parlait toujours en français entre nous ? Je parle très bien français, mais j'ai peu l'occasion de le pratiquer ! J'ai toujours aimé cette langue. Quand j'étais jeune, vers 5 ou 6 ans, je répétais les mots en français que j'entendais à la télévision. Je me suis promis que j'apprendrais la langue quand je serais plus vieux... et vers 12 ans, j'ai acheté un*

dictionnaire bilingue anglais-français avec mon argent de poche pour apprendre des mots et c'est ainsi que j'ai commencé. Je rêvais de pouvoir le parler couramment sans avoir recours au dictionnaire. J'ai réalisé mon rêve quelques années plus tard. J'ai même fait une année complète à l'université dans un programme francophone. Mes parents n'ont rien compris à ce choix. Mon père, lui, aurait voulu que j'apprenne le gaélique écossais, tu te rends compte ? Le gaélique écossais ! » dit-il en riant avant de redevenir sérieux. « Je ne peux parler français qu'avec toi ! Et j'aime bien... être avec toi ! » Ashsey cligna des yeux, émue, malgré elle, par les paroles de James. « C'est une belle histoire », fit-elle doucement. « Je sais que tu me parles régulièrement en anglais par respect, mais tu peux me parler en français... J'en serais vraiment très heureux. Et... pour le Land Paddling... on ira, si tu veux... maintenant que j'ai l'équipement. J'aime bien ce sport, quand je réussis à rester sur la planche ! », fit James très maladroitement. « Oui, on ira... et oui, j'accepte de sortir au cinéma. Je ne suis pas souvent disponible en semaine, mais je peux certainement me libérer les fins de

semaine. Il m'arrive de partir du jour au lendemain, sans préavis... pour le boulot. Il faut juste que tu le saches pour ne pas être surpris par le changement de dernière minute. Mon agenda ne ressemble pas vraiment à un boulot de 9 à 5, comme le tien. Il m'arrive de travailler tellement tard qu'on peut dire qu'il est tôt!» James lui sourit. Ses yeux bleus étincelaient d'un espoir amoureux.

Deux heures plus tard, le téléphone portable de James sonnait au fond de sa poche. *«John a déjà un problème! Il nous demande d'aller au quai. Un bateau nous y attend!»,* résuma-t-il. Ashsey était certaine qu'il y aurait un os dans l'histoire. Une chasse aux trésors n'était jamais facile. L'agent du RCMP/GRC lui avait expliqué ce qui avait été relayé par radio. James arrêta le premier taxi qui se présenta dans la rue. Ils arrivèrent rapidement au quai où un bateau était prêt à partir. James s'y embarqua sans trop réfléchir à ce qu'il faisait. John était à la radio et demandait si l'experte était bien à bord. Le pilote de l'engin confirma. *«Que disait le texte déjà?»*, demanda John. La

théoricienne prit la radio. « *John, ici Ashsey. Le message des pictogrammes ne disait rien de plus que ce que j'ai déjà traduit. Vous avez en votre possession tout ce que j'ai pu décrypter.* » John lui proposa de retourner voir la pierre gravée pour voir si quelque chose lui avait échappé. James et la théoricienne se retrouvèrent ainsi face à la pierre gravée, ne sachant trop quoi chercher qui n'avait pas déjà été trouvé. Ashsey refit le tour de la pierre, gratta tout autour de la dalle, mais aucune nouvelle inscription n'était visible sous la mousse. Elle regarda autour d'elle, mais aucun autre monument à proximité ne pouvait fournir de base pour graver d'autres symboles. Elle étendit sa fouille à un rayon de 20 mètres de la pierre gravée, mais il n'y avait vraiment rien à trouver. Elle posa les yeux sur cette pierre ronde, puis s'avança vers elle. « *James, tu avais remarqué ce travail de maçonnerie en pierres de basalte ? C'est bizarre, non !?* » James posa ses mains sur la pierre gravée et son visage s'éclaira. « *Le passage menant au ciel...* », commença la théoricienne en comprenant soudainement ce que cela voulait dire. « *...est un puits !* », termina James

qui avait compris en même temps qu'elle. Il tenta de bouger la dalle gravée ronde qui scellait une sorte de puits artésien grossièrement fabriqué par l'homme avec du basalte de l'île. C'était sous leur nez depuis le début.

La théoricienne courut vers l'agent resté près du Zodiac pour lui demander de l'aide. Celui-ci arriva avec une pelle, de longues cordes et une puissante lampe de poche. « *Aidez-moi à déloger cette pierre !* » De peine et de misère, les deux hommes réussirent à la déloger à l'aide de la pelle, révélant ainsi un tunnel solidifié avec des pierres de l'île et hydrofugé avec de l'argile. La théoricienne se pencha dans le trou « *Hey Ho !* » L'écho lui indiqua que le puits était profond. Elle prit une petite pierre et la laissa tomber. Le fond était sec d'une profondeur qu'il était difficile à évaluer. « *Le puits semble très profond. 70 mètres peut-être, il faudra attacher plusieurs cordes entre elles... Je vais aller voir !* », annonça la théoricienne. « *Où ?* », demanda James en espérant qu'elle ne parlait pas du puits. « *Dans le tunnel !* », dit-elle avec détermination. « *Je*

vais descendre... pour aller voir s'il y a un passage secret. » Elle demanda à l'agent du RCMP/GRC de nouer les cordes entre elles et d'attacher l'un des bouts à la pelle qui servira à maintenir la corde en place au-dessus de l'ouverture du puits afin qu'elle puisse s'y glisser. « *Tu vas vraiment descendre là-dedans ?* » James était très inquiet. « *Il y aura peut-être d'autres inscriptions en bas* », prétextait-elle, excitée par l'aventure. James devenait fou. L'agent donna raison à la théoricienne. Trop de gens avaient disparu. « *Ce n'est pas toi qui disais 'mauvais quart d'heure et danger de blessure pour celui qui descend par le tunnel' ? Je te ferais remarquer que ce puits est un tunnel et que tu y descends !* » « Tu as raison », fit-elle gravement en attrapant une lampe de poche. « *Alors, je vais faire doublement plus attention !* » « *Il y a peut-être aussi des pièges !* » « *Et peut-être, aussi, d'autres messages... et je suis la seule à pouvoir éventuellement les décrypter rapidement.* » « *Et comment feras-tu pour tenir la lampe de poche et la corde en même temps ?* » Ashsey réfléchissait au quart de tour. « *Je vais la coincer au niveau de la ceinture de mon*

pantalon, au niveau des reins, et la prendre quand ce sera nécessaire. Je vais me laisser glisser lentement... ça ira, James! Je suis sportive. J'ai une bonne endurance physique ! »

La descente fut longue et pénible. James et l'agent du RCMP/GRC, anxieux, suivaient attentivement, du haut de leur perchoir, la progression de la jeune femme qui descendait vers le fond du puits à sec. A chaque mètre parcouru, la théoricienne éclairait tout autour d'elle, en contre-bas, craignant un piège mortel. Elle évitait de toucher les parois qui semblaient, au fil de sa descente, de moins en moins solides. Elle levait parfois les yeux vers le sommet pour jauger la profondeur du tunnel. Les deux hommes, penchés sur le rebord, la regardaient anxieusement. Leurs têtes bouchaient pratiquement la moitié de l'entrée et elle se mit à sentir une pointe d'angoisse monter en elle. Elle s'enfonçait dans les ténèbres et le froid. Lorsqu'elle arriva au premier noeud du raccord des cordes entre elles, elle posa les pieds dessus pour reposer ses bras. Elle en profita pour balayer

de lumière le contre-bas. Elle remarqua une pierre avec des inscriptions. *« Il y a des inscriptions ici »*, dit-elle en anglais à l'intention des deux hommes. *« Je vais me rapprocher pour les lire ! »*

Sur une pierre, elle retrouva les inscriptions de la pierre gravée du haut, ce qui ne la rassura pas du tout. Le message était le même. Elle échappa malencontreusement sa lampe de poche et se retrouva dans le noir. A en juger par le rai de lumière que la lampe projetait contre la paroi, le fond du puits se trouvait encore à quelques mètres d'elle. Elle décida de rester suspendue à la corde pour déloger la pierre gravée avec ses doigts. Une sphère lumineuse, sortie de nulle part, la fit sursauter. La sphère lumineuse blanche-bleutée était la même que celle qu'elle avait vue en Angleterre et dans son appartement à Ottawa. Elle se déplaça et éclaira la paroi. *« Je ne sais pas qui tu es, ni ce que tu es vraiment, Lumière, ni même si tu comprends ce que je dis, mais toute l'aide que tu pourrais éventuellement m'apporter sera la bienvenue »*, murmura-t-elle sans se faire entendre des deux hommes toujours

penchés au-dessus de sa tête. La sphère lui montra exactement l'emplacement où les efforts devaient être placés. Ashsey, toujours suspendue à sa corde, s'efforçait de casser la paroi en donnant des coups de pieds et en dégagea les pierres environnantes à la main. La pierre gravée bougea finalement, après plusieurs tentatives. La sphère de lumière éclaira la cavité qui s'offrait à elle. « *Oh my God !* », lança-t-elle dans un souffle admiratif. Elle venait de trouver le trésor fabuleux. La sphère faisait scintiller les pièces d'or qui meublaient la cavité arrondie. Ashsey prit soin de récupérer sa lampe torche avant de s'engager dans la caverne. La sphère de lumière fit le tour des lieux. Elle virevoltait dans tous les coins. Ashsey avança lentement, prudemment, en ligne droite, traversant la salle au trésor, les pieds enfoncés jusqu'aux chevilles dans des écus d'or qui tintaient à leur contact. Une sorte d'ouverture ronde se trouvait au fond de la caverne. L'ouverture naturelle créée par des millions d'années d'érosion débouchait sur une autre cavité beaucoup plus basse et beaucoup plus large. Elle regarda en contrebas. Plusieurs personnes se

réchauffaient autour d'un feu de camp. «*Hé ! Désolée de vous dire ça, mais j'ai trouvé le trésor !*», lança-t-elle gaiement en anglais tout en leur faisant un salut de la main depuis son perchoir qui se trouvait à une dizaine de mètres au-dessus d'eux. Les disparus lancèrent un cri de joie en la voyant. «*On va vous sortir de là, les gars !*» Quand Ashsey se retourna pour remercier la lumière, la sphère avait disparu. Elle la chercha du regard. Elle était repartie aussi mystérieusement qu'elle s'était présentée. «*Merci Lumière* », souffla-t-elle sans savoir si la sphère pouvait l'entendre.

Ashsey avait trouvé un passage pour les faire sortir de leur prison que le fort courant dans le tunnel et la mousse glissante ne permettait pas de remonter. Les chasseurs de trésor s'étaient maintenus en vie en mangeant du poisson et des coquillages et en buvant de l'eau douce provenant d'un petit réservoir naturel alimenté par la pluie filtrée à travers la terre. Des tentatives répétées et infructueuses pour sortir de ce piège en avaient blessé plus d'un. Certains d'entre eux avaient du mal à marcher. Ceux-là

devaient être transportés sur des brancards improvisés et hissés à la verticale dans le puits de sortie. Ils avaient vu le trésor leur passer sous le nez comme un songe improbable. Les plus vaillants en avaient profité pour tendre la main et ramasser quelques pièces au passage. Pendant que les chasseurs de trésor néo-écossais les plus convaincus continuaient de chercher le magot des Templiers sur *Oak Island*, à plusieurs kilomètres de l'île à la pierre gravée, le gouvernement canadien attribuait la découverte de l'or à celle qui avait sauvé une dizaine d'hommes et toute une équipe de plongeurs d'Halifax. Très rapidement, après avoir récupéré tout ce qui pouvait l'être, le gouvernement décida de sceller l'entrée du site pour éviter d'autres disparitions. Une nouvelle légende était en train de naître via les médias et les réseaux sociaux : un eldorado caché dans un puits en Nouvelle-Écosse. L'information fit le tour du monde. Plusieurs Néo-Écossais se mirent à étudier leur propre puits, à tout hasard, manquant parfois de s'y noyer. Un vent de folie avait soufflé pendant plusieurs jours sur la population de cette presqu'île de

55 284 km² et de ses innombrables îles liées à son territoire.

Pendant ce temps-là, Ashsey en avait profité pour visiter le Musée des beaux-arts de la Nouvelle-Écosse en compagnie de James qui avait continué son apprentissage en art actuel. Ils avaient également visité le Musée maritime de l'Atlantique où ils avaient pu retracer l'histoire de la tragédie maritime qui avait touché sa famille du côté de sa mère. James avait d'ailleurs été ému de voir le grand nombre de tragédies autour de l'île de Sable. Il y avait eu au bas mot 250 naufrages documentés depuis 1583. Ils avaient appris que de nombreux naufragés du *Titanic* avaient été pris en charge à Halifax. En effet, le 14 avril 1912, quatre jours après le commencement de son voyage inaugural, le paquebot transatlantique de classe Olympic, le *RMS Titanic*, heurtait un iceberg à 23h40 (heure locale) et coula le 15 avril 1912 à 2h20 au large de Terre-Neuve avec plus de 2000 passagers et membres d'équipage à son bord. James fut étonné d'apprendre que c'était d'Halifax qu'étaient partis les bateaux chargés de secourir les

naufragés. Au Musée maritime de l'Atlantique, tout y était raconté. Il y avait des maquettes et des objets récupérés par les navires de secours. Pour James MacFarlane, le mot « musée » prenait une autre signification que celui d'« ennui mortel ». Il réalisait soudainement tout ce qu'on pouvait y apprendre. Ashsey faisait le tour et lisait tout, s'abreuvant de connaissances diverses. C'est ainsi qu'elle apprit que le premier navigateur à avoir réalisé le tour du monde en solitaire à la voile était Joshua Slocum, un Néo-Écossais. Le récit de sa circumnavigation sur le *Spray* avait inspiré de nombreux navigateurs contemporains. Plusieurs artistes s'en étaient également inspirés en peinture et sculpture.

Ce séjour improvisé à Halifax eut l'effet d'un repos bien mérité. Ils y étaient restés plusieurs jours ; beaucoup plus longtemps que nécessaire. Elle avait fini par accepter de partager le grand lit avec lui. Elle avait été étonnée d'apprécier autant sa proximité. Le calme naturel du jeune homme lui avait procuré un sommeil paisible. Elle aimait s'endormir et se réveiller près de quelqu'un

comme lui. Ils étaient allés un soir au *Durty Nelly's Irish Pub* coin Argyle et Sackville, situé à deux pas de leur appartement de la rue Grafton, ils avaient mangé des fruits de mer au *Murphy's*, ils avaient arpenté le centre-ville en faisant les petites boutiques et s'étaient promenés le long des quais jusqu'au *Casino Nova Scotia* pour admirer des navires de la Marine royale canadienne. Un soir, tout en marchant, Ashsey avait tout naturellement glissé sa main dans celle de James. Pour ce dernier, ces vacances avaient été les plus merveilleuses de toute sa vie. Il avait vraiment apprécié sa présence au point qu'il ne voulait plus revenir en Ontario de peur de perdre cette douce complicité qui s'était installée entre eux.

Au bout d'une semaine, il avait appelé son collègue pour lui annoncer qu'il prenait ses vacances en Nouvelle-Écosse. « *Tu as enfin retrouvé quelques racines écossaises !? Tu vas apprendre à jouer de la cornemuse ?* », lui avait-il demandé en rigolant. James avait souri au téléphone. Il ne se voyait pas porter un kilt et tout l'attirail traditionnel et folklorique écossais. « *C'est ce que tu vas*

dire au chef Murphy pour expliquer mon absence prolongée ? » « Je lui ai déjà expliqué que tu avais rencontré une fille en Nouvelle-Écosse et que tu ne souhaitais plus revenir en Ontario, ce, à quoi il a répondu, 'il n'y a pas de filles intéressantes à Ottawa ?' Ce à quoi, j'ai répliqué qu'on voyait rarement le bonheur quand il était si près ! Alors, quand comptez-vous revenir en ville, Mac ? » « Bientôt ! » « Tu ne t'ennuies pas du boulot ? » « Pas cette fois, O'Braddy ! » Bradan O'Brien en conclut que son ami et collègue était vraiment amoureux. « Alors, profite de chaque instant de tes vacances, mon pote ! C'est la première année que tu les prends au complet ! J'espère que cela deviendra une habitude annuelle car je peux enfin me servir de ta cafetière personnelle ! »

James avait adoré partager le même espace de vie pendant leur séjour. Il avait particulièrement apprécié ces petits instants précieux, notamment quand une tasse de café fumante l'attendait à sa sortie de la douche, le matin. Il aimait cette façon qu'elle avait de lever les yeux vers lui pour lui

dire « *Bonjour 007 ! Bien dormi ?* » Il aimait la voir parcourir *The Chronicle Herald*, après le petit-déjeuner, en sirotant son café, dans son pyjama de satin. Il aurait souhaité faire durer ces moments précieux. Il aimait la regarder vivre au quotidien. Le dernier jour, un corps de cornemuses les avait tiré du sommeil en paradant dans la rue. James avait ouvert la porte patio de leur chambre pour faire entrer la musique. Ashsey avait étudié James, vêtu d'un bas de pyjama, torse nu, qui regardait l'animation dans la rue piétonne. « *Ça va me manquer !* », avait-il dit en soupirant. Il avait posé son regard doux et amoureux sur celle qui l'observait tranquillement. « *Tout ceci va terriblement me manquer !* » Ashsey aurait voulu lui dire qu'ils reviendraient à l'occasion, mais elle resta silencieuse. Les probabilités qu'ils reviennent tous les deux à Halifax étaient quasi nulles. « *A moi aussi, ça va me manquer* », choisit-elle de murmurer au son de *Scotland the Brave*.

A leur retour dans la capitale, Ashsey avait tout naturellement accepté de sortir avec lui. Confortablement assise à ses côtés, dans une salle du Cineplex Lansdowne sur Marche

Way, à deux pas d'un *skatepark*, elle appréciait réellement l'expérience. Ce lieu, ce quartier branché du *Glebe*, près de chez lui, lui rappelait étrangement le Quartier DIX30 de Brossard. Ils se partageaient un sac de maïs soufflé, dévorant des yeux la suite d'une comédie policière qu'il avait choisie. Le film racontait l'histoire d'un policier québécois et d'un policier ontarien qui devaient unir à nouveau leurs forces. Le film, plein d'humour, d'action et de rebondissements, se déroulait au Québec et en Ontario. Elle trouva l'analogie amusante puisque le film avait été tourné dans les deux langues. Elle appréciait de plus en plus sortir de sa zone de confort et avoir une vie sociale en-dehors du cercle de ses artistes. La vie « normale » lui plaisait énormément. Ce soir-là, en sortant du cinéma, James reçut la confirmation par téléphone que l'atelier clandestin de fausses œuvres d'art avait été démantelé et que des femmes et des enfants avaient été pris en charge par Immigration Canada qui allait étudier la possibilité de leur accorder le statut de réfugiés. Aucun voyageur extrémiste n'était lié de près ou de loin à cette activité de

fausses œuvres d'art, exactement comme Ashsey l'avait prédit. Quand James lui apprit la nouvelle, Ashsey le prit dans ses bras pour le remercier. Le sort de ces femmes et de ces enfants lui importait. *« Il y a du bon à être zélé »*, lui avait-elle dit, émue. *« Tu fais un métier fantastique, 007 ! »*, lui avoua-t-elle en réalisant ce qu'il avait réussi à faire avec son équipe d'enquêteurs. Elle lui fit la bise pour le remercier et le regard de James étincela de plus belle. Il la serra contre lui. La douceur de James lui plaisait énormément. *« Tu ne vas pas te mettre à pleurer, hein ! ? »*, taquina-t-il gentiment. *« Peut-être bien que sí ! »*, fit-elle avec les larmes aux yeux. Il l'embrassa sur la tempe pour la réconforter. La nouvelle l'avait rendu fébrile. *« Ils seront certainement accueillis au Canada »*, conclut-il confiant de la conclusion de l'histoire. *« Merci James ! »*, murmura-t-elle en réalisant que depuis qu'elle avait accepté de dormir dans le grand lit, avec lui, il agissait exactement comme s'il était son petit-ami.

Extrême aventure

Ashsey ralentit la cadence à l'approche des Bernaches qui se promenaient sur la piste cyclable qui longeait *Sir John A. MacDonald Parkway* à la hauteur des sculptures de pierres de John Felice Ceprano. Elle s'arrêta de pagayer pour les éviter. Ces *Branta canadensis* - ces grandes oies brunes au long cou noir - se dandinaient tout en raflant l'herbe sur leur passage. Elles n'avaient que faire des cyclistes ou des skateurs, avec ou sans pagaie, qui empruntaient également la voie cyclable. Elles se promenaient par plusieurs centaines le long des berges de la Rivière des Outaouais. Ashsey enleva ses coudières et ses genouillères avant de s'asseoir sur un banc. Elle sortit une bouteille d'eau de son sac à dos et en but la moitié. Elle resta là, immobile, parmi les Bernaches qui mangeaient tout autour d'elle. Elle médita sur les sculptures qui se trouvaient à proximité. La rivière tourbillonnait entre les

sculptures de différentes formes qui s'harmonisaient avec le paysage. Elle savait que ces sculptures étaient créées à partir des éléments de la nature et que seule la force de la nature parvenait à les détruire. Les sculptures devaient être remontées année après année par l'artiste. L'espace ouvert poussait à la méditation. Le bruit des rapides Remic était apaisant. Dix minutes plus tard, James MacFarlane arriva de son côté en haletant. «*Tu es difficile à suivre. Tu as mis un moteur électrique sur ton longboard, ma parole !*» Il essayait de la suivre depuis le Musée canadien de la Guerre. Il sortit à son tour une bouteille d'eau de son sac à dos et la vida d'un trait. «*Tu m'as dit de ne pas t'attendre et de faire comme d'habitude... On dirait que tu y arrives bien, à présent !*», remarqua Ashsey en considérant le sportif en sueur qui venait de se laisser choir à ses côtés, complètement épuisé. «*J'ai quand même eu quelques petits accidents*», fit-il en lui montrant un avant-bras écorché jusqu'au sang qui était en train de guérir. Elle sourcilla en voyant sa blessure. «*L'important, c'est de ne rien se casser !*», lui dit-elle en mauvaise conseillère.

« Tu fais combien de kilomètres par jour ? », lui demanda-t-il par curiosité en voyant qu'elle n'était ni essoufflée ni même en sueur malgré la distance parcourue et la vitesse qui semblait être sa normale de croisière. *« Je ne sais pas... 15 km en moyenne. Je ne compte pas... cela dépend de mon état d'esprit »,* fit-elle évasive. *« Ce sport m'aide à réfléchir... J'aime beaucoup cet endroit ! »* James prit un temps pour reprendre son souffle. *« Il y a quelque chose qui ne va pas ? »,* demanda-t-il en l'observant plus attentivement. *« Oui et non... »,* répondit-elle en restant évasive. *« Je ne sais pas quoi faire. Je suis dans une drôle de situation. Je ne sais pas si je devrais accepter ou refuser. Ce n'était pas dans mes projets... Je déteste cette situation d'incertitude ! »* *« De quoi s'agit-il ? Je peux peut-être t'aider ! »,* lui proposa-t-il.

En avant-midi, Ashsey avait reçu un rappel pour une invitation officielle d'une galerie d'art et elle n'était pas certaine d'accepter. Cela faisait une semaine qu'elle retardait sa réponse. Elle se sentait affreusement mal à l'aise de refuser l'invitation car elle avait

contribué au succès de cette galerie. Le dilemme la rongait depuis qu'elle avait reçu l'invitation. Elle sortit de sa méditation pour observer plus attentivement le grand sportif blond-roux en sueur qui reprenait son souffle. Ashsey sortit son téléphone portable pour lui faire lire le message qu'elle avait reçu. « *C'est cette invitation qui te met dans cet état ?* », fit James en rigolant. « *C'est pourtant ton domaine, l'art, non ? Je croyais que tu parlais d'une situation plus délicate... du genre que tu étais finalement tombée amoureuse de moi et que tu ne savais pas comment me l'annoncer !* » Ashsey appréciait la plaisanterie. Elle lui décrocha un sourire en coin avant de redevenir sérieuse. « *James... Je sais que tu es un excellent acteur, que tu es doué pour t'adapter à n'importe quelle situation... Je suppose que cela fait partie de ton travail d'endosser n'importe quel rôle.* » « *Théoriquement, c'est exact !* » « *Tu pourrais te libérer pour une longue fin de semaine ?* », lui demanda-t-elle de but en blanc en regardant droit devant elle pour éviter de rougir sous son regard bleu. James sourcilla en entendant la question. « *Oui... Je peux*

me libérer... J'ai encore un max de jours de congé, alors je peux les prendre ! » Une question lui brûlait les lèvres. « *Tu... tu souhaiterais que... que je vienne avec toi ?* » La théoricienne de l'art hocha simplement la tête. Un silence suivit cette réponse. James l'étudia sans dire un mot pendant deux minutes. Il réfléchissait à la situation. « *Et tu souhaiterais que j'endosse un rôle pour l'occasion ?* » Ashsey hocha la tête. « *Si tu veux vraiment me comprendre, il faut que tu saches qui je suis !* » James MacFarlane se redressa de tout son long. « *Mais je sais déjà qui tu es !* » La théoricienne de l'art se tourna vers lui pour le regarder droit dans les yeux. « *Tu ne connais qu'une infime partie de moi...* » L'agent spécial MacFarlane lui fit un sourire en coin. « *Mais tu oublies que je suis 007 ! J'ai déjà tout lu sur toi ! Tiens, par exemple, pour te dire... J'ai même lu ton dernier livre !* » « *La réalité est parfois très différente de ce qu'on peut lire dans un dossier confidentiel.* » « *Peut-être... sauf que mon dossier est vraiment très détaillé. J'ai même des résultats étonnants d'un test de QI que tu as passé à l'âge de 12 ans, 15 ans... et un autre à l'âge de 18 ans. Je*

t'assure que je sais plus de choses sur toi que tu peux en connaître sur moi ! » « Les tests de QI ne signifient rien pour moi. Personne n'est supérieur à personne, même si certains tests me classent dans le 0,13 % de la population. » « Erreur ! A ton niveau, c'est 0,025 % ! » « Tout cela ne veut vraiment rien dire pour moi ! Je ne classe pas les gens avec qui je travaille ou les gens que je fréquente en fonction de leur quotient intellectuel ! C'est un système de caste que je déteste et qui a ses failles ! » James rigolait franchement. « C'est vrai... tu as peut-être triché à tes tests... ce qui serait rassurant dans un sens ! » Il lui servit son plus beau sourire. « Tu savais qu'Einstein a éprouvé jusque tard des difficultés pour s'exprimer, ce qui l'a poussé à se parler à lui-même ou à être silencieux ? Ses parents ont même pensé qu'il était simple d'esprit et ils sont allés jusqu'à consulter un médecin ! Tu t'imagines ? » Elle éclata de rire devant l'absurdité. « Heureusement qu'ils ne l'ont pas interné ! », dit-elle en repensant à tout ce que l'homme avait apporté à l'humanité. James aimait l'entendre rire. « Je te connais, Ashsey, comme lui, tu détestes faire comme

les autres ! Et à ce propos... Je ne sais toujours pas comment tu as pu traduire ce texte en Nouvelle-Écosse... l'espèce de mise en garde. » « Ah... le 'Mal car heurt qui décent o cachor' !? » « Quelle est cette langue ? J'ai cherché, mais je n'ai rien trouvé. » « On pourrait dire que c'est une technique de cryptage et de décryptage, donc de compréhension en profondeur du message. Elle correspond à la Kabbale pour l'hébreu, à la Science des lettres pour l'arabe classique et à la Hiéroglyphie pour l'égyptien ancien. C'est une langue sacrée hermétique. Par exemple, si je lis : 'Au Lion d'Or', moi, je lirai la phonétique 'au lit on dort', tu comprends ? » « Super comme nom d'hôtel. Tu as d'autres exemples ? » « Les mots ont leurs propres secrets. Prends le mot 'Nuit'... » « Quoi ? La nuit ? Quand on dort Au Lion d'Or ? » « Oui, justement ! » Ashsey rigola de son humour. « En moyenne, une nuit, c'est huit heures de sommeil. » « Oui... Quel est le rapport ? » « Dis-le en anglais. » « Night. » « N pour Nox en latin au singulier ou Noctes au pluriel. Donc N + (e)ight = Night. Même chose pour le français : N pour Nox + (h)uit = Nuit. En espagnol, c'est noche, encore là le

N + ocho, le O a été remplacé par un E. Ça fonctionne aussi en allemand Nach, N + ach(t), le T est muet. En italien Notte, N + otto, le O a été remplacé par un E, comme en espagnol. Ça fonctionne dans une quinzaine de langues. Toujours N + 8. Comme si la nuit, par sa fonction symbolique, devait être de 8 heures !»

«Wow ! Je n'avais jamais vu ça sous cet angle ! C'est magique !» «C'est symbolique, plutôt. Les symboles sont partout autour de nous», fit-elle avec un large sourire indulgent.

«Certains les voient plus facilement que d'autres et je suis de ceux-là... tout simplement ! Ça n'a aucun rapport avec le Qi d'une personne. En fait, je vois des symboles partout... et dans toutes choses !»

«Y aurait-il une particularité avec tous les chiffres ?» «Il y a un truc étrange autour du chiffre 9, en tout cas !» «Tu m'expliques ?»

«Eh bien, peu importe avec quel chiffre on multiplie le chiffre neuf, si on additionne les chiffres du résultat de la multiplication, on obtient toujours 9. Je te donne un exemple : $9 \times 2 = 18$, si tu additionnes les chiffres du résultat, tu obtiens 9. Un autre exemple: $9 \times 3 = 27$, tu additionnes le 2 et 7 du 27, ça donne

encore 9. Je vais aller plus loin, disons... $9 \times 111 = 999$, si on additionne $9+9+9$ du 999, cela donne 27, et si on additionne le résultat... » « 9 ! » « Exact ! Encore 9 ! Eh bien, ça ne s'arrête pas là... il y a aussi une bizarrerie avec le 37. On prend les nombres dont les chiffres sont les mêmes : 111, 222, 333, 444, 555... il est plutôt difficile de dire combien il y a de 37 dans ces chiffres. Eh bien non ! Si on prend 999, il y a 3 neuf... on le change en multiplication $3 \times 9 = 27$. Il y a 27 fois 37 dans 999. 888 maintenant, il y a 3 huit dans ce chiffre, on le change en multiplication $3 \times 8 = 24$. Il y a 24 fois 37 dans 888. Enfin voilà... j'aime trouver des bizarreries en mathématiques... et c'est pour cette raison que je calcule plus vite qu'une calculatrice. » James MacFarlane était fasciné par l'univers qu'elle venait à peine d'effleurer.

Le lendemain, Ashsey se stationna devant la maison en briques rouges-orangées de James, rue Regent. Le Glebe était un quartier paisible et historique composé de boutiques, de restaurants, de pubs et de services le long de la rue Bank, au sud de

l'autoroute 417. Elle ne vivait pas dans le même quartier. Elle vivait dans le *Centertown*, au nord de l'autoroute 417. Elle cogna à sa porte. C'était un sentiment plutôt étrange de se retrouver chez lui, sous le porche, devant sa porte d'entrée verte. Il lui ouvrit, affichant un large sourire avant de lui faire la bise. Moins de deux minutes plus tard, il était déjà installé dans la voiture d'Ashsey avec son bagage derrière. Quelques minutes plus tôt, elle était passée par le café tout en bas de chez elle pour acheter deux grands cafés, des muffins et des croissants pour le petit-déjeuner sur la route. James appréciait l'attention car il était très tôt. Ils avaient 5h30 de route à faire pour se rendre à Québec en passant par l'autoroute 40. James MacFarlane apprécia le trajet ; il découvrait de nouveaux paysages du Québec. Même si Ashsey n'était pas très causante, il aimait sa compagnie. Il respecta son silence tout en buvant son café. Cette escapade allait lui permettre de mieux la connaître. Il adorait son parfum discret qui flottait dans l'habitacle de la voiture.

Quand Ashsey stationna enfin sa voiture devant la galerie, elle rompit le silence. «*Nous y sommes !*» Elle resta immobile à regarder anxieusement la façade de la galerie qui semblait bondée. «*C'est l'heure de vérité !*», murmura-t-elle. «*Tu ne m'as toujours pas dit quel rôle tu souhaitais me faire jouer...*» Elle le regarda, sans répondre pendant de longues secondes. L'embarras était évident. Elle baissa les yeux. «*James, je sais que tu voudrais que ce soit vrai... et, dans une certaine mesure, j'aimerais aussi que ce soit vrai...*» «*J'ai saisi !*» «*Cela t'ennuierait de jouer le jeu pendant tout le week-end ?*», osa-t-elle intimidée. «*Pas du tout !*», lui répondit-il avec un large sourire. Il trouvait la situation plutôt comique. Elle regarda sa montre. «*Deux heures... pas une minute de plus ! Et tu me tires vers la sortie !*» James regarda sa montre en rigolant. «*Te tirer vers la sortie ? En voilà une drôle d'expression !*» «*James, je suis sérieuse ! Tu t'apprêtes à entrer dans mon monde... et il est vraiment différent du tien !*» James éclata de rire. «*Ce ne sont que des artistes dans une galerie d'art... j'ai déjà connu pire danger !*» «*Je te demande juste d'avoir une*

certaine ouverture d'esprit pendant les deux prochaines heures ! Je suis un peu... connue, ici ! » James lui fit son plus beau sourire. « *Tu en parles comme d'une arène de gladiateurs. J'ai connu pires dangers, crois-moi... ce n'est pas quelques artistes armés de pinceaux et de palettes en guise de boucliers qui vont me faire peur !* » Il rigolait de toutes les précautions inutiles qu'elle prenait pour le préparer mentalement à plonger dans l'arène artistique. « *Je sais déjà que tu es connue dans ce milieu, Ashsey... mais pourquoi as-tu besoin que je joue ce rôle ?* » Ashsey sortit un bâton de rouge et se maquilla dans le rétroviseur de sa voiture. Elle passa un coup de brosse à cheveux. « *Pour une raison extrêmement égoïste : en leur montrant que je suis avec quelqu'un, je me protège des propositions indécentes* », murmura-t-elle. « *Je déteste qu'on me fasse des avances !* »

Elle entra dans la galerie en tenant fermement James par la main. C'était déjà la cohue. Aussitôt, elle fut interceptée par le galeriste, trop content de la revoir. Il accueillait les invités. Ashsey lui présenta

James, mais elle n'eut pas le loisir d'en dire davantage sur la raison de sa présence, des artistes venaient de la repérer et l'interceptaient à leur tour. Comme une onde de choc, la nouvelle fit le tour de la galerie en quelques secondes. Les salutations n'en finissaient plus. James MacFarlane était impressionné de voir qu'elle connaissait autant de gens par leur prénom. En l'espace de quelques minutes, elle avait salué une bonne cinquantaine d'artistes. Un photographe officiel était sur place pour prendre des images de l'ambiance générale. Certains peintres, photographes et sculpteurs souhaitaient immortaliser ce moment précieux en se prenant en photo avec la théoricienne de l'art. Clic. Un selfie. Clic. Un deuxième, au cas où le premier serait flou. James en était soudainement aveuglé. Ashsey joua le jeu et se laissa prendre en photo. Certains autres demandèrent de se faire dédicacer leur livre. Ashsey signa des dédicaces d'un air professionnel, laissant le pauvre James MacFarlane sans voix devant le spectacle qui ne faisait que commencer.

Un artiste vint le voir pour lui apporter un verre de vin et se présenta calmement. « *Bonjour, je m'appelle Néo... Ashsey, c'est ma gourou de l'art : mon agente. Elle explique mon travail comme personne ! Je suis très chanceux de faire partie du cercle privilégié de ses artistes ! Elle ne travaille pas avec n'importe qui, vous savez !? Je ne savais pas qu'elle fréquentait quelqu'un !* » James lui serra la main. « *C'est tout récent ! Au fait, vous êtes le deuxième de ses artistes que je rencontre en personne ! J'ai rencontré Guylaine en juin. Enchanté, Néo. Moi, c'est James !* » « *Vous êtes artiste ?* », demanda Néo. James répondit négativement par un signe de tête. « *Vous êtes un collectionneur d'art ?* » James répondit par la négative. « *Vous êtes un marchand d'art, alors ?* » James refit 'non' de la tête. « *Conservateur de musée ?* » James refit le même mouvement de la tête. « *Critique d'art ?* » Toujours non. « *Commissaire-priseur ?* » James répéta le mouvement de la tête et finit par lui proposer poliment de lui montrer ses œuvres pour se soustraire à ses questions. Il était clair que l'artiste allait passer en revue tous les métiers en rapport

avec le milieu de l'art. Néo lui montra son travail, non pas sans une certaine fierté. James n'avait jamais vu un travail si chaotique. Il brûlait d'impatience d'entendre ce qu'Ashsey aurait à dire sur le travail de « son » artiste. Il se pencha pour en apprécier la valeur. Il trouvait que le travail était hors de prix. *« Et vous en vendez beaucoup ? »*, osa James en essayant de prendre un air détaché. *« Pas forcément dans les galeries, mais surtout auprès des musées et des collectionneurs privés. Elle me vend partout dans le monde... Elle me verse un revenu fixe de 10 000 \$ par mois. »* James MacFarlane, estomaqué, le fit répéter. *« Elle dit que, comme ça, je ne connais pas de haut ni de bas... On réajuste à la fin de l'année s'il y a du surplus... je suis moins angoissé en ayant un revenu fixe ! Ainsi, je peux me concentrer sur ma peinture ! Tout le monde veut travailler avec elle. »* James MacFarlane cala son verre de vin d'un trait. Il en était stupéfait. L'artiste avait un revenu annuel, supérieur au sien qu'il considérait déjà comme « très confortable » pour subvenir à ses modestes besoins. *« Je suis extrêmement chanceux car certains artistes n'arrivent pas*

à vivre de leur art, pourtant ce n'est pas faute de talent ! Ils n'ont pas les clés pour ouvrir toutes les portes. » « Et Ashsey les a ? », demanda James. « Aucune porte ne lui résiste bien longtemps, en tout cas ! » James hocha la tête d'un air convenu. « Il faut dire qu'elle a un sourire irrésistible... auquel on ne peut rien refuser ! » Néo hocha la tête avec vigueur. « C'est effectivement son arme secrète ! »

Des 400 personnes présentes à l'évènement-anniversaire, le quart était des artistes. Des 100 artistes présents, les trois quarts avaient eu le privilège d'être passés sous la plume de la théoricienne et le quart restant en mourait d'envie. Le galeriste s'avança au micro pour son discours de remerciement. Ses premiers mots furent pour la théoricienne de l'art qui avait répondu à l'invitation, ce qui voulait dire, en clair, qu'elle croyait en la galerie et aux artistes de la galerie. Le galeriste remercia les personnalités politiques qui s'étaient déplacées pour l'occasion, dont le maire, le député provincial et le député fédéral de la circonscription. Les élus avaient tous un petit mot à dire sur le dynamisme de

l'établissement qui rayonnait comme un phare dans la ville. James MacFarlane apprit notamment que ce lieu d'art ne serait pas si populaire sans le précieux soutien d'Ashsey. Les applaudissements retentirent et la principale concernée fut invitée à l'avant pour dire quelques mots. James MacFarlane n'aurait jamais pensé que sa copine avait une telle popularité. Cela en était étourdissant.

« Mesdames et messieurs, bonjour. Merci d'être venus en si grand nombre pour célébrer cette journée d'anniversaire... Je suis très touchée par votre accueil. Je ne pensais pas avoir à parler devant vous, aujourd'hui... Je pensais même que personne ne me reconnaîtrait... » Les invités apprécièrent la plaisanterie. *« ...Cette galerie est née d'un rêve : celui de promouvoir les artistes différemment, de créer un lieu, non pas simplement pour exposer et vendre des œuvres, mais pour organiser des rencontres et pour échanger sur ce qui se pratique aujourd'hui, sur le marché de l'art. Je pense que cette galerie se démarque des autres par cette approche*

novatrice qui offre à tous un espace de discussion qui n'est pas réservée à une quelconque élite. C'était très important pour moi de me joindre à l'équipe de Mike qui croyait en l'accessibilité de l'art, car l'art est accessible... et il est même compréhensible ! » Elle s'attira de nouveaux rires à cause de l'allusion à son livre sur l'art du comprendre. « L'art est une expérience sensible. Si vous avez un cœur pour aimer, vous avez ce qu'il faut pour comprendre l'art. Je crois en cette galerie et je suis très heureuse de soutenir ses actions au-delà des frontières du Québec ! Ce 15e anniversaire est donc très important pour nous tous. Félicitations, Mike, pour cette belle réussite ! »

James MacFarlane fut ému, malgré lui, de découvrir une autre facette de cette femme qui ne cessait de le surprendre. Elle fut couverte par de longs applaudissements auxquels elle répondit d'un sourire éclatant et d'un salut de la main en guise de remerciement. Elle se planta ensuite aux côtés de James pour écouter la fin du discours du galeriste ému. Elle glissa discrètement une main crispée dans celle de

James pour y puiser un peu de force. James appréciait vraiment ce contact inattendu et inespéré. Il l'enveloppa aussitôt d'un tendre regard amoureux non feint et l'embrassa doucement sur la tempe. Ashsey lui sourit tout naturellement et appuya sa tête contre son épaule pendant trois secondes et demie. Cette simple marque d'affection le toucha profondément car elle était sincère. James avait l'impression d'appivoiser doucement un animal sauvage. A la fin du discours, un collectionneur vint se présenter à elle et lui demanda ses lumières sur une œuvre particulièrement difficile à comprendre. James la suivit. Il s'agissait de l'œuvre de l'artiste chaotique au prix exorbitant. La théoricienne se prêta au jeu.

« Le terme d'art brut a été employé en 1945 par Jean Dubuffet lors de son périple dans les hôpitaux psychiatriques en Suisse. A l'origine, on appelait ce genre 'l'art des fous' ou 'l'art asilaire' au début du XX^e siècle. Les psychiatres ont commencé à s'intéresser à ce genre particulier, notamment par les découvertes et les travaux faits par le docteur Hans Prinzhorn dans les années 1920,

mais aussi par l'étude que le docteur Morgenthaler a consacré, en 1921, à un interné psychiatrique qui reste l'un des plus emblématiques représentants de l'art brut, Adolf Wölfli... » James eut donc droit à un cours d'histoire de l'art en même temps que le collectionneur, qui était toute ouïe, totalement subjugué par les connaissances de la théoricienne. D'autres personnalités se joignirent au groupe pour écouter ce qui se disait sur le sujet. «...Très vite, en parcourant les asiles psychiatriques de Suisse et de France, Dubuffet a constitué une collection d'œuvres qui a été par la suite administrée par la Compagnie de l'art brut, à laquelle a été associé pendant un temps André Breton, à Paris, et qui, après bien des péripéties, a finalement été hébergée à Lausanne en 1975, où elle se trouve toujours, sous l'appellation de la Collection de l'art brut... » James était ébloui par la facilité qu'avait la théoricienne de l'art à communiquer sa passion. Son sourire en disait long sur le plaisir qu'elle éprouvait à parler devant le groupe. «...Deux nouveaux termes ont été créés avec l'évolution de ce genre particulier : l'art hors-normes et l'art singulier. L'Art singulier a

connu une notoriété dès 1978 grâce à une grande exposition qui a contribué largement à faire connaître l'art brut, l'art singulier et inclassable auprès du public. Pour faire une histoire courte, à la suite de cela, des artistes, sains de corps et d'esprit, se sont appropriés le genre et c'est ainsi que des artistes, comme Néo, ont poursuivi l'évolution du genre jusqu'à nos jours ! » Le maire et les deux députés de la circonscription écoutaient religieusement le discours improvisé. «...Néo nous livre ici son univers intérieur rempli de questionnements sur la véritable réalité. Cette réalité est-elle uniquement celle que nous pouvons toucher physiquement ? Est-ce la réalité virtuelle qui est tellement bluffante que le cerveau ne fait plus la différence entre gravité et apesanteur ? Est-ce celle du monde onirique qui nous fait nous réveiller en sueur à cause d'un cauchemar ? Ou est-ce autre chose d'encore plus grand et de plus impalpable ? Avec l'arrivée de l'informatique, notre perception de la réalité a changé... Par le biais de l'art brut, Néo se questionne sur la réalité, un peu comme le personnage dans le film 'The Matrix'. Il nous fait voir son

intérieur, ce qu'il croit être une réalité plus vraie que celle que nous avons sous les yeux qui pourrait être artificielle... comme un rêve ou une réalité virtuelle. Il transpose son questionnement personnel dans sa peinture et pousse le public à se poser des questions sur la perception de la réalité ! »

James réalisait que les missions qu'il lui avait proposées étaient loin de sa zone de confort. La théoricienne était cent fois plus à l'aise devant une peinture pour parler de la genèse d'une œuvre et de l'intention cachée d'un artiste. Il comprit que son amie sortait vraiment de l'ordinaire et il fut mortifié à l'idée de l'avoir envoyée en Angleterre, au froid, pour infiltrer le SETI sous prétexte du symbolisme des *Crop Circles* ou, pire encore, de l'avoir envoyée au colloque annuel des néo-évhéméristes. Il ne l'avait utilisée que pour sa capacité à lire les symboles en faisant abstraction à toutes ses autres capacités professionnelles. Même la dernière mission, en Nouvelle-Écosse, n'était axée que sur sa capacité à décrypter des symboles. A présent, il avait honte de l'avoir perçue comme une simple traductrice. Bien malgré

lui, James devait admettre que l'art brut n'avait rien de chaotique. A la fin de la présentation qui dura dix minutes, le collectionneur se tourna vers lui pour lui demander son avis sur la peinture. James MacFarlane répondit sincèrement et spontanément. *« A ce prix-là ! On aurait tort de s'en priver ! Une fois brillamment expliquée, on comprend qu'elle vaut beaucoup plus ! C'est vraiment plus profond que je le pensais ! »* Le collectionneur acheta l'œuvre sans en négocier le prix, au plus grand bonheur de Mike, le galeriste, qui se tenait derrière eux, prêt à prendre en charge l'éventuel acheteur, aussitôt qu'il serait prêt à mettre la main sur sa carte de crédit. Néo était très fier que son agente prenne autant de son temps pour parler ainsi de son travail. James félicita l'artiste en lui serrant la main. *« Vous aviez raison, elle est vraiment une gourou de l'art ! Je suis très heureux d'avoir fait votre connaissance ! Je suis très heureux d'être venu ici, aujourd'hui, car j'ai appris des choses ! J'ai appris à apprécier l'art brut ! Ce fut une expérience très enrichissante ! Je vous promets de lire des livres sur le sujet... pour mieux le*

comprendre ! » Néo était aux anges. C'était le plus beau commentaire qu'il avait entendu d'un visiteur lambda. James fit le tour de la galerie, s'intéressant aux œuvres qui y étaient exposées. Il s'arrêta devant une toile qui l'intrigua au premier regard. Il lut la signature : ALBERTINI. Il étudia l'œuvre avec fascination. Ashsey vint le rejoindre. « Je ne sais pas pourquoi, mais j'adore cette peinture ! », lui dit James. « C'est un autre de mes artistes », fit-elle simplement. « J'en ai deux dans cette galerie. Que perçois-tu dans cette peinture ? » « Je ne sais pas trop. Un mélange de sentiments confus... Ces formes me rappellent des animaux. Ce rouge... ma foi, on dirait du sang. On dirait une scène de crime sur toile ! », déclara James en étudiant de plus près la peinture. « C'est effectivement du sang ! Il peint la vie et la mort. Au début de l'œuvre l'animal est encore vivant. A la fin de l'œuvre, l'animal est mort ! Cela fait référence à la vie éphémère de l'humain ; dès sa naissance, l'homme est déjà en train de mourir. La mortalité est un sujet qui l'obsède et le fascine à la fois. Par sa peinture, l'artiste pose la question : Que va faire l'humain de sa

courte vie ? Va-t-il l'utiliser pour faire le bien ou le mal ? Va-t-il précipiter sa vie vers la mort ou va-t-il chercher à la prolonger ? Va-t-il prendre les armes pour abrégéer d'autres vies ou va-t-il faire la paix pour sauver des vies ? Il y a une constante dualité en lui... comme le jour et la nuit ! » James était sidéré de voir qu'une peinture pouvait soulever des questions existentielles aussi fortes. Il en avait la chair de poule. « C'est profond ! Je ne pensais pas que l'art soulevait des réflexions aussi existentielles. Je pensais naïvement que la peinture n'était faite que pour être regardée ou pour décorer une pièce, tout simplement... Je suis surpris de voir l'étendue philosophique derrière chaque œuvre ». « Moi, ce que j'aime chez cet artiste, c'est son côté révélateur. Il se révèle à travers sa peinture. Cette peinture ne vieillira jamais, elle est intemporelle. Dans deux cent ans, elle sera encore d'actualité. On se posera toujours les mêmes questions existentielles et on en éprouvera les mêmes sentiments étranges devant elle. Tu as raison pour le contenu. Il y a des sentiments entremêlés dans cette peinture. Là, on peut voir une chouette... là, un aigle, peut-être... des

formes animales émergent du chaos primordial. Il n'a pas cherché à représenter des formes reconnaissables, mais on voit que des formes émergent d'elles-mêmes, comme si l'esprit animal cherchait à se manifester jusque dans notre monde physique. » « Moi, j'aime beaucoup le petit coin de rose tendre qu'on voit, juste ici... »

Ashsey étudia la peinture avec plus d'intérêt en s'approchant pour mieux voir. James venait de lui faire comprendre quelque chose qu'elle n'avait pas perçu avant. « Intéressant », murmura-t-elle lorsqu'elle comprit que ce petit coin de rose tendre était un espoir amoureux que l'aigle entretenait pour la chouette. « J'étais passée à côté de ce détail ! Très intéressant... étonnant, même ! » « J'ai appris que tu donnais un montant fixe de 10 000 \$ mensuellement à Néo. » « Oui... certains artistes ont besoin de sécurité financière pour peindre. Lui, plus que n'importe quel autre de mes artistes. S'il n'y avait pas cette sécurité, son intérieur serait encore plus angoissé et on ne verrait que cette insécurité dans ses tableaux. L'art brut est particulier, il ne se vend pas facilement. Je dois, parfois,

paver le chemin pour que l'artiste puisse rouler sans heurt. Certaines de ses œuvres valent 30 000 \$, alors je divise les paiements sur trois mois. Il ne voit pas les hauts et les bas des ventes. Tout est au beau fixe à ses yeux. C'est mieux ainsi. Il s'appelle Nateo, en fait, mais il a pris le pseudonyme de Néo à cause du personnage principal du film 'The Matrix'. Pour ALBERTINI, c'est différent. Il ne connaît pas cette angoisse. Il est indépendant de fortune. Ses œuvres ont augmenté considérablement ces derniers temps à cause d'une vente récente à 55 000 \$. Mike n'a pas encore haussé la valeur de l'œuvre. Celle-ci reste encore très abordable. Je présume que la semaine prochaine, ce ne sera pas la même histoire ! » La théoricienne n'en rajouta pas davantage. Elle fit un signe à Mike et le galeriste s'approcha aussitôt. « Je sais, Ashsey », fit-il sincèrement désolé. « Je n'ai pas encore eu le temps de l'afficher à sa nouvelle valeur. J'ai été occupé par l'organisation de l'anniversaire de la galerie. » « Je vais l'acheter à la valeur affichée. Je l'offre en cadeau à James. Il adore cette peinture ! » « Mais, Ashsey ! », se défendit James surpris. « Euh... Je fais

comment avec la commission de 10 % ? »
« Tu fais comme d'habitude, Mike. Tu mets le nom de James MacFarlane comme acquéreur, mais le paiement viendra de moi. Tu m'enverras ma commission comme d'habitude. » « Du coup, je te dois deux commissions de vente en date d'aujourd'hui. » Mike tourna les talons avec le sourire et s'en retourna à son ordinateur pour faire les papiers d'achat. James se tourna vers sa copine en restant silencieux. Ashsey lui expliqua. *« Si tu la revends la semaine prochaine, tu en tireras un profit substantiel ! » « Tu rigoles ! ? Je n'ai pas l'intention de la revendre ! C'est le premier cadeau que tu m'offres ! Mais elle vaut une vraie fortune, cette toile ! Alors, je suis un peu gêné... » « Ne t'inquiète pas pour si peu ! »* James l'embrassa tendrement sur la tempe, ému de ce cadeau. *« Je veux que tu puisses avoir une belle collection d'œuvres originales mais, celle-ci, tu ne pourras pas la mettre dans ta chambre à coucher, à cause de sa charge émotionnelle. Tu risques d'avoir du mal à dormir. Il faudra lui trouver un endroit convenable où elle ne sera pas enfermée dans une pièce. Elle est trop*

puissante... il lui faudra de l'espace. Tu ne pourras pas non plus en mettre une autre à côté. Elle devra être seule sur un grand mur blanc. » « Dans ce cas, je te laisserai le soin de lui trouver un endroit convenable ! » James lui prit la main dans la sienne et déposa un baiser sur ses doigts fins. Il était vraiment touché. Son regard parlait pour lui. *« Merci pour ce cadeau magnifique ! »,* articula-t-il.

Une artiste vint les interrompre pour lui demander si elle pouvait avoir une évaluation de son travail. Ashsey, intimidée, lui proposa d'envoyer à la galerie des images par courriel accompagnées d'une bio, d'une démarche et d'un *curriculum vitae* professionnel. Aussitôt d'autres artistes se ruèrent pour lui demander des services. Ashsey, prétextant être sur le point de partir, leur conseilla de s'adresser directement au galeriste. Elle lança un regard à James, l'implorant de trouver une parade. James comprit qu'il était temps « de la tirer » hors de la galerie. *« Tu viens, darling ? »,* fit-il d'une voix incroyablement douce. *« Nous sommes attendus pour dîner... Il ne faudrait pas être*

en retard. Il faut déjà régler les papiers du tableau avant de partir.» Ashsey prit un air faussement désolé et réitéra la marche à suivre. « Il faut vous adresser directement à la galerie. Je ne travaille que par son entremise ! » Ashsey régla son achat et Mike lui fit un emballage de transport en la remerciant, encore une fois, pour sa venue à la galerie en cette journée d'anniversaire. Une fois à l'extérieur de la galerie, James eut droit à une bise sur la joue. « Merci de m'avoir sortie de là avant l'hystérie collective ! » James lui fit un sourire en coin. Il appréciait ce rôle qui lui venait tout naturellement. « C'est agréable d'être là, à tes côtés ! » Il redéposa un baiser sur la tempe de sa copine avec douceur et tendresse. Ashsey installa le précieux tableau emballé à l'arrière de sa voiture. « Tu connais un resto tranquille où il n'y a pas d'artiste ? » Elle hocha la tête. « Il faut sortir de la ville. Je voudrais te faire connaître un endroit vraiment spécial, mais je ne sais pas si on devrait manger avant ou après. » « Oh là là ! Je crains le pire ! », lui dit-il en rigolant. Néo sortit pour la rejoindre. Elle lui ouvrit les bras tout simplement. « C'était vraiment super de

te revoir... et merci pour la vente ! C'est plutôt rare que tu rentres dans une galerie sans aider le galeriste à vendre une pièce ou deux, hein ! ? » « C'est une forme de déformation professionnelle, je suppose ! », répondit-elle gaiement. « Fais attention à toi », fit-il en lui faisant la bise. « Je trouve que tu rayannes quand tu es à ses côtés... vous allez bien ensemble, même s'il n'y connaît rien en art, le pauvre ! », lui murmura-t-il à l'oreille. Ashsey lui fit un large sourire. « Il apprendra... » Néo hocha la tête et jeta ensuite un coup d'oeil en direction de James. « Et vous, James, prenez grand soin de ma gourou de l'art ! » « Comptez sur moi, Néo ! » L'artiste s'alluma une cigarette et les regarda partir en les saluant de la main.

Quelques instants plus tard, confortablement installés dans une banquette, devant un menu ouvert, James MacFarlane lui posait des questions sur ses artistes. « Ton artiste qui fait de l'art brut est vraiment étonnant ! Tu travailles avec lui depuis longtemps ? » « Oui, depuis un moment. J'aime bien travailler avec lui. Je choisis les artistes avec qui je veux travailler car il n'y a que 365 jours dans

une année. C'est un travail de tous les instants de monter un artiste canadien au niveau international. Alors, je prends des raccourcis... quand c'est possible. Je dois faire des choix en prenant ceux et celles qui ont le plus de chance de percer ! »

« Comment fais-tu pour le savoir ? »

« Je connais bien le marché, alors je peux anticiper ses mouvements et ses sautes d'humeur... C'est plus difficile au Canada. C'est pourquoi je suis constamment dans les avions. La santé du marché est meilleure en Angleterre, aux États-Unis et en Chine. Ce sont les trois gros joueurs du marché ! »

James MacFarlane était fasciné. Elle parlait du marché de l'art comme s'il s'agissait d'une entité vivante. « Ceci dit, j'en ai juste deux en début de carrière, les autres ont déjà une longue feuille de route derrière eux. Le plus difficile a été fait ! »

« Et ils vivent tous de leur peinture ? », demanda James avec curiosité.

« Il y a beaucoup d'artistes au Canada. Hélas, peu d'entre eux vivent de leur art. Certains doivent travailler et avoir un boulot de survie, pour payer le loyer, leur nourriture... ceux-là sont obligés de peindre sur leur temps libre. C'est dommage. Les plus

chanceux se démarquent assez pour en vivre, mais c'est un métier sans avantages sociaux : pas d'assurance-chômage, pas d'aide en cas de maladie ou d'accident du travail, ils doivent se faire leur propre retraite... Ils vivent dans le stress de ne pas savoir s'ils vendront. Dans une société comme la nôtre, l'incertitude est difficile à vivre. Certains gagnent 10 000 \$ par année et se comptent chanceux, d'autres gagnent cette somme mensuellement. Les écarts sont immenses, mais les conditions de vie sont misérables quand même. Les galeries prennent 50 % minimum en cas de vente, certaines galeries peuvent demander un loyer mensuel pour exposer les œuvres des artistes et, comme ce n'était pas suffisant, ils ont parfois une clause d'exclusivité, ce qui fait que les artistes ne peuvent pas vendre leurs œuvres ailleurs, même si la galerie ne vend rien pendant un moment.» «C'est scandaleux !» «Oui... et le client n'est au courant de rien. A vrai dire, le public ne connaît pas tout cela. Certains ne se gênent pas pour négocier au rabais les œuvres originales qu'ils achètent sans connaître les conditions de vie des artistes. Au final, c'est

l'artiste le grand perdant, car il doit acheter ses propres fournitures, envoyer ses œuvres aux diverses galeries à ses propres frais... sans oublier qu'il doit souvent faire encadrer ses œuvres ! Donc du 50 % qu'il lui reste, lors d'une vente, il doit l'amputer de tout un tas de fournitures et de frais divers pour poursuivre son travail. Certains artistes abandonnent au bout de quelques années... même des artistes talentueux... et c'est vraiment triste ! Quand ils ont un agent, comme moi, ils doivent, en plus, payer ses honoraires professionnels, bien que ce ne sont généralement pas des artistes qui vendent des œuvres à 200 \$ qui peuvent se payer un agent. Mes principaux clients sont les musées et les grands collectionneurs européens et américains. Les artistes avec qui je travaille ont accès à des portes qu'ils n'auraient pas pu franchir seuls. Du coup, tout le monde veut travailler avec moi ! » « Tu as des artistes plus spéciaux que d'autres ? » « Ils sont tous spéciaux, mais oui... J'en ai deux qui sortent vraiment de l'ordinaire, dont ALBERTINI justement », répondit-elle sans s'étaler sur le sujet. « J'apprends beaucoup avec toi. Merci d'être patiente avec moi.

Merci, aussi, de m'avoir laissé entrer dans ton cercle d'amis proches», fit-il un peu maladroitement. La théoricienne de l'art lui sourit plus tendrement. « Tu fais partie de mes proches, 007... depuis un moment déjà. Même si tu ne t'en rends pas vraiment compte, jamais je n'ai laissé quelqu'un m'approcher d'aussi près... et, le rôle que je t'ai demandé de jouer... c'est une marque de confiance. Personne n'aurait pu le faire avec autant de délicatesse respectueuse. » James lui sourit amoureuxment. « Alors, j'en suis extrêmement honoré ! Et puisque nous sommes dans les confidences... le rôle que tu m'as demandé de jouer... jamais je ne l'aurais fait pour quelqu'un d'autre ! » Ashsey lui sourit gracieusement sans rien ajouter. Elle le savait déjà.

Soixante-quinze minutes plus tard, James MacFarlane était bouche bée devant l'immense rampe de lancement. « Alors !? Ne trouves-tu pas que c'est l'endroit le plus cool du monde !? » « Wow ! Je ne savais pas qu'un tel endroit pouvait exister », fit MacFarlane pour trouver quelque chose à dire devant l'immense installation sportive. Ils

observèrent en silence un homme chaussé de ses skis alpins glisser sur la rampe, s'élevant dans les airs pour exécuter une figure acrobatique et atterrir dans l'immense bassin d'eau qui se trouvait devant eux. « On y va ? », demanda Ashsey avec un sourire en coin. « Où ? » « Sur la rampe ! Tu veux essayer ? » « Tu plaisantes, j'espère ? Je ne sais même pas skier ! » « Tu vas débiter par des sauts sur trampoline... C'est géant, tu verras ! On va s'amuser comme des fous ! On va faire des pirouettes toute la journée ! » « Tu es vraiment sérieuse ? » « Ne fais pas cette tête, 007 ! N'importe qui peut y arriver avec un peu d'entraînement ! On ne te demande pas de savoir skier, on te demande juste de tenir tes skis parallèles et de glisser sur la rampe pour t'envoler dans les airs. » James chercha une parade. « Juste après avoir mangé ? » « T'inquiète ! On aura tout le temps de digérer avant de grimper là-haut ! » James prit cela comme une plaisanterie sans se douter qu'elle était vraiment une habituée du centre national d'entraînement acrobatique et que c'était une destination incontournable lors de ses passages à Québec.

Tomber de haut

Ashsey avait éteint le moteur de sa voiture dans la rue Regent. James et elle étaient restés silencieux un moment. Elle l'avait remercié d'avoir accepté de l'accompagner à Québec et de l'avoir suivie dans toutes ses excentricités, dont celle de glisser avec des skis sur une rampe de plusieurs dizaines de mètres de haut pour s'envoler et faire une figure acrobatique avant de retomber dans un bassin de 3 800 000 litres d'eau. L'adrénaline combinée à la dopamine avaient créé une sorte de cocktail d'euphorie chez James MacFarlane qui n'avait jamais pensé réussir un tel exploit, surtout en voyant la rampe d'en bas. Il avait adoré son expérience extrême et il s'était tout naturellement tourné vers elle à sa sortie du bassin pour la prendre dans ses bras pour partager la joie de l'expérience de son premier saut en ski acrobatique. « *Je n'arrive pas à croire que j'ai vraiment fait cela !* », lui

avait-il dit avec exaltation. Il avait gardé la jeune femme dans ses bras un moment. Elle était aussi enthousiaste que lui devant son exploit qu'elle avait immortalisé en vidéo. « *Mon Dieu ! J'ai vraiment fait cela !?* », avait-il dit en regardant la vidéo. « *Mon pote, au bureau, O'Braddy, il ne me croira jamais si je ne lui montre pas cette vidéo !* »

Le lendemain de cette extrême aventure de pure adrénaline, ils avaient été faire du *rafting* sur la Rivière Jacques-Cartier. Une folle randonnée - dans des rapides avec une équipe de moniteurs expérimentés - pendant laquelle il n'avait pas eu le temps de se poser de questions, trop occupé à pagayer et à éviter de passer par dessus bord. Encore là, il avait vu la théoricienne heureuse, un large sourire illuminant son visage à l'arrivée. Elle irradiait de l'intérieur. Lui-même avait apprécié ce moment intense. Ils avaient passé le reste de la journée au grand air, à faire du *kayak* en eau vive, sous un soleil radieux. Ils avaient fait sécher leurs vêtements au soleil à l'abri des regards. James avait essayé de ne pas la regarder en sous-vêtements, mais son regard avait glissé

à quelques reprises sur son corps d'athlète. Elle avait rigolé comme un enfant quand elle s'était finalement étendue à ses côtés sur une grosse roche plate réchauffée par le soleil. « *Dans ma hâte de faire du rafting et du kayak, j'ai oublié la crème solaire dans la voiture !* » James avait regardé leurs vêtements mouillés qui pendaient aux arbres et avait répondu : « *J'ai bien peur que nous soyons coincés ici pendant quelques heures... si tu vois que je tourne au rouge-homard, tu me tourneras pour que je cuise égale ?* » Elle avait souri. Elle se doutait bien que son sang de descendance écossaise allait le faire rougir plutôt que brunir au soleil. « *Ça tombe bien, parce que j'avais envie de manger du homard grillé, ce soir !* » James avait aimé la plaisanterie. Il s'était fait plus sérieux et lui avait demandé si elle invitait souvent des amis dans ses virées sportives. « *Habituellement, ils se dégonflent en voyant la rampe ! Alors, non, je n'ai jamais partagé cette grosse roche plate avec personne, si c'était le but de ta question !* » James l'avait enveloppé d'un regard d'azur avant de fermer les yeux sous le soleil. Il était profondément heureux d'être là, près d'elle.

Il n'arrivait toujours pas à croire à ce qu'elle lui avait fait faire. Le soir tombé, ils avaient mangé dans un restaurant amérindien où il avait commandé une escalope de phoque alors qu'elle avait pris un tartare de wapiti. Ils avaient pigé dans l'assiette l'un de l'autre pour goûter aux deux mets différents. Il avait apprécié cette intimité. Ils avaient logé dans un grand hôtel de Wendake pendant deux nuits et il avait apprécié cette chambre à deux lits qu'elle avait prise pour eux. Comme à Halifax, il avait apprécié la regarder sortir de la douche en peignoir et il avait apprécié son regard posé sur lui quand il sortait torse nu avec une serviette autour des reins. A deux reprises, il avait croisé son regard admirateur dans le miroir de la chambre. Il avait souri, mais quand il s'était retourné, elle avait déjà baissé les yeux, feignant le désintérêt total. Il avait recroisé une autre fois son regard quand il était sorti en boxeurs. Il avait surpris son sourire en coin. James MacFarlane avait été sous le charme de cette trop courte fin de semaine qui se terminait dans un silence gêné, devant chez lui. « *Est-ce que nous... ?* » James n'arrivait pas à poser la question qui lui brûlait les

lèvres depuis leur séjour à Halifax. Il ne savait pas s'il devait ou non la considérer comme sa petite-amie après tous ces beaux moments passés ensemble. En temps normal, il aurait su quoi faire, quoi dire, mais, avec Ashsey, il se sentait infiniment maladroit. Il ne savait pas sur quel pied danser. Il décida de ne pas poser la question de peur d'une réponse négative. Il entretenait l'espoir fou qu'elle puisse un jour le voir autrement qu'en agent du CSIS/SCRS. Il n'était pas prêt à laisser tomber ce doux espoir qui le faisait rêver. Il se tourna donc vers une alternative plus facile. *« Est-ce que nous pourrions faire du Land Paddling, un soir, cette semaine ? »* Ashsey lui répondit doucement. *« J'aimerais prendre un moment pour me ressourcer... Cela fait un moment déjà que je comptais me retirer du reste du monde pour écrire... Je dois continuer et finir ce que j'ai commencé à Paris. »* James avait hoché la tête cachant adroitement sa déception. *« Si jamais tu ne veux pas être seule, entre deux chapitres, tu m'appelles, d'accord ? Encore merci pour cette fin de semaine étonnante. C'était vraiment sympa de vivre tous ces moments merveilleux avec toi ! J'ai*

beaucoup aimé être ton copain pour le week-end...» Elle l'avait doucement embrassé sur la joue. «Oui, c'est vrai... C'était vraiment sympa!», confirma-elle doucement. «J'ai aimé partager tous ces moments avec toi. Je me suis sentie moins seule que d'habitude. Merci pour tout, James.» «Merci à toi pour la toile d'Albertini! Vraiment, je l'adore! Et si tu as encore besoin de moi pour un autre week-end... Tu peux compter sur moi. Je reprendrai le rôle n'importe quand.» «Merci de le proposer!» Le plus tendrement possible, James lui avait fait la bise sur l'autre joue avant de sortir de la voiture avec la toile sous le bras. Il n'avait pas osé lui dire que sa proximité le rendait fou. Il avait adoré partager, encore une fois, la même chambre qu'elle. Une chambre qu'il n'était pas prêt d'oublier. A Wendake, sur la réserve amérindienne de la nation huronne-wendat, située dans la région de Québec, il l'avait regardé dormir en se demandant quelle place précisément il occupait dans son cercle social. Elle semblait toujours inaccessible, lointaine, presque absente quand elle regardait droit devant elle.

Toutefois, à quelques reprises, il s'était senti proche d'elle, surtout dans ses extrêmes aventures sportives. Il l'avait prise dans ses bras et elle n'avait rien fait pour écarter ces quelques gestes d'affection authentique. Il avait adoré rire avec elle. « *Bonne nuit, gourou de l'art !* », avait-il lancé avec humour, en reprenant les paroles de l'artiste dont il avait apprécié le travail. « *Bonne nuit, 007 !* », lui répondit-elle avec autant d'humour. Il appréciait qu'elle l'appelle 007, c'était affectueux. C'était un sobriquet qu'elle seule utilisait. Aussitôt que James fut rentré chez lui, Ashsey avait pris la route pour le manoir d'Albert.

Le visage pâle et émacié d'Albert émergea de l'ombre plus séduisant que jamais aux yeux de la théoricienne. Il avait laissé sa chevelure brune tomber sur ses épaules au lieu de l'attacher avec un ruban et il ne portait qu'une large chemise blanche de style médiévale lacée sur le devant avec un pantalon ajusté noir. Elle lui fit la bise avec lenteur. Elle huma son parfum. Il huma le sien. La dernière fois qu'elle l'avait vue, c'était avant son départ pour Paris. Il avait joué du

piano pour elle. Cette nouvelle facette de son artiste lui avait énormément plu. Il l'avait accompagnée jusqu'à sa voiture. Il lui avait alors pris la main dans la sienne pour la porter à ses lèvres. Il lui avait fait un baisemain qui avait laissé son amie pantoise. C'était inattendu, court, intense, profond. Elle y avait alors vu un regard amoureux, comme jamais elle n'en avait vu un. Là, elle le voyait plus décontracté, moins tendu. « Vous avez fait bon voyage ? », s'informa aimablement Albert. La théoricienne hocha la tête sans rien dire. Ses vacances avaient été au-delà de ses espérances. Elle avait écrit des nouvelles. Elle étudia le regard de son ami, mais n'y décela pas ce regard amoureux qu'elle avait vu la dernière fois. Albert lui indiqua un fauteuil d'un geste de la main et la théoricienne prit place. « J'ai dû écourter mon séjour à Paris », lui dit-elle. « Une mission m'a contrainte à aller en Nouvelle-Écosse. J'y suis restée plusieurs jours. Ensuite, je suis allée à Québec. Je suis un peu fatiguée », avoua-t-elle. « La route a été longue. J'arrive tout juste de Québec où j'ai passé une fin de semaine vraiment formidable ! » Elle savait que Paul avait dû le

renseigner sur tous ses déplacements en temps réel. *« J'ai fait du sport et je me suis bien amusée. J'avais l'impression d'être moins seule, cette fois-ci ! C'était génial de partager ces moments avec quelqu'un ! »* Elle n'en raconta pas davantage. Elle laissa Albert servir lui-même le thé. La théoricienne suivit les gestes précis tout en appréciant la grâce de l'être qu'elle avait sous les yeux. *« J'aime beaucoup votre chemise, Albert... Vous êtes différent, aujourd'hui ! Vous semblez plus reposé, je dirais. Moins tendu. Qu'est-ce qui s'est passé en mon absence ? »* Albert sourit. *« Je ne reçois personne ces temps-ci. Je peux enfin me permettre d'être moi-même ! Je fais moins sérieux, ainsi vêtu, non ? »* *« Tout-à-fait ! »* *« Il m'arrive souvent de vouloir fuir mon rang. Je le fais aussitôt que j'en ai l'occasion. »* Elle sortit de son sac un cadeau, emballé dans du papier. *« Une autre peinture a été vendue à Québec... mais je ne suis pas venue pour cela. En fait, j'avais un cadeau pour vous ! Je l'ai depuis un moment »,* fit-elle en lui tendant une boîte. *« Ce n'est pourtant pas mon anniversaire ! »,* fit-il touché par l'attention. *« J'ai vu de beaux paysages*

quand j'étais en Nouvelle-Écosse... J'ai pensé à vous.» Touché par ses paroles, Albert déchira le papier d'emballage et ouvrit la boîte. Il resta un instant interdit. Elle expliqua. «*J'ai choisi un cadre doré qui se marie bien aux boiseries de votre intérieur.*» Albert prit délicatement le cadre et contempla la photo. La théoricienne avait été prise en photo devant un coucher de soleil magnifique. Albert était admiratif devant les couleurs. Pour peu, il en aurait pleuré. C'était un magnifique cadeau. Il n'avait jamais vu de véritable coucher de soleil. «*Ainsi, vous m'aurez constamment près de vous...*» Albert acquiesça, les yeux rivés sur la photo. «*C'est un très beau présent, je vous en remercie*», murmura Albert. Il se leva avec le cadre entre les mains et, dans un état second, incapable de décoller son regard de la photo, il le plaça près de son chevalet préféré. «*J'ai autre chose...*», annonça-t-elle en sortant de son sac une petite boîte de velours noire. Albert étudia l'objet posé sur la table, avançant l'hypothèse d'un bijou. Albert vint se rasseoir, hésitant à ouvrir la boîte. «*Ce n'est pas en argent, rassurez-vous ! Je connais vos*

allergies ! » Albert se rassura et ouvrit prudemment la boîte de velours. Il agrandit les yeux et resta sans voix en voyant un écu d'or. Il cligna des yeux, complètement stupéfait. *« Vous ne pensiez tout de même pas que c'était une bague de fiançailles ! ? »*, fit-elle en rigolant. Albert répondit à son humour. *« En inversant les rôles, vous m'auriez mis dans un embarras terrible ! »* Albert redevint aussitôt sérieux et la remercia. Il y avait des lustres qu'il n'en avait pas vu un. *« C'est un écu de France, de l'époque de Philippe VI de Valois... qui vaut au moins 22 000 euros à notre époque ! »*, articula-t-il lentement. *« Je ne suis pas très versée dans les antiquités... alors, je ne peux pas confirmer votre information ! »*, répondit-elle d'un ton nonchalant qui cachait néanmoins le plaisir de l'avoir étonné. *« 7,01 grammes d'or pur ! »*, souffla Albert sidéré par le pesant d'or de son présent. Ashley prit une gorgée de son thé avant de rajouter le plus naturellement du monde : *« Il se trouve que je suis tombée sur quelques pièces de ce genre pendant mon voyage en Nouvelle-Écosse ! »*

Il était près de minuit, lorsqu'elle regagna sa voiture, Albert était à ses côtés. Il osa lui demander ce qui lui brûlait les lèvres. « Avec l'attention que vous me portez, ne suis-je pas en plein cœur d'une rivalité amoureuse ? » La théoricienne étudia la question et répondit simplement. « Ils savent seulement qu'ALBERTINI est l'un de mes artistes, mais ils ne connaissent pas votre identité. Personne ne sait que je viens ici régulièrement... et puis, quand bien même ils feraient le rapprochement entre ALBERTINI et vous, j'ai le droit de fréquenter qui je veux, quand je veux. Cela me plaît de venir vous voir. Vous êtes différent des autres. A vrai dire, je me sens moins différente quand je suis avec vous... J'ai toujours eu du mal à trouver ma place dans cette société, vous savez. Je me sens constamment décalée... jamais en phase avec ce monde. Même si je fais de gros efforts pour paraître normale, je m'épuise. Comme Argäel le chaman le disait si bien, je suis comme je suis ! Je dois l'accepter ! » Albert analysa aussitôt la réponse. « Ashsey, dites-moi, souhaitez-vous vraiment faire partie du clan ou si c'est Argäel qui... qui vous a forcé la main ? » La

théoricienne répondit en levant les yeux vers lui. « Pourquoi revenir là-dessus ? » « Parce que je veux savoir si c'était vraiment votre souhait ! » « Albert, dès que j'ai mis les pieds dans la crypte à Marseille, il m'a dit que je faisais partie de la famille. Ensuite... j'ai reçu son enseignement et il m'a dit que le tatouage allait me protéger, que personne n'oserait jamais me toucher parce que je serais sous votre protection. Il m'a dit que même les princes de La Caramilla ne pourraient rien contre moi ! » « Vous savez que vous ne serez jamais comme nous, n'est-ce pas ? », demanda-t-il doucement. La théoricienne de l'art hocha la tête et rajouta. « Je n'ai jamais souhaité devenir ce que vous êtes ! Je voulais juste avoir une famille. Je me sens tellement à part des autres... Je me sens affreusement étrangère à ce monde. J'ai l'impression qu'il n'y aurait que les extraterrestres qui pourraient éventuellement retenir toute mon attention ! » Albert fit un large sourire, amusé. Il ne voyait pas Paul en séducteur. Il tourna machinalement les yeux au 4^e étage du manoir. « Oh zut ! Je n'aurais peut-être pas dû dire cela », ajoute-t-elle toute aussi

amusée. « Comme je le connais, il l'a sûrement entendu ! », fit Albert avec humour. La théoricienne expliqua doucement qu'elle avait vécu avec Pierre et James et qu'elle avait trouvé qu'elle était vraiment trop différente d'eux. « J'avais l'impression d'être décalée par rapport à leurs sentiments... et je ne sais jamais de quoi leur parler. Mon retrait n'est jamais compris. Ils pensent que je me retranche dans mon monde pour fuir la banalité de la conversation, et cela les rend mal à l'aise, alors qu'en réalité, j'ai juste besoin de silence pour apprécier le moment présent et pour m'arrêter de penser deux minutes. J'ai besoin de me poser quelque part... et être moi-même. Avec vous, Albert... c'est différent ! On peut parler de n'importe quoi ! Les sujets sont sans limite... et on partage le même amour du silence. Il n'y a rien de lourd dans ces moments entre nous... à tel point que, parfois, vous n'avez pas besoin de parler pour que je sache à quoi vous pensez. Je suis vraiment heureuse d'être des vôtres, il ne faut absolument pas en douter ! J'ai l'impression d'appartenir à une famille, bien qu'il m'est difficile de considérer Son Altesse de Moldavie comme un

cousin ! » Albert sourit avec amusement. Il hocha la tête avec compréhension. « *Pourtant, je vous assure qu'il est le moins terrible de tous !* » Ashsey rougit timidement. « *Le pire, Albert, c'est que je les aime tous les deux... mais je suis différente d'eux, vous comprenez ce sentiment, n'est-ce pas ?* » « *Je comprends très bien votre situation... être différent est difficile à vivre... surtout quand on essaie de paraître normal pour s'intégrer.* » « *Oui, paraître normale... c'est l'histoire de toute ma vie !* » Albert hocha à nouveau la tête d'un air compréhensif. Il lui prit doucement les mains dans les siennes et plongea son regard dans le sien. « *Ashsey, vous êtes ici chez vous... pas seulement à cause de ce tatouage, mais parce que vous êtes une amie chère à mes yeux. Il y aura toujours une chambre pour vous, dans cette demeure qui est toute sauf normale... Vous devriez d'ailleurs rester pour terminer la rédaction de vos nouvelles ! Vous posez, comme vous dites, pour être vous-même ! Ici, vous le pouvez !* » Sa voix se fit douce. « *Vous avez écourté vos vacances à Paris, alors vous pourriez les poursuivre ici ! Demain, Alexei vous fera un bon petit-déjeuner.*

Personne ne vous dérangera. Cette demeure pourrait être votre retraite secrète. Et puis, j'ai le regret de vous dire que votre roumain laisse à désirer. Votre accent est affreux. Si vous restez, vous pourrez apprendre la langue convenablement ! », lui dit-il en plaisantant à demi. « *Et Paul... même s'il est discret, même s'il ne demande jamais à vous voir quand vous venez ici, j'ai bien peur qu'il se languisse de vous en réalité. Je crois qu'il est tombé sous votre charme, lui aussi !* » « *Lui aussi ?* » Albert resta silencieux pendant dix secondes, embarrassé. « *Je faisais référence aux deux premiers... ceux qui se considèrent comme rivaux !* » Albert revint aussitôt à la charge avec douceur. « *Allez, Ashsey, restez... pour votre sécurité. Il est très tard pour vous ! Vous êtes fatiguée ! Ce ne serait pas raisonnable de conduire dans votre état sur des routes si mal éclairées.* » La théoricienne se laissa docilement convaincre après un moment d'hésitation. Elle était effectivement fatiguée de son long trajet en voiture. Elle s'endormait à moitié. Elle hocha simplement la tête, prit son bagage dans sa voiture et repartit avec Albert en direction du manoir. « *Nous nous*

envoyons des messages presque tous les jours. A le lire, on ne dirait jamais qu'il vient d'ailleurs. Je me suis réellement attachée à lui... j'espérais le voir plus souvent, mais peut-être que c'était mieux ainsi ! Il connaissait forcément mes sentiments à son égard et il a cru bon de me protéger contre la déception amoureuse, je suppose ! » « C'est possible... mais je sais qu'il vous aime beaucoup. Nous sommes ses deux seuls amis sur Terre, alors il est normal qu'il se soit attaché à nous. » « Vous pensez vraiment que personne ne le découvrira ? Qu'il est en parfaite sécurité ? » « Oui, absolument ! Il ne sort que très rarement de sa chambre. Il n'est pas du genre à imposer sa présence, comme vous le savez. Il sort quand il sait que tout le monde est endormi dans le manoir. Il n'y a qu'Alexei qui sait qu'il est là. Il lui apporte d'ailleurs ses repas. Les autres employés ne l'ont jamais rencontré. Nous vivons dans un monde de respect et de discrétion, ici ! » Ashsey sourit, heureuse de savoir que Paul Grey était en sécurité. Ashsey serra Albert contre elle, dans une étreinte pleine de reconnaissance. « Merci, Albert, pour tout ce

que vous avez fait et pour tout ce que vous faites pour lui ! »

A 50 mètres de là, bien camouflé dans la forêt, l'agent spécial James MacFarlane observait la scène de ses puissantes jumelles à vision nocturne. A son retour chez lui, l'agent du renseignement avait traversé sa maison pour ressortir derrière où sa voiture était garée. Il l'avait suivi en voiture pour en avoir le cœur net. Il était resté tapis dans l'ombre, en pleine forêt, pour étudier les lieux. Il venait de comprendre que la théoricienne avait déjà quelqu'un dans sa vie et qu'il ne pouvait rivaliser avec cet homme qui habitait cet immense domaine. A ses yeux, l'homme qu'il voyait était l'amoureux secret de la théoricienne. De les voir main dans la main, se souriant l'un et l'autre sous le clair de lune et s'étreignant spontanément, lui fit un mal de chien. Quelques minutes plus tard, James MacFarlane quitta discrètement les lieux, les larmes aux yeux, le cœur brisé.

Une conclusion inattendue

La théoricienne de l'art avait accepté l'invitation. Elle avait choisi la chambre voisine de celle de Paul Grey, au 4^{ème} étage. L'endroit était spacieux et confortable, avec une salle de bain moderne adjacente, un coin boudoir pour prendre le thé et un coin bureau de travail. La luxueuse chambre était d'époque victorienne et les meubles antiques étaient de splendides bijoux d'ébénisterie. La décoration était soignée et discrète. La théoricienne ne voulut pas en voir d'autre ; la première lui plu instantanément. En moins de deux, des employés de maison préparèrent le lit et lui apportèrent des serviettes de bain. Des roses fraîches furent placées dans un grand vase de cristal et on alluma un feu dans la cheminée pour donner un ton chaleureux à cette chambre qui n'avait pas servi depuis un moment. Quand Albert fut certain qu'elle était bien installée, il lui souhaita une bonne nuit et se

retira, heureux de l'avoir sous son toit. La douche était apaisante à souhait et Ashsey ne tarda pas à s'endormir, bien au chaud, dans son grand lit moelleux.

La théoricienne ouvrit lentement les yeux. La nuit avait été agréable. Elle avait fait des rêves d'une extrême lucidité. D'ailleurs, elle n'était pas certaine qu'il s'agissait de rêves. Paul lui avait fait voir sa vie. Elle avait eu l'impression de voyager à travers ses souvenirs personnels. Elle regarda son téléphone portable pour connaître l'heure. C'était le matin. Elle tendit l'oreille. Il n'y avait nul mouvement à l'étage. Elle vérifia ses messages machinalement et lorsqu'elle vit qu'aucune urgence ne l'obligeait à se lever, elle décida de faire la grasse matinée. Elle referma les yeux en se calant confortablement dans son oreiller de duvet. Elle se réveilla peu avant midi avec l'heureuse hallucination olfactive de pain chaud sortant d'un four. Elle s'habilla rapidement et passa la tête dans l'entrebâillement de sa porte de chambre. Elle huma l'air avec délice et sortit, en chaussettes, cherchant la provenance

exacte de l'odeur alléchante. Elle tomba nez à nez avec le majordome, qui la salua très poliment. « *Désirez-vous prendre un petit-déjeuner, Madame Ephthée ?* » La théoricienne de l'art hocha la tête. « *C'est par ici !* », dit-il avec un geste de la main qui l'invitait dans une direction. Elle se fia à son odorat et arriva dans une immense salle à manger où l'on avait servi du pain frais, des croissants faits maison, diverses confitures, divers fromages et divers fruits. Elle regarda la table et n'en crut pas ses yeux. Une rose blanche et une lettre avaient été déposées à son attention. « *Prenez-vous du thé ou du café ?* » La jeune femme balbutia son réponse : « *Le jour, je prends du café, le soir je prends du thé, merci Alexei !* » Le majordome enregistra l'information et lui tira une chaise au bout de la table. Elle prit place, presque dans un état second. « *Son Altesse m'a précisé de répondre à toutes vos demandes* », fit l'homme distingué qui servit le café. « *Merci, Alexei... mais j'ai bien peur de ne pas avoir l'habitude de me faire servir aussi... royalement !* » L'homme distingué lui sourit avec indulgence. « *Nous aimons préserver les anciennes traditions chez les*

gens d'un certain rang ! » « Oui, bien sûr », répondit-elle compréhensive. « Vous êtes, ici, chez vous, Madame Ephthée ! Vous pouvez aller et venir comme bon vous semble. » « Alexei ! ? » « Oui, Madame ? » « Comme je ne suis pas une princesse et qu'il n'y a personne, à cette heure-ci, pour vous taper sur les doigts parce que vous ne respectez pas tout-à-fait l'étiquette de cette maison, vous serait-il possible de simplement m'appeler Ashsey lorsqu'il n'y a pas d'autres oreilles qui écoutent ! ? Ce sera notre secret, en quelque sorte ! » Alexei lui sourit et hocha la tête avant de se retirer de la grande pièce.

Elle prit délicatement la rose pour en humer le parfum. Elle ouvrit la lettre et sourit. Albert lui avait écrit avec sa main d'écriture calligraphique et l'invitait à rester chez lui aussi longtemps qu'il lui plairait. Paul Grey lui envoya un texto sitôt qu'elle eut terminé sa lecture. « Albert est heureux de t'avoir sous son toit. Il ne veut que ton bonheur. Ces êtres au sang-froid ont un grand sens de l'hospitalité. C'est d'ailleurs l'une de leur plus grande qualité. Il est donc impensable qu'ils

puissent te regarder autrement qu'en invitée dont les demandes doivent être impérativement répondues. Tu seras traitée comme une princesse, même si tu ne souhaites pas en être une ! » La théoricienne lut le message en souriant. Paul poursuivit. *« Ses appartements sont au 3^{ème} étage... il est extrêmement anxieux de savoir si tu resteras ou non jusqu'à son réveil. C'est une véritable machine à penser ! Il se demande si sa condition d'hémophage te répugne. Il voudrait savoir s'il peut oser te prendre la main et l'embrasser tendrement comme il l'a déjà fait ! Il voudrait que tu le tutoies... ce qui lui prouverait qu'il y a quelque chose de spécial entre vous deux. Questions après questions ! C'est incessant ! Ashsey, tu devrais rester... et, peut-être que nous pourrions passer la journée ensemble en attendant son réveil ! Qu'en penses-tu ? Je crois savoir que tu souhaitais ardemment me revoir !* » Ashsey sourit à cette idée. Elle hocha la tête et lui envoya sa réponse en la pensant très fort. Paul Grey lui envoya aussitôt l'icône d'un pouce levé comme quoi il avait bien reçu le message. Ashsey rigolait en le voyant utiliser les codes

contemporains des Terriens qui devaient être très loin des siens. Elle en profita pour écrire un courriel à l'intention de James MacFarlane pour lui dire qu'elle avait trouvé un endroit reculé du reste du monde pour écrire ses nouvelles. « *Ne t'inquiète pas pour moi, 007 !* », conclut-elle pour le rassurer. « *Je reste dans le coin, même si je semble injoignable par téléphone !* » Elle lui envoya le message sans savoir que James, à son retour chez lui, avait noyé son chagrin dans un Lagavulin à 56,4 %. En pleine nuit, il avait texté à son confrère et ami Bradan O'Brien pour lui dire qu'il ne rentrerait pas au boulot pour quelques jours. Il avait ouvert le cadeau de son grand-père paternel, une édition limitée numérotée d'un malt de l'Île d'Islay. Il l'avait reçu alors qu'il était toujours de ce monde. Le vieil homme lui avait dit : « *Mon petit, tu ouvriras ce coffret à une très grande occasion ! Et la cuite que tu prendras avec ce whisky sera mémorable ! Tu ne l'oublieras jamais de ta vie !* » James avait protesté qu'il ne buvait pas d'alcool fort. Son grand-père avait été amusé d'entendre qu'un Écossais pouvait être sobre. Il lui avait dit : « *Tu sais à partir de quoi est fait cet alcool ?* ». James

n'avait pas eu le temps de trouver une réponse. Son grand-père avait enchaîné : « *Il est fait à partir de l'ADN des Écossais !* » James s'était versé un grand verre de cristal, l'avait regardé, l'avait humé et avait porté un toast à la mémoire de son regretté grand-père. « *A l'art des Écossais, grand-père !* » James avait fait la grimace sous la brûlure de l'alcool dans sa gorge. « *J'espère que ce kérosène liquide me fera oublier les cinq derniers mois de ma vie !* »

Le petit-déjeuner terminé, Ashsey se leva et chercha le majordome qu'elle trouva en train de repasser calmement l'un des nombreux journaux du jour. Il leva la tête et elle le remercia pour le petit-déjeuner. « *Alexei, quel est l'emploi du temps de Son Altesse ?* », demanda-t-elle simplement pour le renseignement. « *Son Altesse se réveille à 16 heures précises et prend son petit-déjeuner seul dans sa chambre. Il lit ensuite les grands titres des journaux et répond à son courrier. Il sort de ses appartements vers 18 heures pour se rendre à son atelier où il peint pendant deux heures. De 20h à 21h, il se retire au 4e étage pour discuter avec*

Monsieur Paul. Il reçoit ses invités à la tombée de la nuit, à partir de 21 heures. S'il n'a pas de rendez-vous, il joue du piano ou il peint, selon son humeur. Il prend généralement le thé à 22 heures. Il dîne vers minuit. Quand ses invités s'en vont, Son Altesse est dans son atelier pour peindre jusqu'à 5 heures du matin après quoi il se retire un moment dans la bibliothèque, puis finalement dans ses appartements où une collation l'attend à 6 heures. Il lit jusqu'à 8 heures du matin.» La théoricienne ne s'était pas rendue compte de la vie routinière et presque ennuyante d'Albert. « Il ne sort jamais ? » « Il lui arrive de se balader en forêt quand il n'a pas d'invités. Vous devriez d'ailleurs l'inviter à sortir en forêt, ce soir... pour regarder les étoiles. Le ciel sera dégagé. » « Bonne idée... A quelle heure... euh... peut-il être dérangé ? Je veux dire... si j'avais dans l'idée de... euh... d'aller... cogner à sa porte, quel serait le moment idéal, selon vous ? » Le majordome parut réfléchir un bref instant. « Si j'étais vous, j'évitais d'assister aux repas. Vous pourriez en être indisposée ! » La franchise de la réponse la déstabilisa. « En être indisposée ! ? Mais... de quoi... se... ? » Elle n'osa pas

terminer sa phrase. Alexei eut un sourire navré en comprenant sa gêne et la question qu'elle n'avait osé terminer. «*Nous nous nourrissons d'animaux. Exclusivement d'animaux... et bien vivants de préférence ! Alors si vous avez le cœur fragile, il vaut mieux éviter d'assister à ce triste spectacle !*» Ashsey Ephthée rougit de honte et porta une main tremblante à son cou dénudé. «*Il n'a jamais...?*» Alexei lui sourit aimablement. «*Avec les diurnes, jamais. C'est une règle stricte qui existe depuis au moins trois siècles ! Aucun d'entre nous n'oseraient enfreindre cette loi sacrée. Nous avons quelques frères qui travaillent de nuit dans une banque de sang et qui nous font parvenir des produits périmés... que nous ne servons que dans les grandes occasions !*» «*Ah oui ! Comme lors de cette fameuse soirée où le prince de Moldavie était présent !*» «*Exactement !*» Ashsey était vraiment confuse d'avoir pu croire qu'il se nourrissait de sang humain tous les jours. «*Je me sens plutôt ridicule... Je n'avais pas songé aux animaux, bien que ce soit logique ! Merci Alexei de m'avoir répondu avec franchise !*» «*Nous avons réussi à faire oublier notre existence en*

utilisant les animaux.» «Et cette forêt en regorge !» «Exactement ! Alors, vous n'avez vraiment rien à craindre !» Alexei lui fit un sourire amical. Une complicité s'était installée entre eux. «Pour être certaine des heures, vous n'avez qu'à lui téléphoner ou à lui texter. Il se fera un plaisir de vous informer sur sa disponibilité.» Elle hocha la tête. «Et Paul ? Quel est son emploi du temps ?» «Monsieur Paul !?» «Son Altesse m'a dit que vous vous occupiez de ses repas.» «Monsieur Paul est très discret. Je ne connais pas bien son emploi du temps. Il est constamment dans sa chambre. Il n'en sort jamais. Je lui apporte ses repas que je laisse habituellement devant la porte. Je retrouve le plateau vide un peu plus tard dans la journée. Je reçois un texto en guise de message lorsqu'il commande ses repas et sa lecture. Il lit deux livres par jour depuis son arrivée. Des grands classiques de la littérature européenne. Il a d'ailleurs voulu commencer par un roman de Bram Stoker, ce qui a fait rire aux éclats Son Altesse qui a cherché la première édition du livre pendant deux heures dans la bibliothèque pour Monsieur Paul. Il y avait longtemps que je ne

l'avais entendu rire de cette façon. Monsieur Paul a une merveilleuse influence sur Son Altesse qui a répondu à l'humour par l'humour en lui faisant installer une télévision pour lui présenter le vieux film de Friedrich Wilhelm Murnau de 1922, adapté du roman de Stoker. Je crois que l'humour, la peinture, la lecture et le cinéma sont ses seules activités. Depuis, il a lu toute la littérature se rapportant au sujet !» Ashsey sourit en imaginant la scène de Paul regardant le vieux film muet en noir et blanc. « Il dort la nuit, contrairement à nous... et il est végétalien : aucun produit qui puisse provenir d'un animal. Il se nourrit de fruits, de légumes et de céréales. A l'occasion, à la demande de Son Altesse, je lui rajoute des amandes dans sa salade. Nous surveillons attentivement son alimentation pour qu'il ne manque de rien. Son Altesse est plus en contact avec Monsieur Paul que je puis l'être moi-même. » « Vous l'avez déjà vu ? » « Entrevu... Il est plutôt de petite taille. » Le majordome lui sourit aimablement. « Il est en sécurité, ici ! Nous veillons tous sur lui ! » Ashsey Ephthée hocha la tête, le remercia pour les précieux renseignements et le salua

poliment avant de quitter tranquillement la cuisine. Elle erra dans le salon, observant les blasons et les portraits de famille. Ses pas la conduisirent à la salle de musique. Elle prit délicatement les partitions dans ses mains qui avaient été griffonnées à la plume et lut la musique pour se souvenir de cette mélodie qui l'avait si profondément touchée. Elle allait les reposer quand elle lut le titre qu'Albert avait donné à cette œuvre musicale. « *Dragostea mea pentru Ashsey* »¹, était-il écrit à l'encre noire. Elle reconnaissait sa main d'écriture calligraphique. Elle ne comprenait pas les premiers mots en roumain, mais elle lisait très bien son prénom dans ce titre. Elle en fut doublement émue. Elle sortit de la salle de musique et monta le grand escalier. Elle ralentit le pas au passage du 3^{ème} étage. Elle remarqua des toiles très anciennes dans le corridor. Elle alla se planter devant la première toile et fut surprise de constater qu'il s'agissait d'un authentique Rembrandt enregistré au catalogue raisonné comme étant une œuvre disparue. Elle s'émerveilla devant l'œuvre un moment et

¹ Traduction : « *Mon amour pour Ashsey.* »

passa à la suivante. Elle passa plus d'une heure à admirer les peintures anciennes qui se trouvaient à l'étage. Son téléphone en mode vibration la fit sursauter. Elle identifia le numéro comme celui d'Albert. « *Alors, ces peintures, vous plaisent-elles ?* », demanda-t-il en riant au bout du fil. La théoricienne risqua un oeil en direction de la porte qui se trouvait à proximité. La porte s'ouvrit. Elle raccrocha et se dirigea vers elle. Albert l'accueillit dans une pièce qui était un petit salon. « *Je pensais que tu dormais toute la journée* », dit-elle en guise de salutations. Albert lui sourit. C'était la première fois qu'elle le tutoyait. Il décida d'en faire autant. « *Je ne savais pas si tu resterais jusqu'à mon réveil. Tu as bien dormi ? Tu as bien mangé ? On s'est bien occupé de toi ?* » Elle hocha la tête aux trois questions. « *Merci pour la rose et la lettre. J'ai réfléchi à ta demande de rester quelques jours, pour écrire... J'ai décidé d'accepter pour une durée indéterminée. C'est l'endroit rêvé pour une retraite secrète. Personne ne sait que je suis ici et personne ne me trouvera.* » Albert en était ému. Il hocha la tête, ravi de cette décision. Elle se haussa sur la pointe des

pieds pour lui faire la bise. *« J'aime beaucoup ma chambre... et je te remercie vraiment pour ton hospitalité ! »* Albert lui sourit avec bienveillance. *« Tu es ici chez toi ! »* *« Je vais passer l'après-midi avec Paul. »* Albert était sincèrement heureux de cette décision. *« Je sais qu'il t'aime beaucoup, même s'il ne le montre pas ouvertement. »* *« C'est réciproque. J'ai l'impression que Paul veille sur moi à sa manière... et je souhaiterais apprendre à mieux le connaître ! »*

Albert portait une longue chemise médiévale délacée qui lui arrivait aux genoux, ses cheveux tombaient en cascade sur ses épaules, son regard était doux et amoureux. Ashsey le détailla, cachant mal son admiration. *« Tu veux entrer un instant ? »* Ashsey hocha la tête. Elle entra, un peu intimidée d'être là, dans les appartements privés d'Albert. Celui-ci tamisa la pièce qui était une anti-chambre qui servait de boudoir et passa un peignoir. La jeune femme l'observa. Elle admira ses longues jambes qui dépassaient du vêtement. *« Tu es différent quand tu ne te sens pas observé »,*

lui dit-elle doucement. «Tu es toi-même si peu souvent ! Depuis que je te connais, c'est la troisième fois seulement que je ne sens aucune barrière entre nous.» «En quelles autres occasions, ai-je été moi-même, selon toi ?» «Quand tu as joué du piano pour moi, j'ai senti que tu étais toi-même. La manière que tu avais de jouer, tu caressais les touches du clavier comme s'il s'agissait d'une femme... C'était vibrant... C'était tout un discours musical, plus clairement qu'en mots exprimés ! J'avais l'impression que cette musique m'était destinée personnellement... Et je sais, à présent, que cette musique a été écrite pour moi.» Albert était sidéré par sa sagacité. «C'est exact. Elle a été écrite pour toi... et elle parle de toi.» Albert se rapprocha pour prendre appui contre le mur, tout près d'Ashsey qui était restée près de la porte. «Et il y a eu ce moment, quand tu m'as raccompagnée à ma voiture, juste avant que je parte pour Paris. Tu m'as fait un baisemain. Tu as plongé ton regard dans le mien. Il me semblait que tu avais tout un discours en toi, je pouvais le sentir... mais tes mots sont restés coincés dans ta gorge, tu as juste choisi de dire de

revenir rapidement. Tu m'as laissée sans voix, ce soir-là, car je ne pouvais pas m'imaginer une telle douceur chez quelqu'un, une telle tendresse, autant dans les actes que dans le regard. Et là, en ce moment, c'est la troisième fois. Tu ne te caches pas derrière ton masque princier. » « Paul et toi, vous êtes les deux seules personnes à connaître ma vraie personnalité. » Ashsey lui sourit plus tendrement. « Et si on essayait d'être nous-mêmes tous les trois pendant que je serai ici !? Si on se montrait tels que nous sommes en réalité !? » Albert hocha la tête. Il prit timidement la main d'Ashsey dans la sienne, hésita un court instant, et la porta lentement à ses lèvres. Il ferma les yeux un bref instant pour les ouvrir à nouveau. Ashsey n'avait jamais connu un tel regard amoureux posé sur elle. « *Sunteți mereu în gândurile mele. Te iubesc atât de mult !* »¹, murmura-t-il en roumain. « Que veut dire : *Dragostea mea pentru Ashsey ?* » « La même chose que ce que je viens de te dire, mais en plus court. » Paul vint au secours d'Ashsey par télépathie

¹ Traduction : « Tu es toujours dans mes pensées. Je t'aime tellement ! »

sans qu'Albert ne l'entende. Il lui envoya la traduction et une réponse. « *Nu putem merge mai departe* »¹, fit-elle avec un fort accent français. « *Știu și este mai bine așa, dar te iubesc oricum!* »², répondit-il en comprenant fort bien qu'ils ne pouvaient aller plus loin. Elle se réfugia spontanément dans ses bras confortables qui se refermèrent tout naturellement sur elle. « *Je ne t'empêcherai jamais de m'aimer, Albert... mais c'est un chemin qui s'annonce douloureux.* » « *J'en suis parfaitement conscient.* » Elle leva la tête vers son visage pour regarder ses yeux doux qui la contemplaient. « *Je sais* », dit-il simplement. « *Tout ce que je peux te donner, je te le donne déjà* », lui dit-elle avec émotion. « *Je sais* », reedit-il en n'espérant rien de plus. « *Je te promets que ton amitié me suffit.* » Elle lui caressa doucement la joue. « *Léonard de Vinci a écrit dans 'Carnets, Préceptes du Peintre' : 'Le peintre ou le dessinateur doit être un solitaire pour que le bien-être de son*

¹ Traduction : « *On ne peut pas continuer.* »

² Traduction : « *Je sais et c'est mieux comme ça, mais je t'aime quand même !* »

corps n'altère point la vigueur de son esprit. Si tu es seul, tu seras tout à toi ; accompagné, fût-ce d'un seul compagnon, tu ne t'appartiendras qu'à moitié'. »

Ashsey Ephthée baissa la tête et sortit sans rien ajouter. Elle repensa à Eugène Delacroix qui avait écrit en 1859 : « *Si la solitude sépare, elle tranche bien des liens qu'on ne coupe qu'à regret, mais elle permet de plonger des racines dans ce qui est essentiel.* » Dans ce cas-ci, l'art était l'essentiel et il était plus qu'essentiel pour Albert de rester concentré sur son art. La solitude étant le terreau parfait pour faire croître les grandes réalisations artistiques.

FIN

POSTFACE

Il existe plusieurs cercles dans le domaine des arts. Le cercle des collectionneurs, le cercle des marchands d'art, le cercle des mécènes et des philanthropes, etc. A plusieurs égards, ils forment des clans distincts. C'est ainsi que j'ai imaginé *Le Cercle*, une sorte de société secrète axée sur le mécénat et la philanthropie.

Comme je l'écrivais dans « Le Carré », première partie de l'histoire, tous les protagonistes sont fictifs. Évidemment, Albert et Paul, issus de la pure science-fiction, touchent à deux sujets que j'aime particulièrement : les vampires et les extraterrestres. Je ne compte plus les nouvelles et romans de ma jeunesse, mettant en vedette un ou plusieurs extraterrestres sympathiques, ainsi que des vampires charismatiques tout aussi sympathiques qu'inoffensifs pour le genre

humain. Il y a tellement de monstres humains dans la nature qu'il n'était pas nécessaire d'en créer davantage. Vous excuserez certainement une écrivaine d'avoir voulu mettre plusieurs passions dans le même sac pour cette deuxième partie de l'histoire. Il est vrai que certains artistes que je connais font figure d'extraterrestres parmi nous, par leur singularité ou par leur excentricité. Je vis dans un univers particulier avec des gens surprenants. C'est pour cette raison que je suis persuadée que l'on ne devient pas artiste, mais que l'on naît artiste. J'écrivais également, en 2012, dans la première édition de « Mon métier à travers mes artistes », un essai autobiographique sur mon métier multiforme et multi fonction, que l'on ne choisit pas l'art, c'est plutôt l'art qui nous choisit. Ce fut mon cas, en tout cas. Si je regarde la trame de ma vie, depuis 1997, l'art s'est imposé... je n'ai rien choisi.

Il y a beaucoup de ma personnalité dans le personnage d'Ashsey Ephthée. Elle fait le métier que moi, mais en plus intense (je tenais à le préciser). Elle reste néanmoins un personnage fictif. Bien que j'ai fait du *Land*

Paddling (avant de me casser doublement le coude en 2017), je n'ai jamais fait de ski acrobatique sur une rampe de plusieurs mètres de haut au centre national d'entraînement acrobatique, mais je connais un artiste qui, avant de prendre les pinceaux, a été 6 fois vainqueur de la Coupe du Monde en ski acrobatique et quand il m'a fait connaître ce centre d'entraînement, j'ai été sidérée de voir le nombre de braves gens qui sautaient de cette hauteur vertigineuse. Cela doit être particulièrement intense de faire le saut, mais en bonne froussarde que je suis, j'ai juste admiré la rampe d'en bas. Je l'ai mis en scène sous le pseudonyme de Néo, pour faire un clin d'oeil à cet artiste canadien de l'art brut qui s'inspire parfois de l'univers informatique pour soulever un questionnement face à ce que nous prenons pour la réalité. Dans ce livre, il y a plusieurs clins d'oeil à divers artistes bien réels, notamment Guylaine à l'origine de plusieurs nouvelles d'art. Je n'ai jamais fait de surf en piscine, bien que je sois une adepte de l'Oasis Surf quand je vais à Brossard. J'adore les regarder de ma très confortable position d'observatrice. J'ai

donc utilisé des endroits bien réels dans cette deuxième partie. L'avenue Laurier existe bel et bien à Ottawa et c'est l'endroit où je vis quand je suis à Ottawa. La rue Regent existe également, mais James MacFarlane n'existe malheureusement pas. La tenancière de l'auberge à Saint-Jean-sur-Richelieu existe réellement et la Galerie d'art dans le Vieux Saint-Jean existe aussi. Plusieurs lieux où j'ai l'habitude de me rendre ou de vivre sont utilisés dans cette deuxième partie, ce qui inclut Halifax. En décembre 2018, j'y suis restée onze jours et j'en ai profité pour améliorer cette partie de l'histoire, mais je n'ai jamais pris part à aucune aventure de sauvetage.

J'ai déjà eu des demandes bizarres dans l'exercice de mes fonctions d'experte en art et théoricienne de l'art, je m'en suis également inspirée. Alors, tout comme dans le premier tome, il y a des petites vérités dans ce récit de fiction. N'allez pas croire que je suis aussi courageuse que ce personnage ! Je ne recherche pas l'adrénaline ni les expériences extrêmes, loin de là.

Si vous avez remarqué, par rapport au premier tome, Pierre Legrandier est moins présent, car il ne s'agit plus de ses histoires personnelles. Néanmoins, quand il raconte à Ashsey Ephthée les « histoires » qu'il s'était inventées lors de sa visite au MoMA et qu'elle se met à les écrire, nous sommes dans une mise en abyme littéraire. A partir de cette information, le lecteur peut comprendre que la première partie de la trilogie, « Le Carré », a finalement été écrite par le personnage, ce qui rend la relecture du premier tome nécessaire pour voir à quel point il y a du personnage d'Ashsey Ephthée dans une histoire dont elle devrait être absente puisque Pierre Legrandier ne la connaissait pas encore à cette époque. Vous l'aurez compris, j'aime particulièrement les mises en abyme car elles forment des histoires dans des histoires qui forment à l'arrivée une histoire encore plus grande. Cela donne plusieurs dimensions à un récit qui serait peut-être ennuyant s'il n'y avait qu'une seule dimension. C'est mon côté scénariste qui refait surface - une partie de moi que j'ai laissée en 1997 lorsque j'ai décidé de laisser tomber ma carrière d'auteure-scénariste

pour me vouer à celle des artistes en arts visuels.

Pendant deux ans, alors que j'écrivais « Le Carré » et « Le Cercle », j'ai fait une recherche sur le vide et le plein dans la peinture contemporaine et j'ai compris beaucoup de choses sur les œuvres « vides » ou ayant de « l'espace » visible dans leur composition, comme le fameux *Carré blanc sur fond blanc* de Malevitch. Il y a une réelle différence entre le « vide » et l'« espace » dans la peinture. J'ai voulu transmettre un peu de cette recherche à travers ces nouvelles d'art qui forment la trilogie « Le Carré », « Le Cercle » et « Le Triangle », chacune basée sur une forme géométrique précise, mais s'articulant toujours autour du *Carré blanc sur fond blanc* de Malevitch, véritable toile de fond qui sous-tend l'histoire entière. Cette œuvre a d'ailleurs célébré ses 100 ans en 2018, au moment même où je retravaillais « Le Carré » pour sa publication en janvier 2019.

Si je parle des camps de réfugiés dans cette trilogie, c'est qu'au moment où j'écrivais ces

trois tomes, c'était la crise des migrants en Europe et l'entrée massive au pays de réfugiés, pour la plupart syriens. J'ai voulu positionner cette trilogie dans le temps, à une époque précise, avant la pandémie COVID-19, pour ne pas oublier qu'il y a des gens qui souffrent pendant que d'autres inventent de belles histoires.

L'aventure d'Ashsey Ephthée se poursuivra avec « Le Triangle » qui ne manquera pas de piquant.

**POUR RETROUVER
L'AUTEURE SUR INTERNET**

**Collectif International d'Artistes ArtZoom
(CIAAZ)**

www.artzoom.org
www.artzoomconnection.com

Art Total Multimédia

www.arttotalmultimedia.com

Site personnel

www.helenecaroline.com

Réseaux sociaux

www.facebook.com/hc.f.torregrossa
www.twitter.com/helenecaroline



ART TOTAL MULTIMEDIA

ISBN 978-2-923622-53-8



9 782923 622538